



**JOHNNY ET
CATHERINE DENEUVE**
LADY LUCILLE,
C'EST ELLE!



**MARILYN
ET MONTAND**
SCANDALE
À HOLLYWOOD

SECRETS D'AMOUR

QUAND CARLA RENCONTRE NICOLAS
Un récit inédit de Jacques Séguéla

SIMONE DE BEAUVOIR «IN LOVE»
Par Irène Frain

BRIGITTE BARDOT ET SERGE GAINSBOURG, 100 JOURS À NU
FRANÇOIS MITTERRAND À ANNE PINGEOT, SES LETTRES ENFLAMMÉES
EDITH PIAF ET MARCEL CERDAN, LA TRAGÉDIE

**JACKIE ET
BOBBY KENNEDY**
UN PARFUM DE
SACRILÈGE

BRAD PITT
ENTRE JENNIFER
ET ANGELINA



L'INSTANT TAITTINGER

ESPRIT DE FAMILLE



CHAMPAGNE
TAITTINGER
Reims

9 septembre 2018, Château de la Marquetterie.
L'équipe du Champagne Taittinger prépare
le cochelet, le dernier jour des vendanges.

Photo de Massimo Vitali.

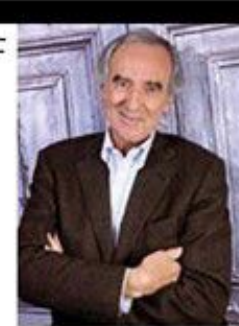
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



HORS SÉRIE | COLLECTION "A LA UNE" |

EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



AMOURS SECRÈTES

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Hervé Gattegno.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommer.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavieres.

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Maizeux.

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Longeville.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision), Christian Brincourt,

Costa-Gavras, Irène Frain,

Dominique Grimault, Dany Jucaud,

Elisabeth Lazaro, Raphaëlle Leyris,

Gilles Lhote, Benjamin Locoge,

Pascal Meynadier, Katherine Pancol,

Matthias Petit (iconographie),

Aurélien Raya, Jacques Séguéla,

Valérie Trierweiler, Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Yvo Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

IMPRESSION Roto France Impression,

Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé

d'imprimer en mai 2020. Papier provenant

majoritairement de France, 0 % de fibres

recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation:

Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée

unipersonnelle (Sasu) au capital de

2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes,

75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.

Associé : Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE

Constance Benqué.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information sans

aucun but publicitaire. Les prix peuvent être sou-

mis à de légères variations. Les documents reçus

ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord

de l'auteur pour leur libre publication. La repro-

duction des textes, dessins, photographies pu-

bliés dans ce numéro est la propriété exclusive de

Paris Match, qui se réserve tous droits de repro-

duction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : mai 2020 / © LMN 2020.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

3-9 rue André Malraux

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Constance Benqué.

Directrice générale :

Marie Renoir-Couteau.

Directrice commerciale et

diversification : Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.

Montand et Monroe

sont au sommet de

leur art quand ils

font connaissance à

Hollywood en 1960,

sur le tournage du

« Milliardaire ».

Leur rencontre fera

des étincelles.



CRÉDITS PHOTOS. P. 3 : E. Fougère. P. 4 et 5 : B. Davidson/Magnum Photos. P. 6 et 7 : S. Beauvaret. P. 8 et 9 : Aslan-Rindoff/Bestimage. P. 10 et 11 : Aslan-Rindoff/Bestimage, B. Rindoff-Petroff/Bestimage, Bestimage, DR. P. 12 et 13 : C. Delorme/Universal Music France/Gamma-Rapho. P. 14 et 15 : J. C. Sauer. P. 16 et 17 : P. Habans. P. 18 et 19 : B. Leloup/Archives Filipacchi. P. 20 et 21 : G. M. Zimmernann. P. 22 et 23 : J. C. Deutsch, B. Leloup/Archives Filipacchi, DR, Peretti, Arnal/Charriau/Gamma-Rapho via Getty Images, B. Gysembergh. P. 24 à 29 : B. Davidson/Magnum Photos. P. 30 et 31 : J. Bryson, D. Stock/Magnum Photos. P. 32 et 33 : P. Slade, J. Garofalo. P. 34 et 35 : J. C. Sauer, J. Garofalo. P. 36 et 37 : J. C. Deutsch. P. 38 à 41 : M. Ochs/Getty Images. P. 42 et 43 : M. Ochs/Getty Images, Chelsea. P. 44 et 45 : G. Pimentel/Wireimage/Getty Images, Abaca. P. 46 et 47 : Wireimage/Getty Images, Kcs, Fame Pictures/Angeli/Bestimage, DR, T. Vickers/ W. Hargrave/Kcs, AFP. P. 48 et 49 : Sipa. P. 50 et 51 : D. James/Getty Images, E. McIntyre/Getty Images. P. 52 et 53 : AFP. P. 54 et 55 : Bettmann Archive/Getty Images, Keystone/Gamma-Rapho. P. 56 et 57 : AFP, Keystone/Gamma-Rapho via Getty Images, Bettmann/Getty Images. P. 58 et 59 : Keystone/Getty Images. P. 60 et 61 : DR, AFP. P. 62 et 63 : Ullstein Bild via Getty Images, Mondadori portfolio via Getty Images. P. 64 et 65 : DR. P. 66 et 67 : DR, Sipa. P. 67 et 69 : DR. P. 70 et 71 : DR. P. 72 et 73 : E. Brissaud/Gamma-Rapho, AFP, P. Turnley/Corbis via Getty Images. P. 74 et 75 : E. Gregoire. P. 76 et 77 : Kcs, DR, V. Mayo/AFP, A. Benainous/Sipa. P. 78 et 79 : B. Bebert/Bestimage. P. 80 et 81 : P. Slade, Corbis via Getty Images, Getty Images, Bettmann Archive/Getty Images. P. 82 et 83 : DR. P. 84 à 87 : A. Shay. P. 88 et 89 : Freund/Agence Nina Beskow. P. 90 et 91 : Ullstein Bild via Getty Images, DR, A. Nogues/Sygma via Getty Images, P. Le Tellier. P. 92 et 93 : DR, Corbis via Getty Images. P. 94 et 95 : DR, Borde/Rindoff/Angeli/Bestimage, K. Wandycz. P. 96 et 97 : Silver Screen Collection/Getty Images, DR, M. Ochs/Getty Images, Abaca, Kcs, J. Garofalo, J. Anderson/Sygma via Getty Images. P. 98 : DR.

QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ? « Bonheur fané, cheveux au vent, baisers volés, rêves mouvants / Que reste-t-il de tout cela ? » Les billets doux de Charles Trenet nous ramènent au temps que les moins de... 50 ans ne peuvent pas connaître. Rancards sur WhatsApp, drague express avec Tinder, vidéos privées sur Snapchat font désormais le lit des amourettes d'un jour. Mais il est un trésor qui dure toujours : la photo. En plongeant dans les boîtes qui abritent 15 millions de clichés à Paris Match, Marc Brincourt, notre œil, se fait orpailleur.

MONROE ET MONTAND, L'IDYLLE DE HOLLYWOOD. Simone Signoret, Yves Montand, Arthur Miller et Marilyn Monroe s'alignent sagement pour la conférence de presse du « Milliardaire », en 1960. Le photographe ignore tout de la partie de bonneteau sentimental dont Miller et Signoret seront les victimes. Benjamin Castaldi, petit-fils de Casque d'Or, a écrit pour le théâtre le scénario de cette parenthèse refermée prestement, mais non sans qu'il y ait des blessures. Lire les images, c'est aussi décrypter les sentiments qui, derrière l'objectif, animent les acteurs. On est entre « Certains l'aiment chaud » et « Les désaxés », pas loin du sexy « Sept ans de réflexion » !

AMOUR-AMITIÉ POUR JOHNNY HALLYDAY ET CATHERINE DENEUVE. Là encore, on passe du cinéma à la vraie vie. Les photos du film « Les Parisiennes », sorti en 1962, expliquent pourquoi Roger Vadim va pousser la scène du déshabillé de sa compagne en mode « Retiens la nuit ». Dans leurs Mémoires, Long Chris et Sam Bernett, intimes de Johnny, ont souligné la passion entre le rockeur et la comédienne. Donnant la parole à l'un et à l'autre, Paris Match a su la sublimer en 1993. Le mystère de Lady Lucille est aujourd'hui levé. A bord de son yacht, lors d'une croisière caribéenne, en 1997, pendant l'écriture de « Destroy », son autobiographie, l'idole est passée aux aveux. Reprenant ses notes d'époque, Gilles Lhote publie « Lady Lucille » aux éditions du Seuil, titre d'une chanson aux paroles signées par Johnny lui-même.

LES ENFANTS DE LA BALLE N'ONT PAS LE MONOPOLE DU CŒUR... Ainsi de François Mitterrand. La révélation de sa liaison occulte avec Anne Pingeot permet à Mazarine, leur fille de l'ombre, de surgir en pleine lumière. Après les photos de retrouvailles, parues dans Match, la publication de leurs lettres d'amour, chez Gallimard, embellit le mystère évanoui. Quant à Nicolas Sarkozy, devenu célibataire après son accession à L'Elysée, qui aurait parié sur son mariage éclair avec Carla Bruni, top model international ? Entre eux, le bonheur dure depuis déjà treize ans. Jacques Séguéla, raconte leur coup de foudre.

AMOURS SECRÈTES ET SECRETS D'AMOUR FOISONNENT. Parfois tragiques comme Piaf et Cerdan ou James Dean et Ursula Andress ; parfois pathétiques comme Fausto Coppi et la Dame blanche ; parfois interdits comme la Callas et Onassis, voire sacrilèges comme Jackie et Bobby Kennedy et même existentialistes – Simone de Beauvoir et Nelson Algren. De douloureux, à l'instar de Jacques Dutronc et Françoise Hardy, ils tournent aussi à la comédie de boulevard... De Hollywood Boulevard, bien sûr, avec Brad Pitt, passant en douce des bras de Jennifer Aniston à ceux d'Angelina Jolie ! ■



EBOOKDZ.COM
présenté par Galsavosik

| HORS-SÉRIE | COLLECTION « A LA UNE » N° 10 | MAI - JUIN 2020 |

SOMMAIRE

Johnny Hallyday & Catherine Deneuve

LADY LUCILLE, C'EST ELLE ! 6

CE QU'ELLE A D'EXCEPTIONNEL, CATHERINE ? ELLE A...
CE QUE LES AUTRES N'ONT PAS 8

Par Gilles Lhote

Brigitte Bardot & Serge Gainsbourg

CENT JOURS À NU 12

BARDOT : « QUAND JE L'AI QUITTÉ, IL A DIT QUE C'ÉTAIT COMME
SI ON LUI AVAIT ARRACHÉ LE CŒUR AVEC LES DENTS » 17

Interview Christian Brincourt

Jacques Dutronc & Françoise Hardy

ET NOUS, ET NOUS, ET NOUS 18

NI SANS TOI, NI SANS MOI 20

Interview croisée par Benjamin Locoge

Marilyn Monroe & Yves Montand

LIAISON FATALE 24

« JE LE VEUX SUR LE FILM ! » S'EXCLAME MARILYN EN
DÉCOUVRANT MONTAND À BROADWAY. ARTHUR MILLER
DOIT RÉÉCRIRE LE SCÉNARIO... 36

Par Katherine Pancol

James Dean & Ursula Andress

LA FUREUR D'AIMER 38

URSULA : « À 8 HEURES, JIMMY SE GARE SOUS MES FENÊTRES,
LORSQUE LA VOITURE DE JOHN DEREK APPARAÎT. "TU NE VIENS PAS ?"
ME LANCE-T-IL... ET IL DÉMARRE EN TROMBE ! » 42

Interview Dany Jucaud

Jennifer Aniston, Brad Pitt & Angelina Jolie

GUERRE DE COUPLES À HOLLYWOOD 44

BAFOUÉE, HUMILIÉE, JENNIFER DÉBALLE SON CHAGRIN TANDIS
QU'ANGELINA RAVIVE LES FEUX DE L'AMOUR... 50

Par Aurélie Raya



« Let's Make Love », autrement dit « Faisons l'amour » ! Tel est le titre anglais original de l'œuvre de George Cukor, « Le milliardaire », sortie en 1960. Hors champ, Marilyn Monroe et Yves Montand prendront cette injonction au pied de la lettre.

EBOOKDZ.COM
proposé par **Galsavosik**

Edith Piaf & Marcel Cerdan

L'HYMNE À L'AMOUR 52

PIAF: « IL EST MORT DANS LE CIEL... DONC IL Y EST ! » 59

Par Dominique Grimault et Patrick Mahé

Fausto Coppi & Giulia Occhini

HARO SUR LA DAME BLANCHE 62

Par Pascal Meynadier

François Mitterrand & Anne Pingeot

LE SPHINX AMOUREUX 64

ILS SE SONT ADORÉS ET SE SONT BEAUCOUP FAIT SOUFFRIR 70

Par Valérie Trierweiler

Nicolas Sarkozy & Carla Bruni

TREIZE ANS DE BONHEUR 74

« JE NE VIVRAI AVEC UN HOMME QUE S'IL ME FAIT UN ENFANT »,
DIT CARLA. « J'EN AI DÉJÀ ÉLEVÉ CINQ, RÉPOND NICOLAS. POURQUOI
PAS SIX ? » UN ANGE PASSA 78

Par Jacques Séguela

Jackie & Robert Kennedy

UNE PASSION INTERDITE 80

PENDANT LES VACANCES DE PÂQUES, JACKIE LAISSE SES ENFANTS À
LA FEMME DE BOBBY ET PART AVEC LUI DANS LES CARAÏBES 82

Par Raphaëlle Leyris

Simone de Beauvoir & Nelson Algren

BEAUVOIR IN LOVE 84

Par Irène Frain

Maria Callas & Aristote Onassis

LA DIVA TRAGIQUE 90

JAMAIS MARIA NE PUT S'UNIR À L'HOMME DE SA VIE.
LA FAMILLE D'ONASSIS S'Y OPPOSA 92

Par Costa-Gavras

Karl Lagerfeld & Baptiste Giabiconi

LE KAISER ET LUI 94

Par Elisabeth Lazaro

ROMANCES EN CAVALCADE 96

L'AMOUR À LA CÔTE 98

Par Patrick Mahé

Décembre 2017. Johnny repose en sa dernière demeure, sur l'île de Saint-Barthélemy. Sa tombe croule sous les fleurs. Un bandeau saute aux yeux, signé «Lady L». Fragile anonymat. Lady L n'est autre que Lady Lucille, muse mystérieuse qu'il chanta: «Lady Lucille pour aujourd'hui, comme hier / Lady Lucille, fais tomber sur moi la lumière...» Cette lumière s'appelle en réalité Catherine Deneuve. En 1993, elle avait révélé être l'inspiratrice de «Retiens la nuit». Johnny lui répondra deux ans plus tard en chanson. Les paroles de «Lady Lucille» ajoutent au poids de ses mots. 1995, c'est l'année où s'esquisse «Destroy», l'autobiographie de Johnny confiée à Gilles Lhote. Des confidences seront faites lors d'une croisière à bord du «Only You» aux Antilles, confirmées en relecture dans sa villa la Lorada, à Ramatuelle. Jusqu'au bout, Catherine aura été le faral de Johnny. Son vieil ami Long Chris, alias Christian Blondieau, révèle dans ses Mémoires: «A chaque fois que Johnny laisse des plumes dans une histoire d'amour, il frappe à la porte du cœur de Catherine.» Et dans son livre «Laeticia H.» (éd. Michel Lafon), Laurence Favalelli, agente artistique de la jeune veuve, revient sur l'organisation des obsèques: «Pour [Deneuve], dont j'ai toujours pensé [...] qu'elle est la fameuse Lady Lucille, la femme mystérieuse dont Johnny lui-même disait qu'elle était l'amour d'une vie, la question se pose, bien évidemment. Nous voulons l'inviter à venir à la Madeleine. Inutile. Elle est trop peinée, nous fait savoir l'un de ses proches.» On comprend mieux, dès lors, l'émouvant épitaphe de la star de cinéma à l'idole des jeunes: «J'avais beaucoup d'affection pour Johnny. Un peu plus que de l'affection, d'ailleurs...»



BOOKDZ.COM

proposé par **Galsavosik**

Johnny Hallyday
& Catherine Deneuve

LADY LUCILLE, C'EST ELLE!



**EN 1961, VADIM
TRANSFORME
UNE BLUETTE EN
FILM SEXY**

Johnny et Deneuve se rencontrent sur le tournage des « Parisiennes ». A travers ses deux interprètes, Roger Vadim, qui était alors le compagnon de l'actrice, fera émerger une onde de sensualité du sketch « Sophie », qu'il réalise pour cette comédie destinée à un public adolescent.

Photo SERGE BEAUVARLET

EBOOKDZ.COM

proposé par **Galsavosik**

JOHNNY

« CE QU'ELLE A D'EXCEPTIONNEL, CATHERINE ? ELLE A... CE QUE LES AUTRES N'ONT PAS »

Par GILLES LHOTE

EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik

Sans Charles Aznavour et son beau-frère, le compositeur Georges Garvarentz, Catherine Deneuve et Johnny Hallyday ne se seraient sans doute jamais rencontrés et « Lady Lucille » n'aurait jamais existé ! Leur histoire débute en 1961, lorsque Garvarentz suggère à Aznavour : « Tu devrais rencontrer le même Hallyday, il a du talent et tente d'imposer le rock en France, à la manière d'Elvis Presley. »

Aznavour va réellement devenir le père spirituel et artistique de Johnny. Il lui a fait modifier son CV de faux Américain, l'a fait évoluer en lui écrivant – avec Garvarentz – quelques tubes, dont « Retiens la nuit » et « Douce violence ». L'Olympia 1961 est un triomphe.

Aznavour apprend alors que le casting d'un film à sketches touche à sa fin, mais que la production recherche encore un jeune premier. Les réalisateurs sont Marc Allégret et Roger Vadim, que Charles invite à dîner avec le producteur Francis Cosne. Johnny habite sur place. Il est naturellement présent.

Le rockeur est timide, impressionné par Vadim, ce créateur de stars qui a révélé Brigitte Bardot dans « Et Dieu... créa la femme » et Annette Stroyberg dans « Les liaisons dangereuses ». Vadim, le playboy, dit « le diable », épousait les actrices qu'il avait rendues célèbres : Bardot, Stroyberg, puis Jane Fonda...

Pendant le repas, Marc Allégret dévoile le pitch du film. C'est une comédie légère, construite autour de quatre histoires mettant en scène les Parisiennes, avec leur charme, leur élégance, leur séduction mais également leurs défauts. Marc Allégret a engagé Roger Vadim pour écrire et diriger le sketch « Sophie », dont l'héroïne n'est autre que Catherine Deneuve. Elle est alors une jeune comédienne débutante et la sœur de Françoise Dorléac,

actrice et mannequin pour Dior. Vadim, aimé par Catherine, vient de découvrir sa nouvelle égérie. Elle a 17 ans, il en a 33. Elle est déjà une jeune femme libre au caractère bien trempé, très en avance sur son époque.

Dans ses Mémoires, Roger Vadim se souvient : « On cherchait encore l'acteur qui donnerait la réplique à Catherine. L'idée du couple Deneuve-Hallyday a été validée par Marc Allégret et le producteur. »

Charles Aznavour, en homme d'affaires avisé, vient de réussir une très belle opération : non seulement il fait pénétrer son poulain dans le monde très fermé du cinéma, mais en plus, il lui fait chanter deux de ses titres : « Retiens la nuit » et « Sam'di soir », dans la fameuse séquence. Mais ce que Charles ne sait pas encore, c'est qu'il vient de faire entrer le loup dans la bergerie et a déclenché un tsunami sentimental qui n'est pas près de s'arrêter.

Le tournage démarre. Le synopsis de « Sophie » est très simple. Vadim a écrit, sur mesure, une bluette pour faire briller les yeux des adolescents en ce début des sixties. Deneuve y incarne une jeune lycéenne innocente qui se vante auprès de ses amies d'avoir un amant. Suivie par ses copines suspicieuses qui veulent connaître la vérité, Sophie se réfugie dans la chambre de bonne de Jean, un beau guitariste blond fauché, joué par Johnny. Après lui avoir chanté « Retiens la nuit », il lui fait tendrement l'amour. Le succès de ce film ne tient que par la complicité fusionnelle, l'attrait troublant du couple Deneuve-Hallyday. Leur sensualité à fleur de peau crève l'écran.

Vadim, qui paradoxalement multiplie les scènes romantiques, commence à se poser de sérieuses questions : « Mon cerveau avait dû "bugger" quand j'avais imaginé réunir Catherine et un chanteur guitariste. Apparemment, je n'avais rien appris

du passé. De nombreux détails m'ont poussé à me demander si leur romance devant la caméra se poursuivait hors plateau. C'était peut-être un flirt innocent. Je n'ai jamais su si Catherine était la maîtresse de Johnny pendant le tournage. Mensonges et demi-vérités sont plus durs à vivre pour moi que la certitude d'une infidélité.»*

L'attirance tellement évidente entre Catherine et Johnny contraint Vadim à revivre des moments très douloureux, quand Brigitte Bardot l'avait quitté pour Jean-Louis Trintignant après le tournage de « Et Dieu... créa la femme » dont ils partageaient l'affiche. Ou encore lorsque Annette Stroyberg était partie avec Sacha Distel après quatre années de vie commune.

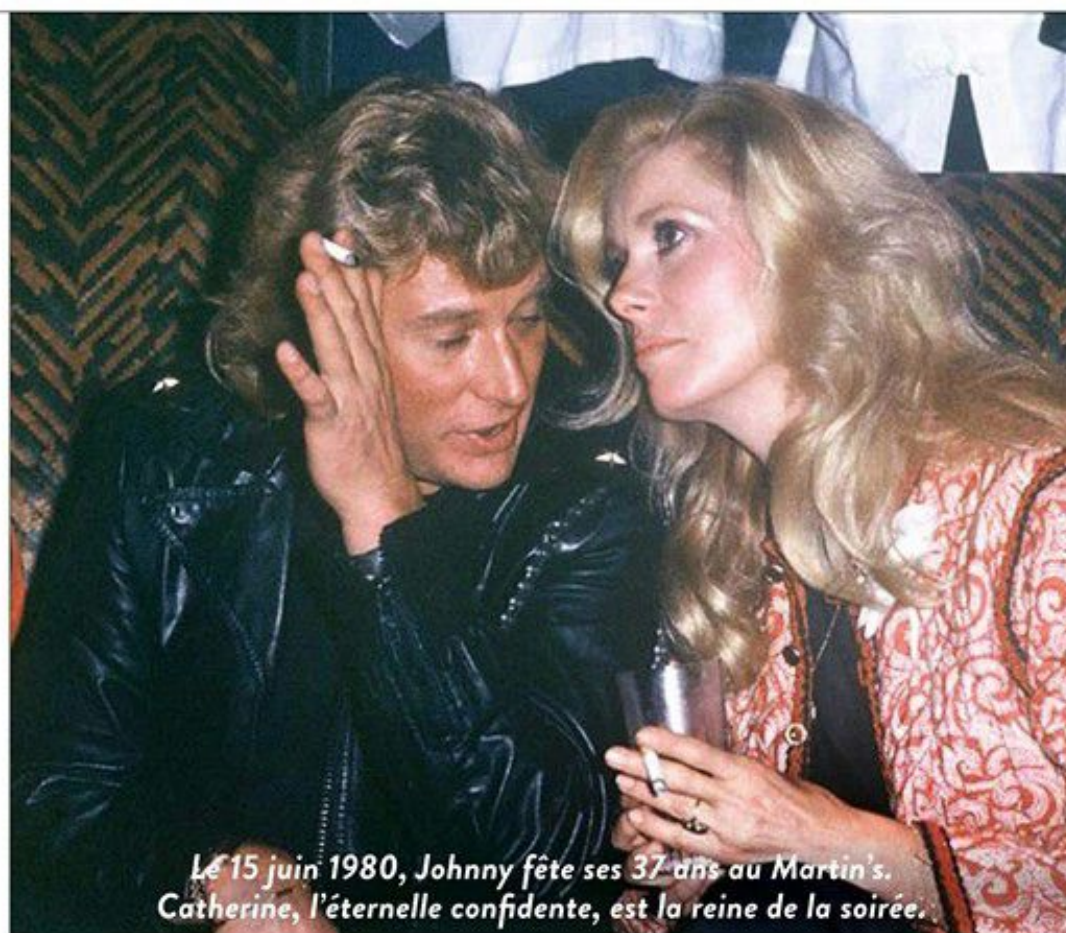
Vadim est un homme que l'on quitte, comme Johnny d'ailleurs... Christian Blondieau, dit Long Chris, l'ami intime et confident de Jean-Philippe Smet depuis le temps du square de la Trinité et du Golf Drouot, raconte: « Johnny tomba amoureux de la belle Catherine. Un amour platonique, langoureux, lui rongea les sens. Une émotion enflamma son visage. Une passion s'installa au cœur de l'âme.»** Père d'Adeline et un temps beau-père de son ami historique, il conclut en évoquant d'autres ruptures: « Chaque fois que Johnny laisse quelques plumes dans une désastreuse histoire d'amour, il frappe à la porte du cœur de Catherine. »

J'aborde franchement ce souvenir, à bord du « Only You », le bateau que Johnny avait affrété pour sillonner les Caraïbes, histoire d'oublier son demi-succès (ou semi-échec, au choix) à Las Vegas, en 1996. Il m'avait alors confié la rédaction de son autobiographie, « Destroy », parue aux éditions Michel Lafon. Nous en étions au chapitre des confessions amoureuses et à la création de la chanson « Lady Lucille ». Qui était-elle ? Le mystère se voulait entier, mais je tenais plus d'un indice en réserve. Lâcher le nom de Catherine Deneuve était mon défi. A Johnny de le relever !

Je sais qu'avec lui, il faut toujours guetter le bon moment, le saisir, et ne pas insister. J'attends patiemment mon heure. Je le laisse d'abord distiller une fountitude d'anecdotes et s'étendre longuement sur son mariage récent avec Laeticia. Naturellement, j'ai toujours mon idée en tête, le sujet « Lady Lucille » est loin d'être clos.

La première fois que je tente à nouveau ma chance, c'est à Miami, en 1997, avant le départ du « Only You » pour Porto Rico. L'écriture de « Destroy » touchait presque à sa fin et je n'en savais toujours pas beaucoup sur elle. Ma botte secrète ? J'avais embarqué dans ma documentation un numéro de Paris Match de juin 1993, très utile. Un collector vraiment symbolique, puisque les deux monstres sacrés fêtaient simultanément leurs 50 ans. Johnny se lançait alors à l'assaut du Parc des Princes ; Catherine embrasait le cinéma international.

Pour fêter les « golden fifties » de l'artiste, Match lui avait confié la rédaction en chef de la rubrique « Les Gens ». Il avait carte blanche pour le choix des thèmes, des invités, des photos et la relecture des textes. J'avais soigneusement découpé le sujet et mis de côté son aveu. Je l'avais lu et relu: « Catherine Deneuve est le grand amour de mes 18 ans. Pour nous, le temps a suspendu son vol bien plus d'une nuit. Nous sommes amis pour la vie. Maintenant elle est la Deneuve qui illumine les César, les Oscars et Cannes. Mais pour moi, elle est Catherine à jamais », écrit Johnny par-dessus une photo d'André Rau – sa préférée de l'actrice – avant de la dédicacer et de dessiner un cœur transpercé du mot « Love ». De son côté, la comédienne répondait en écho: « C'est pour moi, pour moi seule, que Johnny chante « Retiens la nuit » »



Le 15 juin 1980, Johnny fête ses 37 ans au Martin's. Catherine, l'éternelle confidente, est la reine de la soirée.

CATHERINE DENEUVE : « C'EST POUR MOI SEULE QUE JOHNNY A CHANTÉ “RETIENS LA NUIT” »

proposé par **Galsavosik**

Dans le soleil couchant de Miami, le ciel rose est strié de longues traînées orange, jaunes, rouges et bleues. Nous sortons sur le pont pour admirer le spectacle en dégustant un cocktail au rhum. Le rockeur est hilare. Il vient de relire les chapitres concernant les drogues, les concours de lignes avec Nanette Workman pendant le très haut perché « Johnny Circus », une histoire de « speedball » avec Gérard Depardieu.

D'excellente humeur il me demande: « Ça avance bien, non ? On aura fini à temps, tu crois ? »

– Pas de problème ! Tiens, au fait, j'aimerais te montrer un article que j'ai retrouvé dans les archives de Match.

– Fais voir... »

Nous rentrons et il redécouvre ces pages où Mlle Deneuve, sublimée par l'objectif d'André Rau, envoûte les lecteurs en les fixant de ses incroyables yeux noisette. Très curieusement, sa première réaction n'est pas de parler immédiatement de Catherine, mais de resituer l'époque: « C'était juste avant le Parc des Princes, quand j'avais failli me faire étouffer par la foule de mes fans en traversant la fosse jusqu'à la scène... Une période bizarre, au top artistiquement et à l'agonie sentimentalement, un mariage et un divorce avec Adeline, puis une passade avec Karine, tu te souviens d'elle ? Avant un remariage et un nouveau divorce avec Adeline... Mais ça, nous en avons déjà parlé. En fait, c'est Lady Lucille qui t'intéresse... »

– Qui nous intéresse, Johnny. Elle fait partie de ta vie et me semble indispensable dans ton autobiographie. »

Alors, le rockeur recyclé en marin se décide, à son heure, à actionner la machine à remonter le temps et revit le bon vieux temps du tournage des « Parisiennes », aux studios de Boulogne, là où la magie a commencé... Mes notes en rosissent de plaisir !

« Je suis tombé amoureux fou de Catherine »

Suite p. 11

* « Bardot, Deneuve, Fonda », de Roger Vadim, éd. Warner Books.

** « Johnny: à la cour du roi », de Christian Blondieau, éd. Filipacchi.



L'ALBUM PHOTO QUI SOULIGNE CINQUANTE ANS DE TENDRE COMPLICITÉ

1. Un couple très glamour au Festival de Cannes, en 1979. **2.** Après la cérémonie des César, le 31 janvier 1981, au cours de laquelle la comédienne a triomphé pour « Le dernier métro ». **3.** En octobre 1999, à l'occasion d'une soirée caritative, ils sont toujours aussi proches. **4.** Le 15 juin 2003, Mlle Deneuve, fan de la première heure, félicite le rockeur après son concert au Parc des Princes. **5.** Près d'un demi-siècle après leur première rencontre, les deux stars, solaires, se retrouvent le 15 juin 2010, à bord d'une péniche, pour l'anniversaire de Johnny, qui vient d'échapper à la mort à Los Angeles.



Deneuve le jour même où je l'ai rencontrée. Pour moi, elle incarnait l'idéal féminin. Elle me rappelait les plus troublantes héroïnes de Hitchcock : du feu sous la glace. Certes, elle était la compagne de Roger Vadim... J'oubliais tout quand je me couchais à ses pieds pour chanter "Sam'di soir" et qu'elle se déhanchait comme une diablesse. Elle me troublait énormément. Dans "Les Parisiennes", les scènes devenaient de plus en plus tendres et me rendaient malade. Ma passion grandissait de jour en jour. Une situation des plus délicates, d'autant qu'un hebdomadaire à scandale s'en mêla en titrant : "L'amour impossible de Johnny Hallyday ! En secret il aime Catherine Deneuve. Mais cet amour est sans espoir. Elle appartient à un autre." »

Le journaliste y dévoilait une des séquences les plus sensuelles de ce tournage : « Vadim avait prévu une scène avec Johnny Hallyday que Deneuve tournait en chemise de nuit. Ce jour-là, Vadim arriva et, doucement, laissa tomber : "Enlève tout, ne garde rien sous ta chemise." Dans un curieux silence, Catherine s'exécuta. Sa chemise de nuit, sous la lumière brutale était devenue presque transparente. Du coup, le malheureux Johnny manqua quinze fois la scène. »

Il s'agit de la fameuse séquence du lit, où Jean-Johnny et Sophie-Catherine se regardent passionnément. Lui est torse nu. Elle, belle à mourir dans cette fameuse chemise de nuit – déshabillé typique des années 1960. Déroutant, Vadim multiplie les moments tendres tout en s'apercevant du trouble qu'il provoque chez ses deux comédiens, un peu comme lorsque B.B. ensorcela Jean-Louis Trintignant, sous ses yeux, lors de la fameuse scène sexy du mambo dans « Et Dieu... créa la femme ».

Deneuve, elle non plus, n'est pas insensible aux charmes du séduisant musicien. Toujours dans ses Mémoires, Vadim, de plus en plus soupçonneux sur la véritable relation de ce couple de cinéma, écrit : « Je me souviens d'avoir rejoint Catherine et Hallyday au restaurant du studio où ils prenaient un verre, je me suis assis à côté d'eux et leur ai demandé : "Vous connaissez l'histoire du mec qui n'arrive pas à savoir si sa femme le trompe ? »

Le réalisateur raconte alors l'anecdote d'un mari jaloux qui engage un détective privé pour suivre sa femme qu'il soupçonne d'infidélité. Dans son rapport, le privé indique qu'il a suivi le couple dans un hôtel, qu'une fois arrivé dans la chambre, l'homme a déshabillé la femme, s'est couché sur elle, mais il ne peut rien prouver car... ils ont éteint la lumière. Et Vadim de conclure : « Tous les trois nous avons eu le bon goût de rire. »

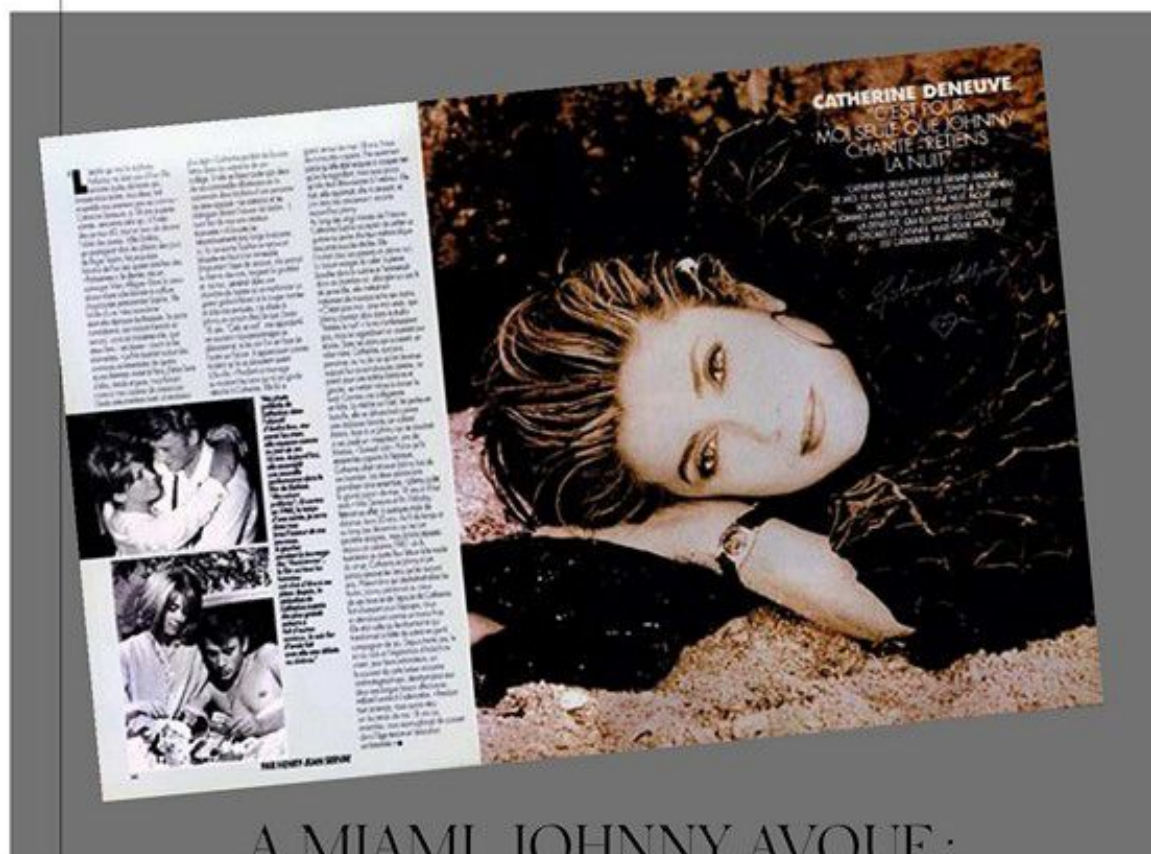
Il poursuit ainsi : « Un autre jour, je demande à Johnny : "Es-tu amoureux d'elle ?" "Oui", a-t-il répondu. Plus tard, à la maison, je demande à Catherine : "Es-tu amoureuse de lui ?" "Ne sois pas ridicule. C'est un bon ami, rien de plus." Cette sorte de réplique me rend toujours soupçonneux... »

Dans ce triangle amoureux, Catherine Deneuve s'en sort avec cette phrase, qui, effectivement, peut semer le doute, façon pirouette, effectuée dans un salto arrière parfait.

Johnny, lui, romantique, écorché vif et désespéré, envisage une solution beaucoup plus radicale et met en scène une fin à la manière de ces loseurs magnifiques, personnages des films américains des années 1950 dont il est friand...

« Aux grands maux, les solutions radicales », se remémore alors Johnny, tandis que mes notes s'accumulent : « Il ne me restait plus qu'à mourir. Au volant de ma Triumph, j'ai bloqué le compteur sur l'autoroute de l'Ouest. Au moment où j'allais lâcher le volant et rejoindre James Dean en enfer... panne d'essence ! Mon sort ne serait pas celui des héros romantiques et des martyrs de la génération

Ce cliché d'André Rau c'est la photo d'elle qu'il préférait. En juin 1993, dans le n° 2299 de Paris Match, Johnny l'a signée en y traçant un cœur et le mot « love ». « Pour nous, le temps a suspendu son vol bien plus d'une nuit, dira-t-il. Nous sommes amis pour la vie. »



A MIAMI, JOHNNY AVOUE :
« CATHERINE RESTE LE GRAND ET BEL AMOUR DE MES 18 ANS »

perdue. Le ridicule et le comique de la situation m'ont guéri définitivement. Mais Catherine reste le grand et bel amour de mes 18 ans. La tendresse et l'amitié sont restées. Des sentiments que nous partageons toujours aujourd'hui. Fidèle parmi les fidèles, Catherine est présente à toutes les premières de mes spectacles. A chaque fois, elle est mon invitée d'honneur. » Le rockeur termine par un vibrant « Retiens la nuit, Catherine »... et met, soudainement fin à l'entretien pour la journée : « Allez viens, on sort. Je terminerai demain. »

Le lendemain, Johnny a changé d'humeur. Il est fermé, bougon, irritable, muré dans des silences interminables. Impossible de lui parler sans déclencher l'apocalypse. Inquiet, je me remémore alors la réflexion de François Reichenbach qui, en 1971, avait filmé l'idole et Sylvie Vartan, pendant plusieurs semaines aux Etats-Unis : « Johnny était génial entre minuit et 3 heures du matin. Là, il était lui-même. Il se racontait, se confiait : "Je ne vaudrais plus rien. Je n'ai plus de valeur." Je trouvais cette remise en question super intéressante et je filmais. Le lendemain, il me disait : "Bon, ce qu'on a fait cette nuit, tu coupes." »

Ce matin-là, Johnny n'était pas dans un bon jour, ça, je ne suis pas près de l'oublier ! Mais il ne m'a rien fait couper concernant Lady Lucille, pardon Catherine Deneuve... Rien !

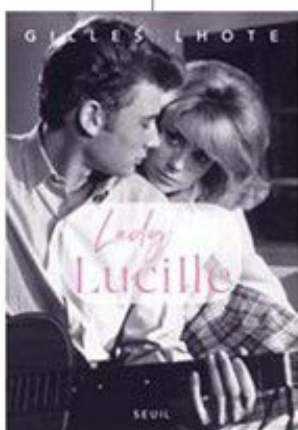
J'ose un timide : « Qu'est-ce qu'elle a de si exceptionnel, Catherine ? »

– Elle a... ce que les autres n'ont pas. »

Déjà, en sillonnant les eaux turquoise de Los Roques, au large du Venezuela, Johnny m'avait lâché : « C'est ici que Catherine a tourné "Le Sauvage"... J'aurais bien aimé être à la place de Montand ! » ■

Gilles Lhote

« Lady Lucille », de Gilles Lhote, vient de paraître aux éd. du Seuil.



Rue de Verneuil,
à Paris, le
1^{er} septembre 1984.
Torse nu,
Serge mime,
bras croisés,
la pose de B.B.
sur la photo. Dans
son hôtel particulier,
il conservera
toujours d'immenses
portraits de
l'actrice.

Photo **CLAUDE
DELORME**

Brigitte Bardot & Serge Gainsbourg

CENT JOURS À NU

«Voulez-vous danser avec moi?», petit polar sorti au cinéma en 1959, avait réuni pour la première fois B.B. époque robe vichy et «l'homme à tête de chou». Rien de glamour entre eux, la timidité malade du chanteur débutant avait pris le dessus. Huit ans plus tard, un Gainsbourg plus aguerri se prend par la main et propose à Bardot de lui composer une chanson. Elle est alors mariée à Gunter Sachs, union sur le déclin. Ivres de sentiments partagés et de champagne, ils se cloîtrèrent dans une bulle érotique pendant près de cent jours. Une aventure conclue par un torride «Je t'aime... moi non plus» qui, à cause de Sachs, sera ensuite offert à... Jane Birkin.



EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik

Quinze jours de tournage effectif,
étalés sur trois mois ! Ensemble,
ils préparent le « Spécial Brigitte
Bardot », un show télévisé de
cinquante minutes qui sera diffusé
le soir de la Saint-Sylvestre 1967.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER





EBOOKDZ.COM
proposé par **Galsavosik**

**« ALORS VOILÀ, CLYDE A UNE
PETITE AMIE, ELLE EST BELLE ET
SON PRÉNOM C'EST BONNIE... »**

Quand ils s'enferment en décembre 1967, dans le studio Hoche à Paris, Brigitte et Serge n'en sont plus à leur coup d'essai en matière de chanson symbolique. Derrière la saga du duo de malfaiteurs américains, « Bonnie and Clyde » illustre leur relation sulfureuse. Sous la forme d'une folle cavale, elle enjolive la liaison interdite qui hante ses interprètes. C'est aussi l'époque où, à la manière d'une équipée sauvage à la Marlon Brando, Gainsbourg compose « Harley Davidson », transformant sa muse en très sexy égérie des bikers... Brigitte prendra l'initiative de leur rupture, mais de la chanson « Initials B.B. » elle s'inspirera plus tard pour le titre de ses Mémoires à succès.

En novembre 1967, Gainsbourg
et celle qu'on appelle alors « la plus
belle femme du monde » répètent
« Bonnie and Clyde ».

Photo PATRICE HABANS



BARDOT

« Quand je l'ai quitté, il a dit que c'était comme si on lui avait arraché le cœur avec les dents »

Interview **CHRISTIAN BRINCOURT**

Paris Match. Comment la plus belle fille du monde est-elle tombée amoureuse de "l'homme à tête de chou" ?

Brigitte Bardot. Ce qui m'a attirée, c'est le regard qu'il portait sur moi. Un regard que je n'ai jamais rencontré chez un autre homme. Serge était un introverti. Il avait un caractère double, fait de distances, de longs silences, l'ensemble enveloppé d'une formidable chaleur humaine. Avec, bien sûr, son talent comme dénominateur. Je pense que notre histoire d'amour l'a décomplexé de son physique.

Peux-tu nous raconter les débuts de cette histoire ?

Notre première rencontre sur le plateau d'un film, quinze ans plus tôt, était restée sans suite. Mais un beau matin de 1967, il m'a téléphoné, souhaitant me faire écouter une chanson. J'ai encore sa voix dans ma tête. Il parlait peu et très bas. Il a demandé si j'avais un piano à la maison. C'est ainsi, face à face, dans mon salon, que nous nous sommes découverts. Nous étions aussi timides l'un que l'autre. Nous nous terrorisions mutuellement. Il a joué les premières mesures de "Harley Davidson" et commencé à fredonner les paroles torrides. Lui au piano, moi debout, j'ai essayé de fredonner à mon tour. Les mots peinaient à sortir de ma gorge. Il a vu mon désarroi et m'a calmée en demandant si j'avais du Dom Pérignon au frigo. J'ai rétorqué que ce serait du Moët & Chandon ou rien ! Après la première bouteille, j'ai chanté avec beaucoup plus de sensualité. Je crois qu'il a été subjugué. Il semblait heureux, moi aussi. Le

lendemain, Il m'a fait livrer une caisse de Dom Pérignon, puis une autre. Une grande histoire démarrait, dans des bulles dorées.

Tu n'as jamais habité rue de Verneuil, chez lui. Même pas une seule nuit...

Lorsque Serge a eu l'idée d'acheter cette petite maison du Quartier latin, nous l'avons visitée ensemble. Je l'ai trouvée sinistre, trop sombre. Toute notre histoire s'est déroulée avenue Paul-Doumer, au soleil du 6^e étage. Mon mari, Gunter Sachs, n'avait pas la clé de chez moi. Et comme je n'avais pas les clés de chez lui, l'avenue Paul-Doumer était plus simple pour tout le monde.

Avez-vous vécu des moments protégés dont tu gardes précieusement le souvenir ?

On peut tout résumer en une phrase : ce fut une rencontre qui dura trois mois sans une ombre, sans un nuage. Près de cent jours d'amour fou. C'était beau, pur. Cela doit tout simplement s'appeler le bonheur.

Tu as assisté à la naissance d'une chanson mythique, "Je t'aime... moi non plus".

Un soir, sous la couette dans les bras de Serge, je lui ai demandé d'écrire pour moi la plus belle des chansons d'amour. Au cœur de la nuit, il s'est mis au piano. J'étais bouleversée.

Serge te propose de l'enregistrer. As-tu hésité ?

Pas une seconde. La séance a eu lieu au studio Barclay. J'étais un peu troublée de mimer, face aux techniciens, l'amour que

Serge me faisait en musique. Il a compris ma gêne et, d'une pression de la main, m'a apaisée. Mais mon mari a ensuite menacé de faire un scandale si la chanson était diffusée...

Comment faisais-tu, tiraillée entre ton mari et Serge ?

Je vivais tout cela très mal. Serge était taraudé par l'angoisse de me perdre. Chaque retrouvaille était pour lui un miracle. Il comptait énormément pour moi, mais la situation était intenable, infernale.

Après votre séparation, comment as-tu vécu la métamorphose de Gainsbourg en Gainsbarre ?

Notre rupture a été une épreuve pour nous deux, mais nous avons su rester complices. Longtemps, nous nous sommes appelés chaque soir. Nous étions l'un et l'autre en totale solitude. Avec nos mots à nous, nous comblions les vides de nos existences. Petit à petit, j'ai réalisé que l'alcool le détruisait moralement et physiquement. J'ai tenté de le soutenir et de l'aider, j'avais peur pour lui. J'ai été anéantie par sa mort. Mais depuis quarante-quatre ans [nous sommes en 2011, NDLR] je pense à lui. Je songe souvent à cette phrase qu'il a prononcée ou écrite, je ne sais plus : "Lorsque Bardot m'a quitté, c'est comme si quelqu'un m'avait arraché le cœur avec les dents."

Un jour, tu entends "votre" chanson à la radio, mais Jane Birkin a pris ta place...

J'ai cru en mourir. Mais c'était dans l'ordre des choses, je n'en ai voulu ni à l'un ni à l'autre. Cette chanson me retombait dessus comme un pavé sur le cœur. ■

EN 1968, ILS VIVENT LEUR PASSION EN MUSIQUE

A 15 ans déjà, Françoise grattait les refrains d'Elvis Presley. A 23 ans, elle tombe sous le charme ravageur de Jacques, ancien guitariste du groupe El Toro et les Cyclones. Un amour appelé à durer, pour le meilleur et pour le pire aussi.

Photo **BERNARD LELOUP**

EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

Elle fut la muse des yé-yé et lui se vit propulsé au sommet en rockeur de charme, dans l'ombre de Johnny et d'Eddy, ses copains du square de la Trinité et du Golf Drouot. Avec « Les playboys », puis « Et moi, et moi, et moi », il bat des records de vente. Et passe des rubriques de « Salut les copains » aux pages glamour de « Lui », dit « le magazine de l'homme moderne ». Françoise susurre « Tous les garçons et les filles » ; Jacques entonne « J'aime les filles ». Il se prend au mot et l'enlève à son ami le photographe Jean-Marie Périer, dont elle est l'égérie, un jour de pose où il passait par là. En gentleman cambrioleur... du cœur !



Françoise Hardy & Jacques Dutronc

ET NOUS, ET NOUS, ET NOUS

NI SANS TOI, NI SANS MOI

Interview croisée par **BENJAMIN LOCOGE**

L arrive le premier, avec Sylvie, sa compagne. Lunettes fumées, cigare, pantalon noir, on le croirait prêt à monter sur scène. « Je ne répondrai à vos questions que par oui ou par non », dit-il, sarcastique. Jacques Dutronc n'aime pas les photos. Mais pour Françoise Hardy, son épouse, il est toujours prêt à tout. Dix ans après leur dernière interview commune, ils ont donc rejoué un duo sentimental le temps d'un après-midi. Leur amour a connu des très hauts et des très bas, longtemps en silence. Il a fallu attendre l'automne 2008 pour que Françoise raconte ses souvenirs dans « Le désespoir des singes », une autobiographie détonante, où elle se dévoilait. Dans des pages subtilement écrites, elle revenait sur l'infidélité de son époux, sa dépendance à l'alcool et ses longues virées nocturnes. Elle décrivait combien elle a aimé vivre avec un homme de cette trempe, combien elle fut amoureuse du musicien. Le temps a passé, leurs rendez-vous se sont espacés. Le chacun chez soi a pris le dessus, lui en Corse, elle à Paris. Elle fut la première, en 1988, à vivre une grande passion pour un autre. Lui, mit cartes sur table dix ans plus tard en annonçant que Sylvie était entrée dans sa vie. Mais le couple Hardy-Dutronc n'a jamais voulu divorcer. A la parution du livre de Françoise, Jacques s'est bien gardé de réagir. Lorsqu'il est remonté sur scène début 2010, il s'est contenté de dire que sa vérité n'était pas la même que celle de son épouse. Alors voilà... Entretien taquin et complice, plein de rancœurs, parfois, et d'amour. Malgré tout.

Le séducteur « Crac boum hue ! » dit n'avoir jamais eu de tactique amoureuse. Il a pourtant toujours adoré se faire désirer. Elle reconnaît l'avoir longtemps attendu.

Photo
**GILLES-MARIE
ZIMMERMANN**



Paris Match. Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?

Jacques Dutronc. On s'est aperçus...

Françoise Hardy. Il était l'assistant de Jacques Wolfsohn, mon directeur artistique. Quand j'allais dans son bureau, Jacques était là, caché dans un coin. La première fois que nous avons échangé deux mots, c'est lorsque je lui ai demandé s'il voulait être mon guitariste pour la tournée. J'avais une petite Austin Cooper.

J.D. [Il coupe.] Non, c'était une Austin Princess, beaucoup plus classe, avec un tableau de bord ressemblant à celui d'une Rolls !

F.H. Mais non, tu dis ça parce que tu m'as toujours idéalisée, mais c'était une Austin Cooper ! Enfin, peu importe, je suis au volant, arrêtée au feu de la rue de Provence et je le vois.

J.D. Je précise que j'habitais là, hein ? Je n'allais pas aux putes !

F.H. Je lui demande donc s'il m'accompagne en tournée et, comme d'habitude, monsieur est resté très évasif... Comme il l'aura été toute sa vie... Au final, j'ai dû me rabattre sur quelqu'un d'autre. Mais nous avons fait connaissance !

J.D. Je ne pouvais pas t'accompagner en tournée parce que je partais à l'armée.

F.H. Oui, c'est ce que tu dis aujourd'hui mais, à l'époque, on m'a raconté que tu avais une fiancée et que tu ne voulais pas être loin d'elle...

J.D. C'est vrai que c'est plus joli de dire cela que "je pars à l'armée". Passons...

F.H. Et tu as dit aussi que tu avais des vues sur moi et que si tu avais été mon employé, cela aurait scié les vues en question.

J.D. Ça faisait carriériste ! J'ai préféré fuir, mais je suis revenu rapidement, j'avais un élastique ! Nous nous sommes retrouvés rue de Provence, une fois encore, où, pour être aussi grand qu'elle, je devais marcher sur le trottoir. [Il rit].

F.H. Wolfsohn, Jacques et moi nous sommes séparés de nos fiancés respectifs au même moment. Nous étions trois célibataires, donc nous sommes pas mal sortis chez Castel ensemble. Sans qu'il ne se passe rien, d'ailleurs. Car il n'était pas rare que Jacques ramène une fiancée que généralement je trouvais affreuse.

J.D. [Il rit.] Il fallait bien que je me mette en valeur !

Qui a fait le premier pas ?

F.H. Personne. Nous nous sommes retrouvés à Berlin, je m'en souviens encore, pour une émission de télé. Le soir dans ma chambre, j'espérais, j'espérais qu'il viendrait. Mais non. Il était ailleurs. Je ne pouvais décemment pas faire le premier pas, ce n'était pas convenable à l'époque.

J.D. Tu aurais dû faire le premier pet !

F.H. [Souriante.] Ça m'aurait été plus facile, certes, mais tu étais souvent pourchassé par des femmes.

Aimiez-vous travailler ensemble ?

F.H. Nous n'avons fait que très peu de choses ensemble...

J.D. De toute façon, quand je l'entendais chanter, elle me filait le bourdon.

F.H. [Agacée.] Tu n'as jamais écouté mes chansons ! Surtout celles que tu m'as inspirées.

J.D. [Las.] Ce n'est pas vrai. Je les connais toutes, surtout celles qui me sont adressées. Mais bon, je ne veux fâcher personne...

Pourquoi avez-vous mis aussi longtemps pour habiter ensemble ?

J.D. Ah, là...

F.H. Monsieur voulait garder sa précieuse liberté... Alors que moi, j'étais malheureuse

J.D. Je suis au courant, merci. Mais avec le temps, je me dis que ce n'était pas si mal.

F.H. Quand Thomas est né, je me suis rendu compte qu'il fallait que je sorte parfois le soir. Mais mon appartement était trop petit pour que ma mère reste dormir chez moi. Donc il me fallait plus grand. Et c'est elle qui m'a conseillé de déménager et de proposer à Jacques de venir vivre avec moi. Mais lui avait peur de faire du chagrin à sa maman...

J.D. Je faisais des tournées, à l'époque, aussi.

F.H. Oui et alors ? J'ai donc cherché pour trois, avec une consigne : Jacques voulait un jardin. Finalement, en 1973, tout le monde emménage rue Hallé.

C'est à ce moment-là que vous, Jacques, vous vous tournez vers le cinéma. Sur les conseils de Françoise ?

F.H. Ah non, certainement pas. Je ne suis jamais intervenue dans sa carrière. Et puis, nous ne nous sommes jamais parlé...

J.D. Heureusement ! Nous ne nous sommes jamais autant parlé qu'aujourd'hui, on dirait...

Pour vous, Françoise, les années 1970 sont synonymes de souffrances.

F.H. Ma vie personnelle a toujours été difficile, avant que je ne rencontre Jacques. Cela vient donc aussi de moi.

J.D. Je voudrais dire, à ce moment de l'interview, que, suite à ton livre, j'ai reçu de nombreuses lettres d'insultes dans lesquelles je me faisais traiter d'ordure pour t'avoir infligé l'odeur des chats et du cigare bon marché. Fin de la parenthèse.

Comment avez-vous réagi, Jacques, à la parution du livre de Françoise ?

J.D. Ah, ça y est ! [Il rit.] J'en ai lu des bribes par mail...

F.H. Je lui ai envoyé tout ce qui le concernait avant la publication, au cas où quelque chose le dérangerait. Mais il n'a jamais lu les pages !

J.D. Mais si !

F.H. [Ferme.] Non. Tu étais embêté vis-à-vis de moi. Et ça m'arrangeait que tu ne lises pas, parce que je revenais sur des épisodes douloureux de notre vie. C'était écrit, c'était dit. On pouvait passer à autre chose.

J.D. Je suis vraiment un noble seigneur... Mais j'ai fini par le lire, à l'hôpital. Et c'est ce qui m'a guéri ! Jacques, avez-vous souffert à cause de Françoise ?

J.D. Ah oui oui oui ! Vous n'imaginez pas combien ! Mais mon livre va bientôt sortir, vous verrez ! [Il rit.]

F.H. Si moi j'ai souffert, il n'y a aucune raison que toi tu n'aies pas souffert également.

J.D. Tu liras mon livre, hé ! hé !

Entre vous, c'est amour et haine en permanence ?

F.H. Non, c'est moi qui suis un peu maso. J'ai une existence de maso à subir...

J.D. Je vous l'avais dit, elle n'est pas très facile.

Mais vous finissez par l'épouser le 30 mars 1981 à Monticello.

J.D. Aïe ! Pour Françoise, ça a été un cauchemar ! Pour moi, ce n'était qu'un papier à remplir, pas une preuve d'amour.

F.H. Pff... Lui était avec ses copains, moi avec mes amis, et du coup on ne s'est pas vus de la soirée.

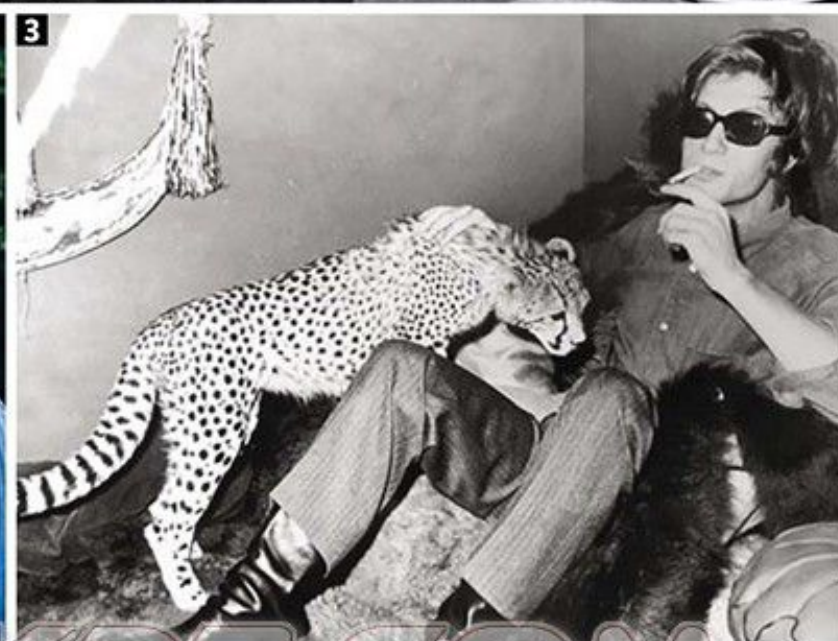
Suite p. 23

FRANÇOISE “Le jour de notre mariage, j'étais triste. Je me suis dit : « C'est la dernière fois que je me marie »”

1. Lors d'une soirée chez Castel, le 1^{er} avril 1968. Entre attraction fatale et mise à distance ironique, les deux étoiles montantes des années yé-yé inventent leur propre loi de gravitation.

2. Été 1973, en Corse. Malgré leur vie de couple déstructurée et les écarts de Jacques, leur fils, Thomas, voit le jour le 16 juin.

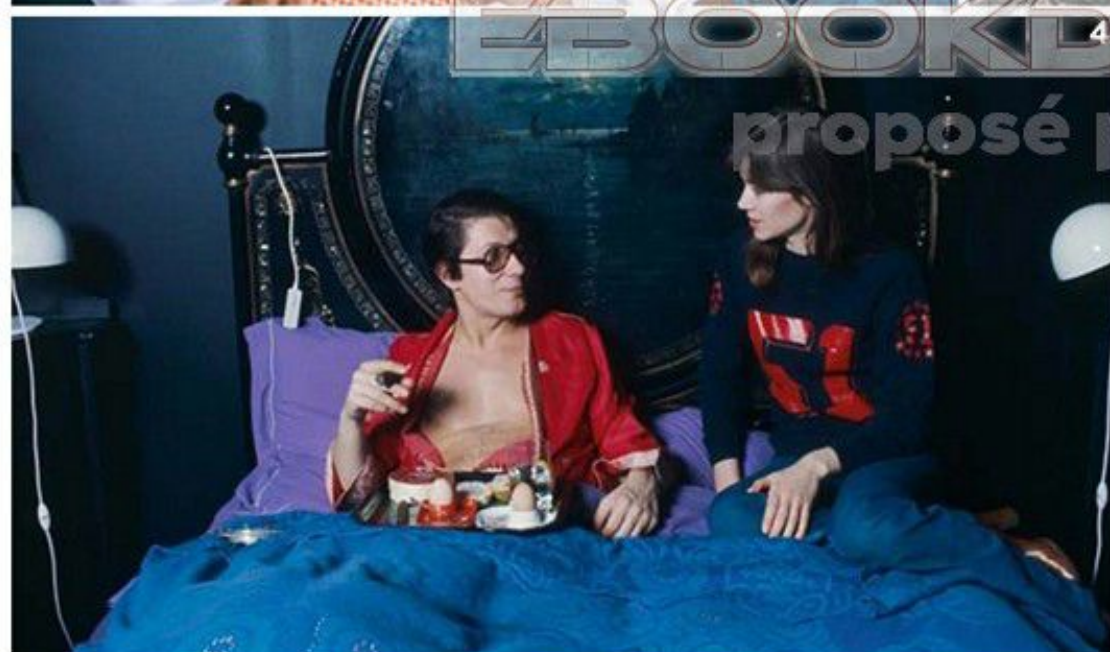
3. Les heureux parents n'ont pas encore emménagé ensemble. La faute au... guépard apprivoisé du rockeur, Sumo. « Je ne pouvais pas m'occuper de lui et de Thomas », confessa Jacques à Paris Match, en février 2020. Problème résolu après la mort du félin, en 1974.



4. A leur domicile du XIV^e arrondissement parisien, en 1976. Deux ans plus tôt, Françoise a convaincu Jacques de s'installer avec leur fils dans cet hôtel particulier près du parc Montsouris. D'accord, mais chacun à son étage !

5. Le 20 mars 1981, à Monticello, en Balagne, les « hors-la-loi de l'amour », comme Paris Match les a baptisés un mois plus tôt, passent finalement devant monsieur le maire. Sans pour autant devenir un couple rangé.

6. En octobre 1999, à Paris. Avec leur ami, le photographe Jean-Marie Périer, à la soirée de mariage de Michel Sardou. Ils vivent alors séparément depuis dix ans.



7. Si loin, si proches. Le secret de leur amour longue durée ? « Nous cohabitons vaguement depuis plusieurs années », confie Françoise. Ici avec leur fils, Thomas, et des amis, sur la terrasse de leur maison de Monticello, le 1^{er} juillet 2003.



JACQUES “Dès que j’entends ce mot, “couple”, je pense à des canaris en cage qui font des petits. Je préfère ouvrir la porte”

J.D. [Souriant.] Voilà un beau mariage, un mariage prometteur, fellinien.

F.H. Notre mariage, c’est notre relation en raccourci : il a voyagé de son côté, et moi du mien. J’étais triste. Ce jour-là, je me suis dit : “C’est la dernière fois que je me marie.”

J.D. Ça t’a au moins servi à ça !

Avez-vous déjà songé à divorcer ?

J.D. Elle, oui, moi, jamais ! Parce que je suis Taureau et surtout je risquais de trouver pire ailleurs.

F.H. J’ai connu des moments très difficiles. Quand il s’est lancé dans le cinéma, il avait de très jolies partenaires qui lui tombaient dans les bras. Je peux les comprendre, c’est mon mari ! C’est tout à fait normal, donc, et en même temps, c’était insupportable. Je voulais le quitter.

J.D. C’est pour ça que j’ai tourné avec Alice Sapritch. [Il rit.] Il me semble que, moi aussi, j’ai été jaloux, c’est un sentiment qui ronge.

F.H. Tu as toujours été jaloux, à mauvais escient. Un jour, tu m’as fait une scène à cause d’un barbu... Mais je déteste les barbues, jamais il n’aurait pu me troubler !

J.D. Peut-être. Mais je suis méfiant, je sais que les barbues se rasent, hé ! hé !

F.H. Les rares fois où tu as manifesté de la jalousie, tu es toujours tombé à côté. C’est curieux...

J.D. C’est parce que j’ai toujours été en retard d’un train...

F.H. Les hommes qui trompent leur femme sont plus jaloux que les femmes qui ne trompent pas leur mari.

J.D. Je confirme !

F.H. Moi qui étais d’une sagesse et d’une fidélité exemplaires, je n’imaginai pas qu’il passait son temps à s’amuser ailleurs.

J.D. [Fatigué.] Mais non, je préférais voir mes potes et boire des coups. Mais comment expliquer ça à la plus belle femme du monde ?

F.H. C’est ça, oui, rattrape-toi... Avec le temps, tout se sait. Les copains couvraient tes frasques...

Enfin, c’est vous qui, en 1988, décidez de quitter Jacques.

F.H. Oui, la crise de la quarantaine, comme on dit...

J.D. Moi, j’ai eu la quarantaine dès l’âge de 16 ans. Incroyable !

F.H. A cette époque, il y a eu une semi-rupture entre nous. Je ne suis plus allée en Corse faire les courses et préparer le dîner pour dix personnes midi et soir... Je n’en pouvais plus.

J.D. Moi, j’étais habitué à une certaine dévotion. On pouvait être vingt-cinq à table, on ajoutait des rallonges, Françoise ne disait rien... Et du jour au lendemain, si nous étions tous les deux et qu’un troisième larron arrivait, elle faisait un scandale !

F.H. Tu transformes toujours tout à ton avantage. Quand nous étions invités chez des gens et que tu venais avec l’un de tes sbires, ça me rendait malade. Si j’avais prévu un dîner pour six et que tu arrivais avec deux personnes de plus, ça me mettait aussi en pétard.

J.D. Au début, tu ne luttais pas ! Quand je rentrais rue Hallé avec Bruno Cremer, on sifflait l’armagnac, tu ne disais rien...

F.H. Mais je ne le supportais déjà pas.

J.D. Mais avant, tu faisais des gâteaux pour tout le monde. Tu te manifestais moins qu’aujourd’hui.

Les gens évoluent aussi parfois...

J.D. Pas moi. Je n’ai jamais changé. La preuve, je chante les mêmes chansons qu’il y a quarante ans.

Jacques, vous avez déclaré que si vous repartiez en tournée, c’était pour séduire Françoise.

J.D. Je confirme, mais apparemment, il faut que je fasse le Stade de France parce que là, rien n’est joué...

Comment définissez-vous votre relation aujourd’hui ?

J.D. A mon contact, elle risquait de devenir moins intelligente. Pour moi, ça a été l’inverse. Avec toi, je suis devenu plus intelligent, plus cultivé.

F.H. Je ne suis pas cultivée, je suis autodidacte.

J.D. Mais tu es au courant de tout un tas de trucs, alors que moi, rien ne m’intéresse. Je préfère regarder un olivier que lire un livre.

F.H. C’est ce qui m’a toujours plu chez toi. Tu es quelqu’un de manuel, moi pas.

Et votre couple, c’est quoi désormais ?

F.H. Je ne sais pas...

J.D. Dès que j’entends ce mot, “couple”, je pense à des canaris en cage qui font des petits. Je préfère ouvrir la cage. Françoise et moi, c’est le destin, comme on dit... Mais bon, je vais partir à Los Angeles, bientôt, me faire lifter puis refaire ma vie. [Il rit.]

Retournez-vous en Corse, Françoise ?

F.H. Oui, au mois d’août.

J.D. Et cet été, tu seras toute seule, quelques jours, hé ! hé !

F.H. Le problème avec toi, c’est qu’on ne sait jamais rien à l’avance. Impossible d’avoir une information.

J.D. Je ne suis pas d’accord, demande à Sylvie ! J’ai une liste : je sais exactement où et quand je suis.

F.H. La seule raison pour laquelle je ne peux pas me passer de Jacques, c’est les insectes. J’en ai une telle phobie que je ne peux pas rester seule en Corse.

J.D. Voilà pourquoi on est toujours ensemble !

F.H. Je me suis trouvée une fois à 2 heures du matin face à un mille-pattes, c’était terrible. Heureusement, Jacques est toujours venu à ma rescousse.

J.D. Toute notre histoire ressemble à une chaîne météo : on prévoit des trucs qui n’arrivent jamais, il fait beau, il y a des orages...

Enfin, c’est la force de votre couple. Vous avez connu l’amour puis la guerre !

F.H. Mais il n’y a jamais eu la guerre ! Sauf l’été dernier, où j’ai dû te menacer.

J.D. Je n’ai jamais su pourquoi, d’ailleurs.

F.H. Parce que tu m’as imposé une femme qui était là du matin au soir.

J.D. Mais ce n’est pas moi !

F.H. Mais si !

J.D. Mais non.

F.H. Alors que la femme était censée partir, j’apprends qu’il y a un cocktail dînatoire à la maison. Tout le monde était au courant, sauf moi. Cela voulait dire que je n’existais pas et qu’en plus elle prenait ma place... Là-dessus, Sandrine Bonnaire arrive, alors que je ne m’y attendais absolument pas. Cette situation m’a insupportée. Quelquefois, tu pousses le bouchon trop loin.

Vous avez connu le meilleur et le pire. Aujourd’hui, dans quelle phase êtes-vous ?

J.D. Est-ce qu’on a l’air malheureux ? Non ! Alors voilà. ■ B. Locoge



EBOOKDZ.COM

**FACE À LA PRESSE,
proposé LE COUPLE DE PLATEAU
AFFICHE UNE COMPLICITÉ
DE COULISSES**

Simone Signoret (à g.) a décroché l'Oscar de la meilleure actrice deux mois plus tôt pour son rôle dans « Les chemins de la haute ville », de Jack Clayton. Mais c'est sur Yves et Marilyn que tous les objectifs se braquent, lors de la conférence de presse organisée par la 20th Century Fox, à Los Angeles, en juin 1960, pour mettre en avant ses deux vedettes qui tournent ensemble « Le milliardaire ».

Photos **BRUCE DAVIDSON**



EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

Marilyn Monroe & Yves Montand

LIAISON FATALE

Intronisé french lover naguère par Edith Piaf, qui le découvrit, Montand rêve à son tour de conquérir l'Amérique. Par le cinéma ! Marilyn en est la star la plus sexy, elle a le monde entier à ses pieds. En 1960, leur rencontre, sur le tournage du « Milliardaire » de George Cukor, vire à la fulgurante histoire d'amour, au nez et à la barbe de leurs conjoints respectifs, l'actrice Simone Signoret et l'écrivain Arthur Miller. Il est vrai qu'en anglais le film s'intitule « Let's Make Love ». Scénario pris au mot...

ARTHUR, YVES, SIMONE ET MARILYN... DES AMIS INSÉPARABLES

Janvier 1960. Les deux couples des bungalows 20 et 21 d'un hôtel de Beverly Hills se retrouvent tous les jours. Ils sortent, dînent, rient. Plus qu'une relation de bon voisinage, une entente rare dans le milieu du cinéma. Yves et Simone admirent Miller, dont ils partagent certaines convictions politiques. Ils ont d'ailleurs tourné « Les sorcières de Salem », adaptation française au cinéma de sa pièce de théâtre. Mais à la joyeuse amitié se mêle bientôt un autre sentiment...

EBOOKDZ.COM

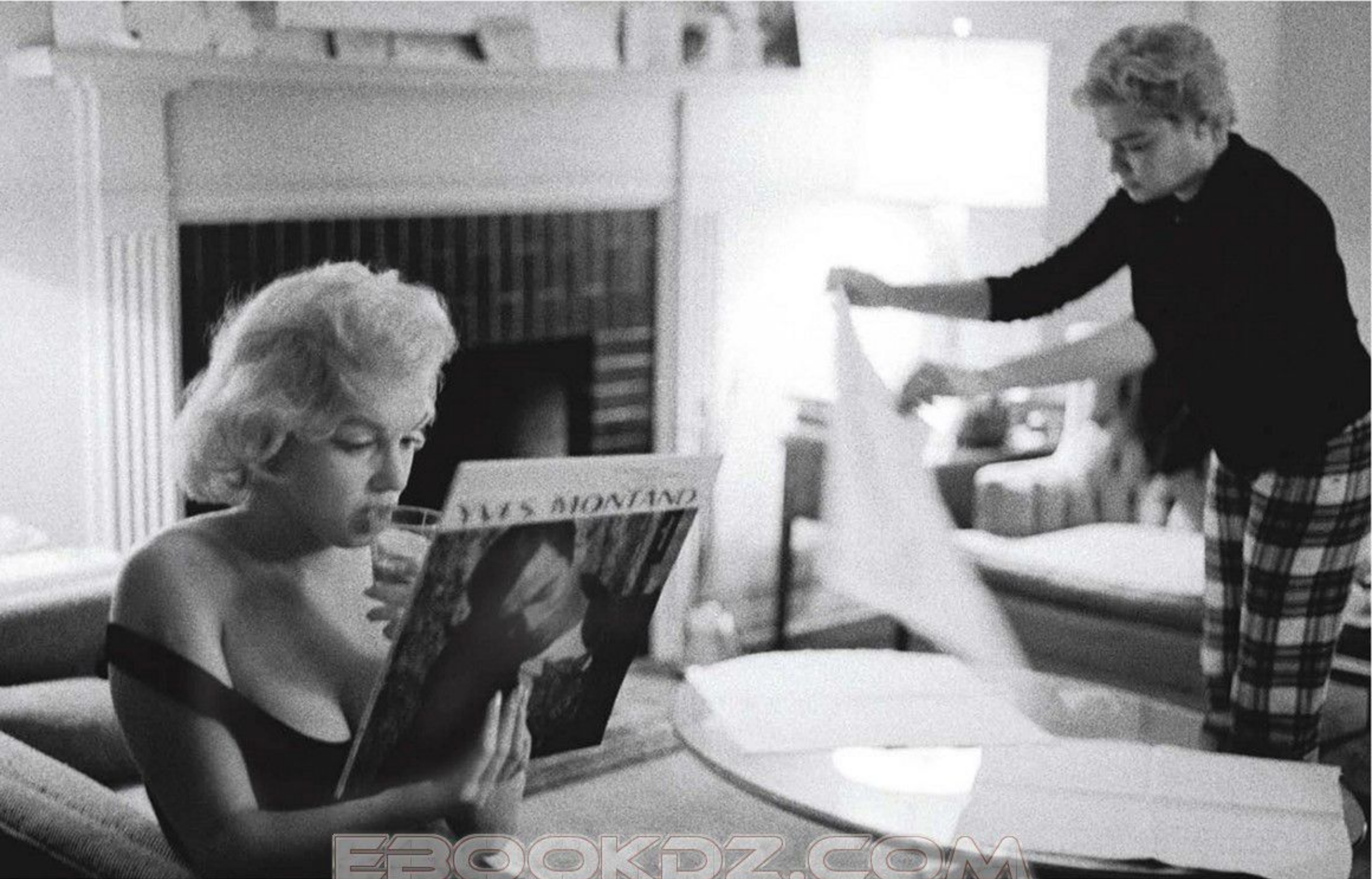
proposé par Galsavosik





EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik



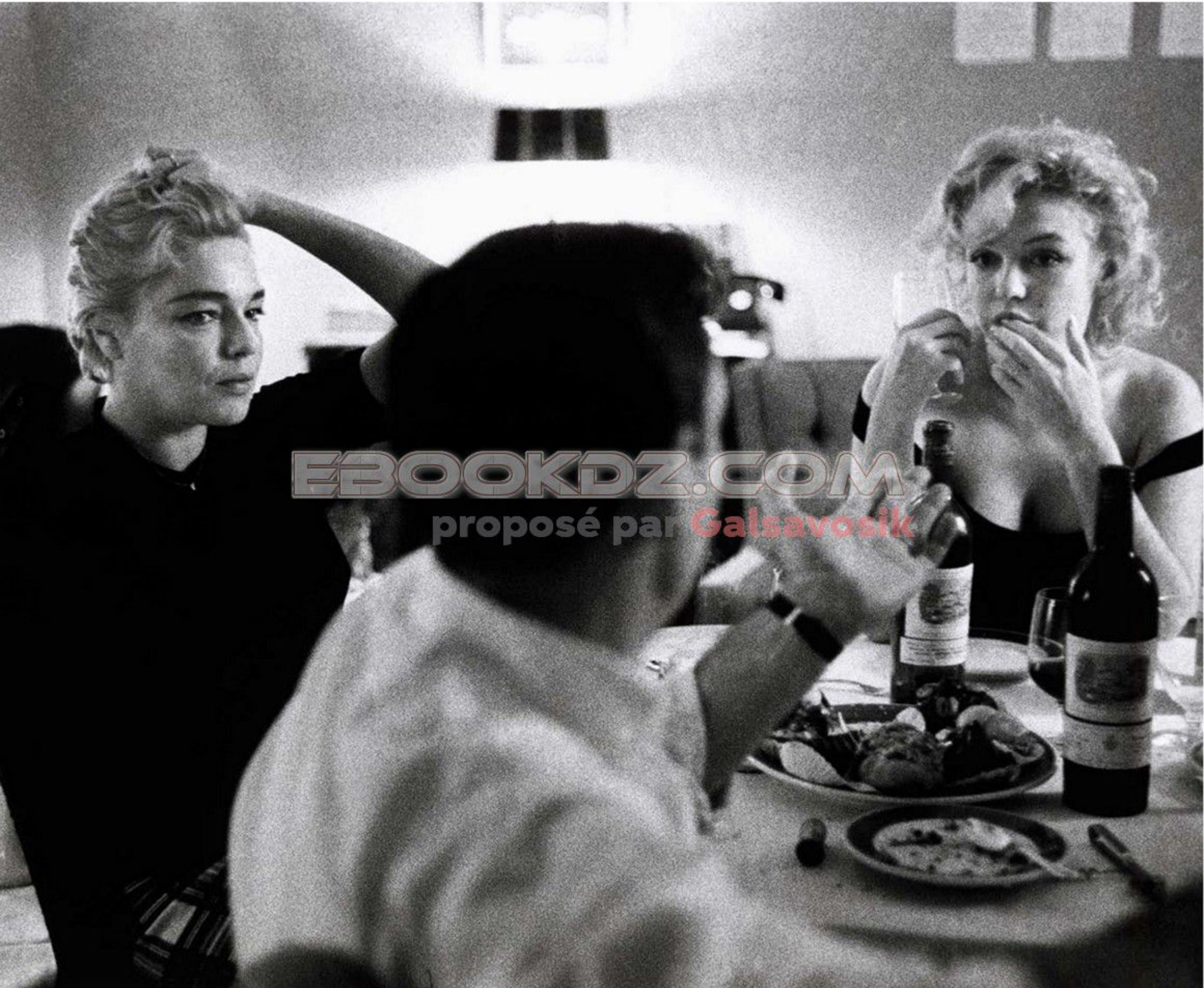
EPBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik



DERRIÈRE LE SOURIRE DE L'AMÉRICAINE, LA FRANÇAISE DEVINE UNE REDOUTABLE RIVALE

Pourtant, l'inoubliable Casque d'or trouve la blonde platine superbe. Et, derrière le sex-symbol, Simone perçoit la jeune femme sensible et attachante. « Nous partageons une merveilleuse complicité », écrira-t-elle dans ses Mémoires.



Simone fascine Marilyn par son intelligence, sa grande culture, son aisance. Malgré sa trentaine de films et son récent carton dans « Certains l'aiment chaud », de Billy Wilder, l'icône hollywoodienne n'arrive pas à se défaire de ses complexes. Surtout, elle est troublée par l'harmonie affichée du couple Montand-Signoret, uni depuis huit ans. De son côté, son mariage avec Arthur Miller bat de l'aile. Elle a déjà fait plusieurs fausses couches et des tentatives de suicide, elle abuse des médicaments pour dompter ses crises d'anxiété. Au contact de ce chansonnier français, cependant, qui lui rappelle tant son deuxième époux, le joueur de base-ball Joe DiMaggio, Marilyn semble oublier sa fragilité.



EBOOKDZ.COM
proposé par **Galsavosik**

Tendre baiser dans la loge de la jeune femme, aux studios de la Fox. Simone Signoret et Arthur Miller retenus chacun de leur côté par des projets professionnels, Marilyn et Yves se retrouvent seuls. Et, le plus naturellement du monde, les amis deviennent amants.

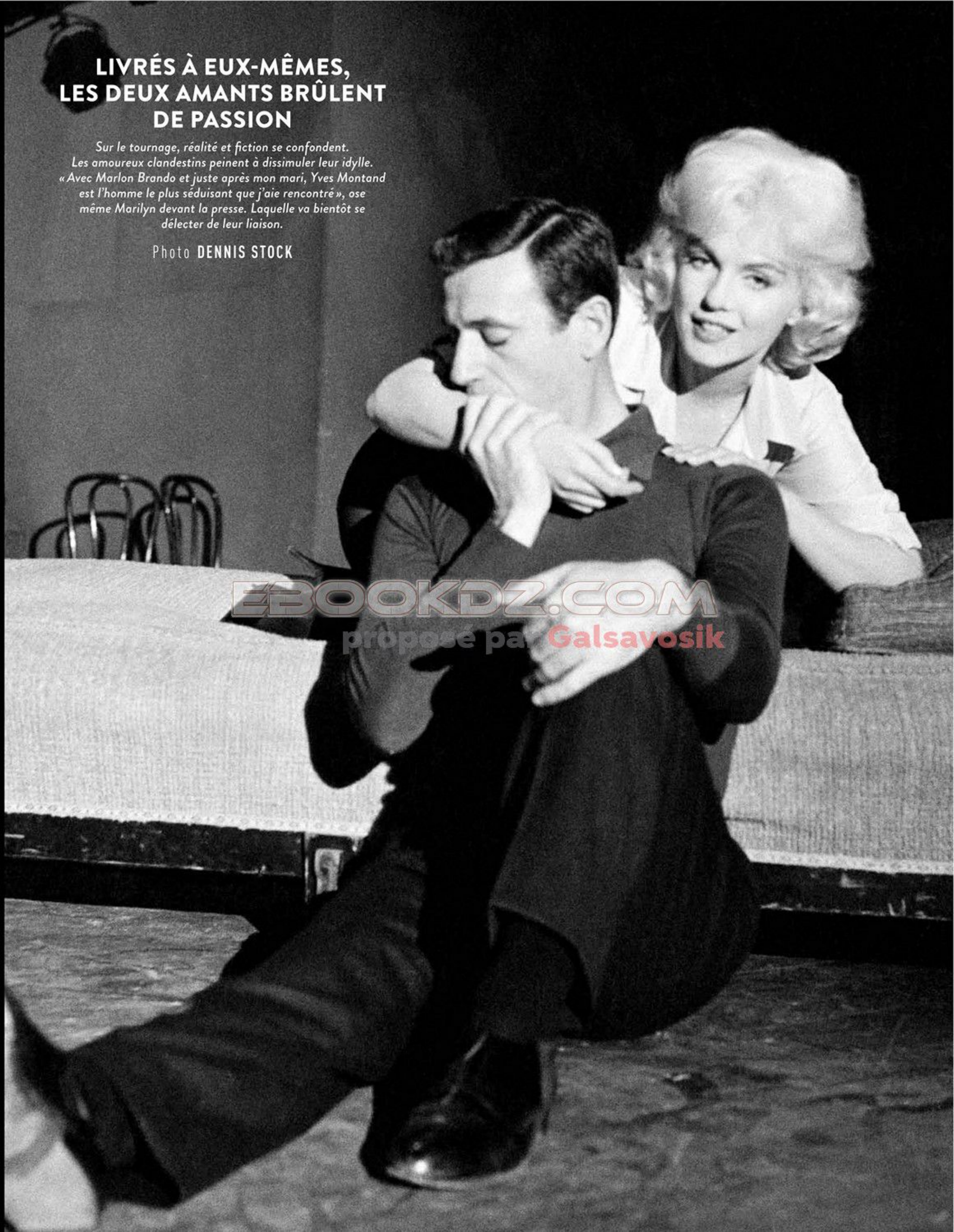
Photo **JOHN BRYSON**

LIVRÉS À EUX-MÊMES, LES DEUX AMANTS BRÛLENT DE PASSION

*Sur le tournage, réalité et fiction se confondent.
Les amoureux clandestins peinent à dissimuler leur idylle.
« Avec Marlon Brando et juste après mon mari, Yves Montand
est l'homme le plus séduisant que j'aie rencontré », ose
même Marilyn devant la presse. Laquelle va bientôt se
délecter de leur liaison.*

Photo DENNIS STOCK

EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik



L'AMÉRIQUE PURITAINE TOURNE LA ROMANCE EN SCANDALE

A la fin du tournage du «Milliardaire», l'admiration de Montand pour sa partenaire est toujours aussi vive. Mais il sait que leur passion peut à tout instant basculer dans le drame. Un jour, il découvre dans la presse que son aventure avec Marilyn fait couler davantage d'encre qu'il ne soupçonnait. D'autant que pour sauver leur film d'un fiasco annoncé, les producteurs en rajoutent sur le «couple star». Yves comprend alors l'humiliation qu'il inflige à sa femme, sans parler de la souffrance. Sa décision est prise: il ne peut abandonner celle avec qui il a partagé treize années de bonheur. Le chanteur fait ses adieux à Marilyn à l'aéroport de New York. Les amants ne se reverront plus.

Le 12 novembre 1960, Marilyn sort de son appartement new-yorkais. La veille, elle a fait annoncer par la presse son divorce d'avec Arthur Miller. Troisième mariage, troisième échec.

Photo **PAUL SLADE**



Le 1^{er} juillet 1960, de retour en France, Yves feuillette, à Orly, un exemplaire du magazine « Look », qui affiche en couverture une photo de Marilyn et lui. Face aux journalistes qui l'assaillent, il esquive soigneusement le sujet.

Photo JACK GAROFALO

A PARIS, SIMONE SIGNORET FEINT LA COMÉDIE, COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT...

Toute la pesanteur des retrouvailles exprimée en une photo prise à l'aéroport d'Orly, où Yves est venu chercher Simone à son retour de Rome, le 7 juillet 1960. Pour l'actrice oscarisée, pas question de déballer ce qu'elle a sur le cœur devant une meute de photographes en mal de scène de ménage.



Après une explication orageuse, leur mariage reprend son cours. Signoret la femme bafouée encaisse l'affront avec une dignité rare, au moins publiquement. « Si Marilyn est amoureuse de mon mari, c'est la preuve qu'elle a bon goût puisque moi aussi », ironisera-t-elle. Des années plus tard, Yves saluera sa sagesse : « Il fallait être intelligente comme Simone pour comprendre. » Avec sa conquête américaine, le contact est coupé à jamais. En mars 1961, Miss Monroe écrit à son psychanalyste : « D'Yves, je n'ai aucune nouvelle, mais cela m'est égal. J'en ai un souvenir fort, tendre, merveilleux. » Pourtant, elle avait tant espéré le récupérer. Elle meurt dix-sept mois plus tard, victime de la dépression et de l'alcool.



EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

*Dans l'appartement des jours
heureux, à Paris, où Simone écoute
Yves lui répéter qu'il n'a jamais cessé
de l'aimer, le couple se ressoude.*

Photo JACK GAROFALO

« JE LE VEUX SUR LE FILM ! » S'EXCLAME MARILYN EN DÉCOUVRANT MONTAND À BROADWAY. ARTHUR MILLER DOIT RÉÉCRIRE LE SCÉNARIO...

Par KATHERINE PANCOL

Je vais parler d'une voisine de palier qui aimait bien sa voisine de palier avec laquelle elle voisinait comme on voisine dans toutes les HLM du monde... C'est ainsi que Simone Signoret, dans son livre « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était », présente la fameuse histoire Marilyn-Montand. L'histoire d'amour qui défraya la chronique de 1960. Une histoire banale, d'après Signoret, de deux couples qui se côtoient parce qu'ils sont voisins. Il y a les gens du bungalow 20 – Yves et Simone – et ceux du bungalow 21 – Arthur et Marilyn. Ils habitent Hollywood tous les quatre et se retrouvent le soir autour d'un plat de spaghettis. Marilyn et Yves tournent « Le milliardaire », Arthur et Simone sont auprès d'eux. Tous ensemble, ils boivent un verre, papotent, évoquent l'Amérique, la guerre froide, le maccarthysme et cuisinent des pâtes. En débraillé et en peignoir. Des photos immortalisent ces instants décontractés. « Démaquillée, «défauxcilisée», pieds nus, ce qui la tassait un peu, Marilyn avait le visage et l'allure de la plus belle des paysannes de l'Ile-de-France, raconte Simone. Elle me disait : « Regarde, ils croient tous que j'ai de belles longues jambes, j'ai des genoux cagneux et je suis courte sur pattes. » » Des propos de copines qui s'échangent des recettes d'eau oxygénée pour se décolorer les cheveux et se racontent leur carrière. Simone Signoret vient de créer l'événement en recevant l'Oscar américain pour son rôle dans « Les chemins de la haute ville » ; Marilyn crève de n'être pas considérée en tant qu'actrice mais classée dans les blondes stupides et sexy. Sans arrêt, elle demande à Simone de lui raconter ses souvenirs de tournage. « C'étaient des histoires de merveilleuse complicité comme celles de l'école quand on est petit. Il est possible qu'elle l'ait rencontrée, cette complicité, en tournant avec Montand et cela expliquerait bien des choses par la suite... »

Ce que Signoret appelle « complicité », les journaux vont en faire des titres : « Coup de foudre », « Histoire d'amour », « C'est elle ou c'est moi ». Mais que s'est-il vraiment passé entre Montand et Marilyn ?

Rien en tout cas tant qu'il y a quatre assiettes sur la table. Oui, mais voilà, une grève des acteurs vient suspendre le tournage du « Milliardaire ». Une grève qui n'en finit plus. Simone et Arthur ne peuvent pas attendre et repartent chacun de son côté avant la fin du tournage. Arthur Miller à New York pour écrire le scénario des « Misfits », Simone Signoret à Rome, où elle tourne un film. Yves et Marilyn se retrouvent seuls face à face, devant le plat de spaghettis. « Ce qui a pu se passer alors entre un homme, mon mari, et une femme, ma copine, qui travaillaient ensemble, vivaient sous le même toit et par conséquent partageaient leurs solitudes, leurs angoisses, leur humour, leurs souvenirs d'enfants pauvres, je m'interdis de le juger. C'est pourquoi je renverrai les amateurs de tranches de vie à la lecture des journaux de l'époque. Ils se sont chargés de transformer en événement une de ces histoires qui arrivent dans toutes les entreprises, dans tous les immeubles et sur beaucoup de tournages de films. Elles sont souvent tendres et désarmantes ; parfois passionnelles. Suivant leur intensité, elles se terminent en douceur ou aboutissent à la rupture avec la vie d'avant. C'est triste et c'est bête à mourir. »

Oui, mais ça se passe entre deux stars à l'apogée de leur succès qui, comme toutes les stars, se doivent de partager leur vie avec le public. Et pas n'importe quelles stars ! Une blonde torride et un brun au charme ravageur. Elle a 34 ans, ondule de sex-appeal, en est à son troisième mariage et à son vingt-huitième film et veut croire encore de toutes ses forces au grand amour qui la guérira de toutes ses blessures. Il a 40 ans, les portes de cette Amérique si longtemps interdite viennent de s'ouvrir devant lui. Il a triomphé pendant huit semaines dans un tour de chant sur Broadway, vient de signer un contrat à plusieurs zéros avec les studios de Hollywood. Il est marié depuis dix ans avec Simone Signoret avec qui il forme un « couple parfait ». Alors : simple complicité, coup de foudre ou tendresse qui déborde le temps d'un tournage ? Reportons-nous aux journaux de l'époque...

La première fois que Marilyn rencontre Montand, à la première de son spectacle à Broadway, elle a un choc : Montand est le portrait craché

de Joe DiMaggio, son deuxième mari. Et c'est son sosie qui triomphe sur scène, qui obtient quatorze rappels et des critiques dithyrambiques : «Ce chanteur pourrait faire des miracles... même avec un annuaire de téléphone», peut-on lire dans le «Herald Tribune». Aussitôt Marilyn décide qu'il sera son partenaire dans son prochain film. Arthur Miller est d'accord : il réécrit le scénario pour Montand. Il faut dire aussi qu'il est impossible de trouver un acteur américain qui accepte de tourner avec Marilyn. Ils se défilent tous devant les caprices de la star. «Travailler avec Miss Monroe est trop fatigant», avoue Jack Lemmon qui en a fait l'expérience dans «Certains l'aiment chaud». Le dernier retenu, Gregory Peck, vient de se retirer. Ce sera donc Montand.

Tout le monde est content. Tout le monde déménage pour Hollywood et les deux bungalows. Et commencent les soirées où Simone et Arthur refont le monde tandis que Marilyn et Yves les écoutent bouche bée. Une fois seuls, ils se mettent enfin à parler. Pas de l'avenir du monde, mais d'eux. «En fait nous aurions été beaucoup plus heureux si Arthur avait épousé Simone et si Yves et moi avions fait notre vie ensemble», dira plus tard Marilyn.

En attendant, ils se parlent. Ils se rendent compte qu'ils ont eu tous les deux la même enfance pauvre, la même réussite vertigineuse et, cependant, le même complexe face à la culture, à l'intelligence, la même envie de réussir, la même peur de l'échec. «C'est le trac qui nous a réunis, Marilyn et moi, dira Montand. Elle tremblait de peur et me l'avoua. Elle apprenait par cœur ses répliques, mais au moment de les dire, elle trébuchait, prise de panique ! C'est moi, en fin de compte, avec mon anglais "petit nègre", qui lui remontait le moral. Je l'ai étonnée en lui parlant de la même façon que l'on s'adresse en France à des camarades de théâtre devant un demi de bière et un steak pommes frites. Pour elle, ce fut une révélation, pour moi, ce fut un étonnement...»

La clé du mystère réside en ces deux mots. Si aventure il y a eu, ce fut un étonnement pour l'un et une révélation pour l'autre. Il fut sûrement flatté que «ce monstre de beauté, sacré déesse mondiale du sexe» s'intéresse de si près à lui. Flatté aussi parce qu'avec Marilyn, c'était l'Amérique qui s'offrait... La tête lui tournait un peu. Elle fut émue par sa chaleur, son charme, la confiance qu'il lui témoignait. Enfin un homme la prenait au sérieux, et la comprenait. Sans l'écraser par son intelligence comme Arthur Miller ou l'exhiber comme la plupart de ses chevaliers servants. «Les hommes qui l'entourent ont des regards de propriétaires de chevaux de courses. Marilyn doit remporter tous les Grands Prix...» dira Montand.

Il lui apprend l'argot marseillais. Avec lui, elle traîne en robe de chambre de Prisunic et montre ses pattes trop courtes. Elle se laisse aller sans avoir peur de paraître bête. Elle lui dit par exemple : «J'ai rencontré un type qui m'a dingflopbloumboum», et il trouve ça drôle.

Pour lui, elle n'est plus jamais en retard aux studios. Grâce à lui, elle ne recommence pas une scène quarante-six fois. C'est la première fois qu'elle s'entend si bien avec un de ses partenaires. Ils ne se quittent plus : ils tournent ensemble, dînent ensemble, sortent ensemble. Ce qui va mettre la puce à l'oreille des terribles commères de Hollywood : Hedda Hopper et Louella Parson. Les rumeurs vont partir de Los Angeles pour très vite atteindre Paris : Marilyn est folle d'Yves, Yves est fou de Marilyn. Arthur et Simone n'ont plus qu'à attendre le papier, du juge qui demande le divorce.

Comme toujours, les principaux intéressés ne se doutent de rien. Et le tournage prend fin, Yves repart pour Paris «Il m'a dit qu'il avait passé avec moi des moments délicieux et qu'il espérait que j'avais été heureuse avec lui, sanglote Marilyn. Pourquoi suis-je tombée amoureuse de lui ?»

Quand Yves Montand rentre en France, Simone ne se montre pas à l'aéroport. Elle l'attend à l'écart dans la voiture qui doit le conduire à Paris. Yves réussit à échapper aux photographes. Mais pas à la colère



SIMONE NE SE MONTRE PAS À ORLY. ELLE ATTEND YVES À L'ÉCART. MAIS DANS LA VOITURE, ELLE LAISSE EXPLOSER SA COLÈRE

de son épouse. L'explication est plus qu'orageuse. Tout ce que Simone a sur le cœur ressort d'un coup, entre l'aéroport et la place Dauphine. Si Signoret a toujours su rester digne face à la presse, là, elle explose : elle sait que c'est le seul moyen de reprendre son Montand en main. Il s'empresse alors de tout nier devant la foule des journalistes convoqués au lendemain de son retour : «Contrairement à ce qui a été écrit, je n'ai jamais dit que Marilyn avait éprouvé un béguin d'écolière pour moi. Seule une chaude sympathie nous unit. Rien ne pourra me faire rompre mon mariage.»

Une fois de plus, Marilyn a perdu. Son bel amour français, celui auquel elle a cru si fort le temps d'un tournage parce qu'il lui faisait oublier ses complexes et la sortait de son emploi de poupée Barbie... Et pire : en se jetant dans les bras de Montand, elle a fini de détruire ce qui restait d'amour entre Miller et elle. Peu de temps après, c'est le tournage des «Misfits» et, à la fin du tournage, le divorce officiel des Miller à Reno. Yves retrouva Simone, la maison d'Authueil et l'appartement roulotte de la place Dauphine. En décembre 1961, ils retournèrent tous les deux, la main dans la main, à New York : Montand y donnait un récital de quinze jours au Golden Theater. A nouveau, ce fut un triomphe, à nouveau les critiques applaudirent. «Son corps de déménageur abrite une voix pour cour d'amour, une voix finalement qui ouvre aux femmes la porte des boudoirs et des alcôves», pouvait-on lire dans le très sérieux «Time Magazine».

Mais, cette fois-ci, Marilyn n'était pas là pour applaudir. Elle resta terrée dans son appartement de Manhattan. C'est contre d'autres démons qu'elle était en train de lutter. Des démons qui devaient l'emporter dans la nuit du 5 août 1962.

«Un soir du mois d'août 1962, raconte Signoret dans son livre, Montand m'appela à Toulouse depuis Paris, alors que je dînais avec Costa-Gavras et Claude Pinoteau, les deux premiers assistants de René Clément pour «Le jour et l'heure». Je suis revenue à table et je leur ai dit : «Marilyn est morte.» J'étais très triste. Je n'étais pas surprise. Elle n'aura jamais su combien je ne l'ai jamais détestée et comme j'avais bien compris cette histoire qui ne regardait que nous quatre et dont le monde entier s'est occupé...» ■



FACE AUX COMMÈRES DE HOLLYWOOD, ILS RAYONNENT DE BONHEUR

Le 29 août 1955, à Los Angeles. Ursula Andress, comédienne débutante d'origine suisse, est âgée de seulement 19 ans. A ses côtés, l'une des étoiles montantes de Hollywood, le jeune premier James Dean. Un mois plus tard, l'acteur de 24 ans, est tué au volant de sa voiture. Il entre du même coup dans la légende du 7^e art.

EBOOKDZ.COM
proposé par **Galsavosik**



EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik

James Dean & Ursula Andress

LA FUREUR D'AIMER

Et si Ursula était montée à bord de la Porsche Spyder ? C'est ce qu'avait prévu Jimmy quand il vint la chercher. Elle resta chez elle. Quelques heures plus tard, il trouvait la mort sur la route de Salinas... C'était juste après le tournage de « Géant », son troisième et dernier film. Avant de tomber dans les bras d'Elvis Presley et bientôt de Jean-Paul Belmondo, Ursula quittait Jimmy pour l'acteur John Derek... qu'elle épousera.



LE RIDEAU TOMBE SUR LEUR DERNIER BAISER EN PUBLIC

*Smoking pour lui, robe du soir
noire pour elle et baiser brûlant,
au bal thaïlandais du Ciro's, « the
place to be », la boîte où il fallait
être vu, sur Sunset Boulevard, à
West Hollywood, en août 1955.
Marilyn Monroe, Ava Gardner,
Frank Sinatra et Ronald Reagan
en étaient les piliers. Jeunes,
beaux, blonds, James et Ursula
ne déparaient pas parmi cette
galerie de célébrités.*



URSULA ANDRESS

«A 8 heures, Jimmy se gare sous mes fenêtres, lorsque la voiture de John Derek apparaît. “Tu ne viens pas ?” me lance-t-il... Et il démarre en trombe! »

Interview **DANY JUCAUD**

Paris Match. Votre apparition dans “Dr. No”, sortant de l'eau un poignard sur la hanche, nous a marqués.

Ursula Andress. Sean Connery restera pour moi le seul et unique James Bond. Si j'avais pu imaginer qu'on en parlerait encore cinquante ans plus tard ! Je ne voulais pas faire ce film. Kirk Douglas m'a convaincue d'accepter. Tout le monde, à l'époque, voulait que je fasse du cinéma, sauf moi. J'avais peur du succès et du prix à payer. Je n'ai jamais été une actrice ambitieuse. Mes amours sont toujours passées avant mon travail. Je choisisais des films faciles où je ne donnais rien de mon âme. J'adorais le star-système, les limousines et les palaces. Ces années à Hollywood ont été extraordinaires.

C'est à cette époque, que vous avez rencontré James Dean...

J'avais 19 ans, lui 24. Son agent Dick Clayton m'a appelée pour me dire que Jimmy voulait absolument me rencontrer. Je connaissais son nom, mais je n'avais vu aucun de ses films. Quelques jours plus tard, il est venu me voir, chez moi, à Hollywood, et on ne s'est plus quittés.

Comment était-il ?

Adorable, très doux, très attentif, hypersensible. C'était quelqu'un qui souffrait. Je ne sais pas pourquoi mais il m'a toujours fait penser à Marilyn.

Vous connaissiez Marilyn ?

Je l'ai rencontrée sur son dernier film grâce à Dean Martin. J'ai senti tout de suite, derrière ce sourire charmant, une grande fragilité. Dans un film que j'étais sur le point de tourner, je devais avoir un soutien-gorge. Comme je n'en avais jamais porté et que je ne connaissais pas ma taille, on en a profité pour me faire essayer le sien !

Revenons-en à Jimmy. Lui et vous, ça a été le coup de foudre ?

Il est immédiatement tombé très amoureux de moi. Pendant les quelques mois qu'a duré notre relation, il était très sérieux. Pour lui, je représentais la force. J'étais surtout, me disait-il, très différente de toutes les femmes qu'il côtoyait. Il ne supportait plus Hollywood et voulait quitter l'Amérique. Très vite, il m'a demandé de l'épouser. Il voulait qu'on aille s'installer en Europe.

Pourquoi n'avez-vous pas accepté ?

Peu de temps avant, j'avais rencontré John Derek pour qui j'avais eu un vrai coup de cœur. Et, pour être franche, j'étais moins amoureuse de Jimmy qu'il ne l'était de moi. Quand la Paramount a appris ma relation avec John, ça a été un énorme scandale. On m'a interdit de le revoir car non seulement il était marié, mais en plus j'étais mineure.

Jimmy était au courant pour John Derek ?

Oui, ce qui le rendait très triste. Lui sortait d'une histoire malheureuse avec Anna Maria Pierangeli. Nous étions deux orphelins de l'amour.

Comment viviez-vous ?

Jimmy avait une maison dans la vallée, moi dans West Hollywood. On se partageait entre les deux. On faisait des virées sur sa moto, on allait au cinéma ou écouter du jazz. Il était sur le point de tourner “Géant” avec Elizabeth Taylor, on passait beaucoup d'après-midi chez elle, où ils répétaient. D'ailleurs, quand il a quitté le tournage du film, il se cachait chez moi. Elizabeth Taylor m'appelait tous les jours pour me supplier de lui faire entendre raison. Quant à Marlon Brando, dont j'étais un peu la protégée, il ne voyait pas d'un bon œil ma liaison avec Jimmy. Il me disait que ce n'était pas un homme pour moi, jusqu'au jour où je le lui ai présenté. Jimmy était fou d'admiration pour lui.

Brando était jaloux ?

Un peu. Il voulait toujours que je sois disponible quand il avait besoin de compagnie.

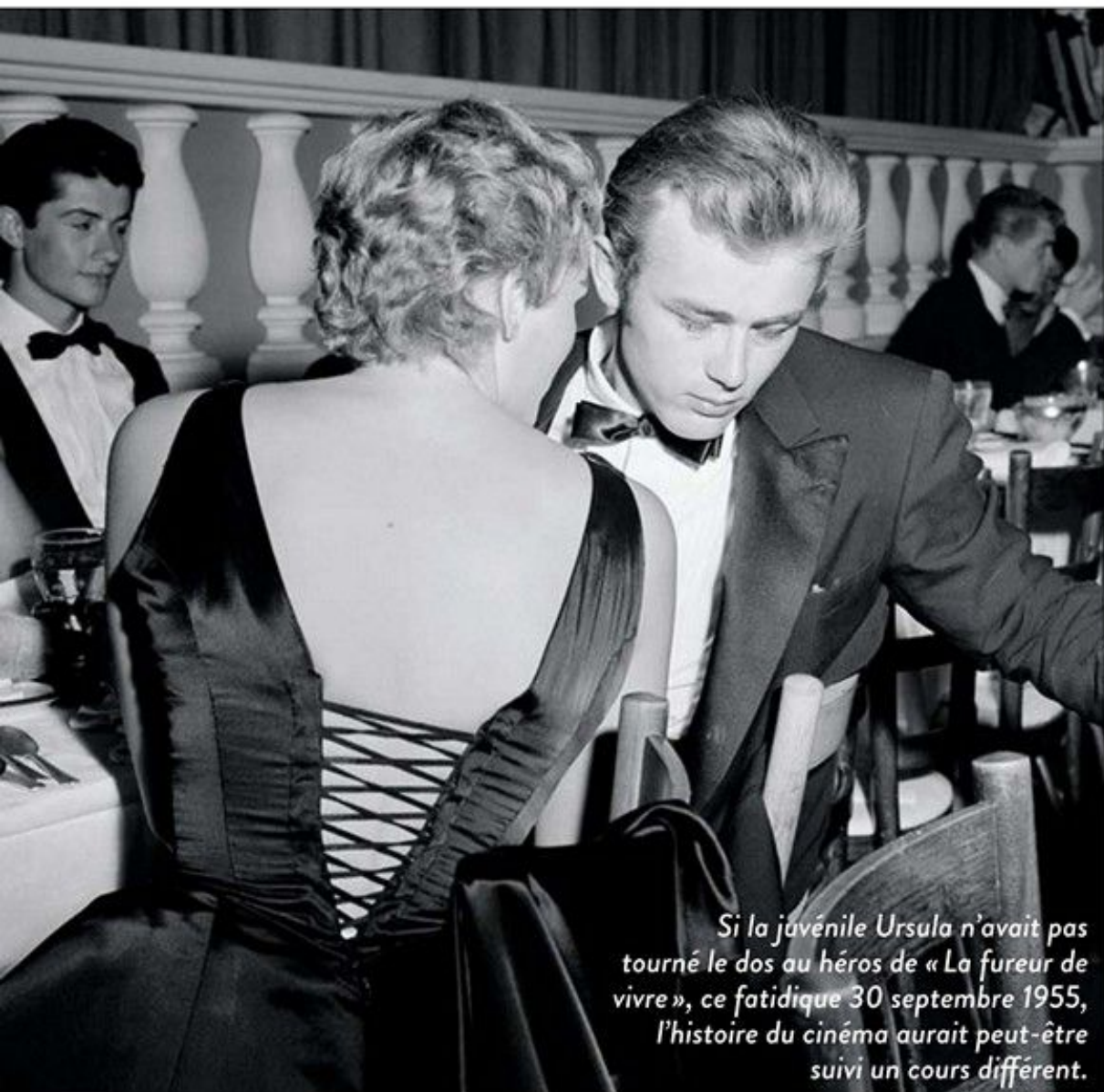
Où l'aviez-vous connu ?

A Rome. J'étais tombée folle amoureuse de Daniel Gélín quand il était venu tourner en Suisse. Je l'avais rejoint à Rome. Marlon était un ami de Vadim. J'ai passé ma première nuit en tout bien tout honneur dans le lit de Vadim et de Bardot qui me cachaient. Car, n'ayant que 17 ans, j'avais Interpol à mes trousses !

La légende veut que James Dean fût homosexuel...

Ça me rend folle d'entendre ça ! On a même raconté qu'on m'avait payée pour me faire passer pour sa maîtresse. Je peux vous dire que Jimmy était un homme fidèle, amoureux, merveilleux.

Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?



Si la jeune Ursula n'avait pas tourné le dos au héros de « La fureur de vivre », ce fatidique 30 septembre 1955, l'histoire du cinéma aurait peut-être suivi un cours différent.

Le jour de sa mort, le 30 septembre 1955. "Géant" terminé, Jimmy ne rêvait que de courses de voitures. Il voulait roder la fameuse Porsche 550 Spyder que nous étions allés acheter ensemble. il m'a donc demandé de l'accompagner à Pebble Beach, ce que j'ai aussitôt accepté. On s'était donné rendez-vous chez moi, sur Genesis Avenue, à 8 heures du matin. Jimmy est arrivé accompagné de son mécanicien et avec la remorque qui, une fois la course terminée, devait emmener la Porsche. Il n'était pas là depuis dix minutes lorsque j'ai vu la voiture de John Derek arriver.

Vous saviez qu'il venait ?

Absolument pas ! Nous ne nous étions pas revus depuis des mois. Mes valises étaient déjà dans la remorque, j'étais prête à partir. Je n'oublierai jamais le regard de Jimmy quand il l'a vu débarquer. "Tu ne viens pas ?" Comme je ne répondais pas, il s'est dirigé vers sa voiture, sans se retourner, et a démarré en trombe. Quelques heures plus tard, c'était l'accident. Le mécanicien qui était assis à sa droite, là où j'aurais dû être, était en mille morceaux mais il a survécu. Jimmy est mort du coup du lapin.

Vous êtes allée à son enterrement ?

Non. De peur que je parle à la presse, la Paramount m'a envoyée à la montagne pendant quinze jours pour "prendre l'air" ! J'avais interdiction de parler aux journalistes et de répondre au téléphone. Personne ne devait être au courant de ce que je faisais, ni de mon histoire avec Jimmy, ni de celle avec John. Le meilleur ami de Jimmy travaillait dans les assurances, c'est comme ça que j'ai appris qu'il avait souscrit une assurance vie à mon bénéfice. Je l'ai appelé après l'accident pour lui dire que je n'en voulais pas et lui demander de la donner à sa famille.

Vous avez aussi bien connu Elvis Presley...

Après "Dr. No", on m'a proposé de faire un film avec Elvis, qui était la star du moment. J'ai d'abord refusé, car je le trouvais très ordinaire. On m'a organisé un rendez-vous avec lui et, à ma grande surprise, je suis tombée sous le charme. Il était très bien élevé, tout le contraire de ce que j'imaginai. Je lui ai dit que je détestais le rock et que je n'aimais que le gospel ! Du coup, il m'a fait cadeau d'une vingtaine de chansons inédites que le colonel Parker refusait de laisser sortir. On est devenus amis très vite. Il adorait me faire

la cuisine dans sa petite maison. Il était adorable, très exclusif, et nous sommes restés amis jusqu'à sa mort. Lui aussi, comme Jimmy, voulait s'installer en Europe. Il me disait qu'il avait l'impression de vivre dans une prison. J'ai vu de près le succès et les désastres qu'il causait.

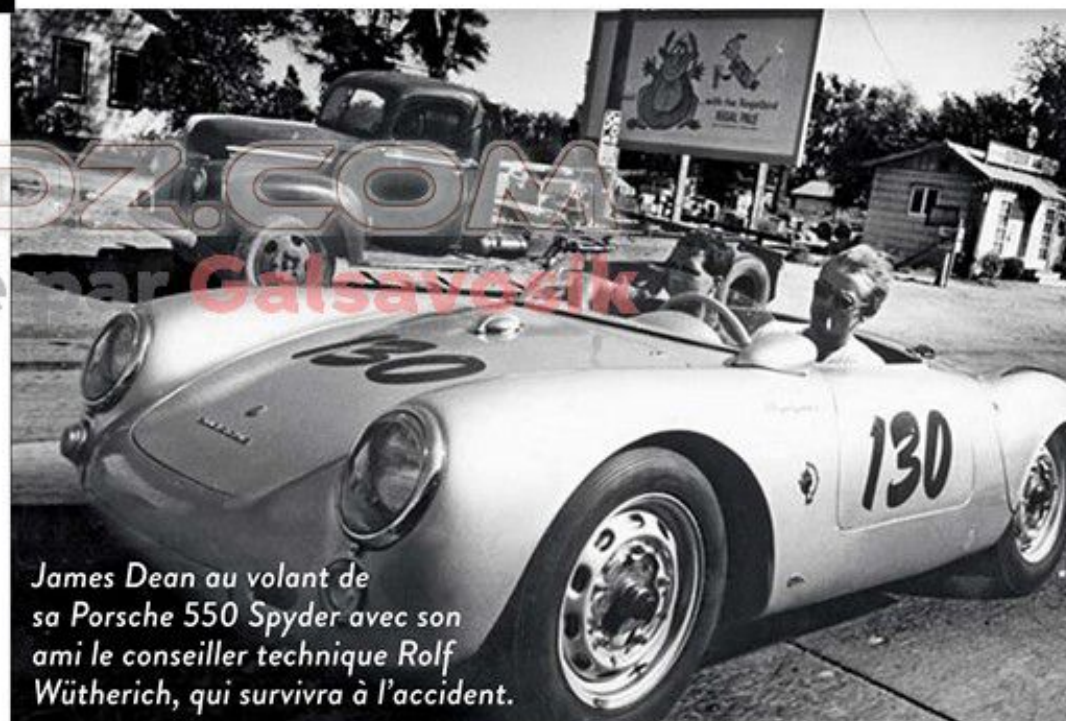
Vous m'aviez dit, un jour, qu'il vous couvrait de cadeaux...

Lui et Jimmy m'ont beaucoup gâtée. Elvis m'avait offert une BMW 507 argent, comme celle que j'avais avec John et que j'ai vendue à Fred Astaire. Je l'ai gardée vingt ans dans un garage. Je l'ai cédée pour presque rien à un mécanicien qui l'a revendue aux enchères en 1995 pour 1 million de dollars ! Tous les inédits qu'Elvis m'avait donnés ont disparu, les cadeaux de Jimmy aussi. Comme je voyageais tout le temps, je les ai laissés dans une cave qui a été inondée.

J'étais avec vous la toute première fois où vous avez revu Jean-Paul Belmondo, treize ans après votre rupture. Jean-Paul jouait "Kean" au théâtre Marigny, c'était en 1987.

Je voulais absolument voir la pièce, mais je ne voulais pas qu'il sache que j'étais dans la salle. Un assistant, pensant bien faire, est venu me chercher à la fin du spectacle pour m'emmener dans sa loge. Se retrouver comme ça, face à face, après tant d'années, c'était très émouvant.

Belmondo a été le grand amour de votre vie ?



James Dean au volant de sa Porsche 550 Spyder avec son ami le conseiller technique Rolf Wütherich, qui survivra à l'accident.

Une grande passion qui a duré huit ans. On s'est aimés et bagarrés comme des fous, mais on a aussi beaucoup ri. Il grimpait le long des gouttières pour me rejoindre, arrivait à un rendez-vous debout sur le toit d'une Rolls. Un jour, il a même provoqué une inondation dans un hôtel pour que les pompiers défoncent la porte de ma chambre que, ce soir-là, je refusais d'ouvrir ! Il n'y a plus d'hommes comme lui. Les vrais hommes, c'est comme les éléphants ou les tigres : une espèce en voie de disparition. Il faut les protéger ! Quand je vois les jeunes d'aujourd'hui, le nez collé sur leur Smartphone, je suis effondrée.

Vous allez avoir 80 ans [au mois de mars 2016].

J'ai du mal à le croire...

Il me faudrait encore une bonne centaine d'années pour mettre ma vie en ordre. Je rêve d'un enterrement très gai, avec une fanfare. Un enterrement à la napolitaine, des pleureuses suivraient mon cercueil tiré par six chevaux noirs avec des plumeaux sur la tête. Mme Claude m'a dit, à une époque, qu'elle connaissait un homme prêt à payer 1 million de dollars pour passer une nuit avec moi. Aujourd'hui, quand un clochard m'offre un mégot, comme il y a quelques jours, je suis folle de joie ! ■



EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

Sur la Croisette, le couple
« Bradifer » rayonne ce
13 mai 2004. En coulisses
pourtant, il vacille. Les médias
américains bruissent de ragots
sur la complicité croissante
entre Brad Pitt et sa partenaire
Angelina Jolie sur le tournage
de « Mr. & Mrs. Smith ».

A dr. : deux ans plus tard, le
décor est le même, pas
le casting. C'est Angelina
qui tient maintenant le premier
rôle auprès de Mr. Pitt.

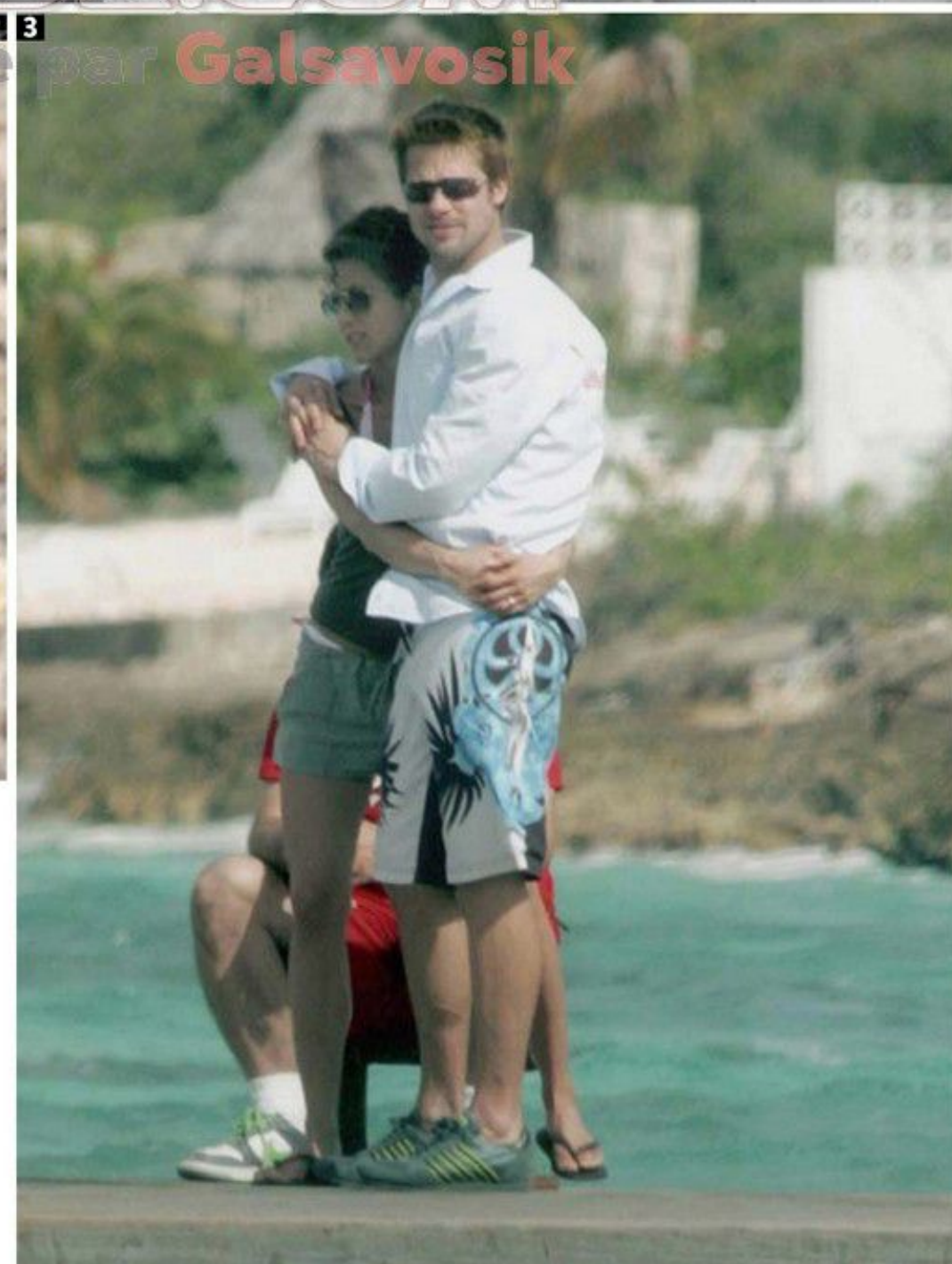
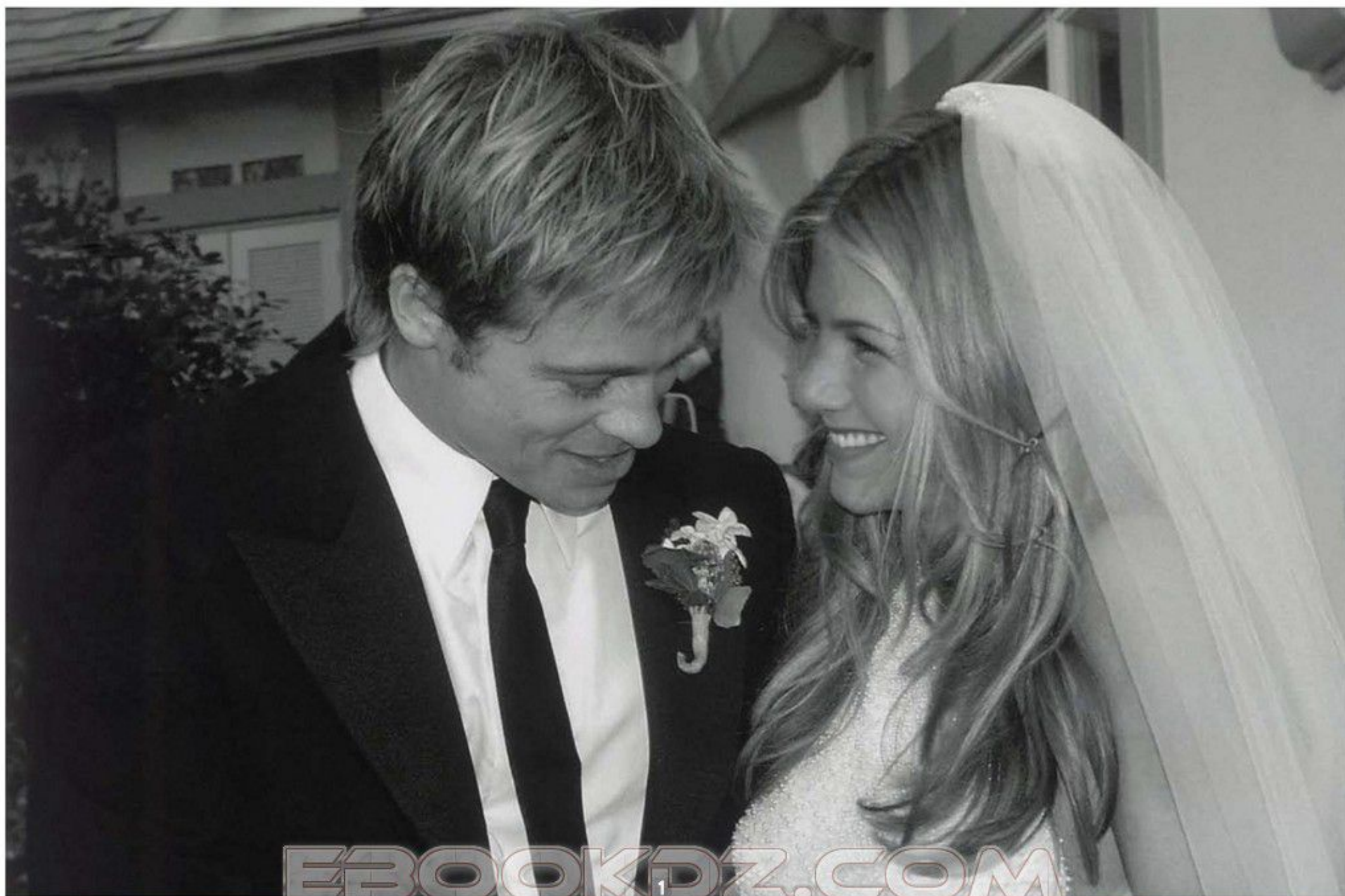
A full-page photograph of Brad Pitt and Angelina Jolie on a red carpet. Brad Pitt is on the right, wearing a black tuxedo, looking down at Angelina Jolie. Angelina Jolie is on the left, wearing a yellow dress, looking up at him. They are in a close, intimate pose. A watermark 'EBOOKDZ.COM' is visible across the middle of the image, with 'proposé par Galsavosik' below it.

EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

Jennifer Aniston, Brad Pitt & Angelina Jolie

GUERRE DE COUPLES À HOLLYWOOD

Avec Jennifer Aniston, le beau gosse du cinéma américain connaît sept ans d'une union pour le meilleur et une rupture... pour le pire ! Le coup de foudre entre Brad Pitt et Angelina Jolie met l'héroïne de « Friends » au tapis.



AVEC LA SAGE JENNIFER, C'EST LE TEMPS DE L'AMITIÉ AMOUREUSE

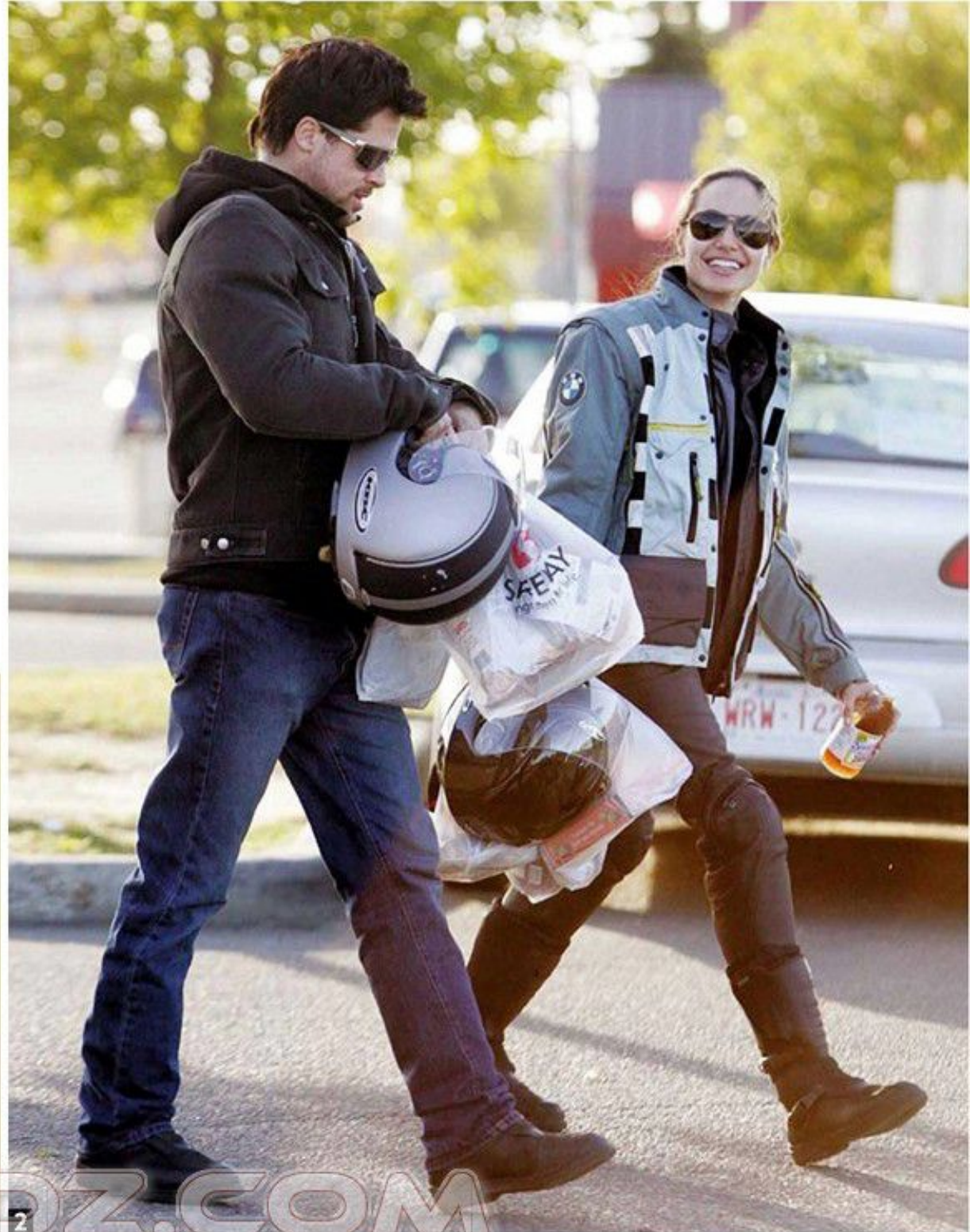
1. Le 29 juillet 2000, Malibu accueille le « mariage du siècle » (à 1 million de dollars). Brad a 36 ans, Jennifer 31, et ils s'aiment depuis deux ans.
2. Presque quatre ans après, en balade dans les rues d'Antibes. « L'homme le plus sexy de Hollywood » et la fiancée idéale de l'Amérique sont toujours mari et femme. Une rareté dans l'industrie du cinéma.
3. Le 2 janvier 2005, à Anguilla, dans les Petites Antilles britanniques, où ils ont passé le réveillon de la dernière chance. Cinq jours plus tard, ils annoncent publiquement leur séparation.

AVEC LA REBELLE ANGELINA, L'AVENTURE EST AU RENDEZ-VOUS

1. Sur le tournage de « Mr. & Mrs. Smith », en 2004, une comédie d'action où les scènes de ménage se règlent à coup de bazooka. Mais hors plateau, les deux têtes d'affiche ne sont que tendresse l'une pour l'autre.

2. Le 25 septembre 2005, à Edmonton, au Canada, Brad et Angelina font leurs emplettes à moto, une passion partagée. Officiellement, ils ne sont toujours que « bons amis ». Le mois suivant, le divorce d'avec Jennifer Aniston est prononcé.

3. Virée à scooter dans les rues de Hô Chi Minh-Ville, au Vietnam, en novembre 2006. Au début de cette année-là, ils ont éventé le secret de polichinelle, confirmant du même coup leur liaison et la grossesse d'Angelina. Leur fille Shiloh est née en mai.



proposé par Galsavosik

MUSE SEXY, FEMME ET MÈRE, ELLE ENTRAÎNE BRAD DANS L'URGENCE DES CROISADES HUMANITAIRES

12 novembre 2006, à Bombay, en Inde. Vamp au grand cœur, l'ambassadrice des Nations unies pour les réfugiés a convaincu son homme de devenir aussi le père de ses enfants adoptifs: Maddox (sur les épaules de Brad) et Zahara (dans les bras d'Angelina), orphelins originaires respectivement du Cambodge et d'Éthiopie. Ensemble, ils forment une famille de globe-trotteurs joliment métissée.





Bafouée, humiliée, Jennifer déballe son chagrin, tandis qu'Angelina ravive les feux de l'amour

Par AURÉLIE RAYA

Brad Pitt a le crâne rasé, il porte un infâme bermuda, un sweat-shirt, il tient un gobelet à la main et discute avec Angelina Jolie. Elle le dévisage, sourit, ils semblent complices. Deux vedettes en relâche pendant des prises de vues, image banale. Mais... c'est ainsi que les rumeurs naissent. Plusieurs tabloïds insinuent, en publiant ce cliché, qu'entre Brad et Angelina ça fricoterait après le « Coupez ! » du réalisateur. Est-ce possible ? La morale réproouve. Brad Pitt est un homme marié, qui plus est à une idole américaine, Jennifer Aniston alias Rachel Green dans la série télévisée « Friends ». Les soupçons d'une liaison empoisonnent la fin du tournage et sa promotion. Brad Pitt ne réagit pas en public et nie en privé : oui, il y a eu une entente, une alchimie avec Jolie, mais non, il ne s'est rien passé, promis. C'est ce que racontera plus tard Aniston.

Le long-métrage où tout a commencé ? « Mr. & Mrs. Smith », de Doug Liman, machine d'action dans laquelle un couple ignore la véritable profession de chacun, à savoir tueur à gages. Brad Pitt ne devait plus figurer au générique quand Nicole Kidman s'est désengagée, mais lorsqu'il a su qu'Angelina Jolie reprenait le rôle, il a réapparu au casting... En 2004 Brad a 40 ans. Superstar cool, il sait dénicher de

bons personnages, plus complexes que son physique superbe. Comédien fétiche de David Fincher, il n'a pas l'envergure d'un De Niro, mais il prend de l'assurance, progresse, évite les productions trop idiotes. Il a épousé Jennifer Aniston en 2000 après trois années de romance.

Angelina Jolie, elle, est un drôle d'énergumène de 29 ans. Plus jeune, la fille de Jon Voight donnait dans la rébellion, mariages multiples, bisexualité, jeu dangereux avec la drogue, échange grotesque de fiole de sang avec un fiancé... Angie n'aime pas son papa et se cherche. Elle n'est pas une grande interprète, mais elle offre à la caméra une plastique intense – jambes, lèvres, visage de poupée cyborg –, de quoi signer quelques contrats. Quand elle croise Brad, la vénéneuse a entamé sa mue : elle a adopté le bambin Maddox, orphelin du Cambodge, s'intéresse de près aux sigles et aux acronymes, Onu, Unesco, HCR... bref elle prend le chemin de la béatification à Hollywood. Est-ce son discours sur les malheurs de la planète ou ses avantages si sensuels qui séduisent Brad Pitt ?

Jennifer a beau attendre son homme le soir et lui cuisiner ses mets préférés, elle perd la partie. Du temps de leur histoire, elle et Brad suintaient la promesse d'un avenir radieux. Jennifer, l'héroïne si comique et douée de « Friends », mignonne, guère renversante de beauté mais

pétillante, tellement populaire, qui attrape le dieu des studios, l'alliance paraissait idéale, magique, rassurante. Il n'y eut pas d'enfant et Angelina Jolie a réveillé l'envie, l'amour. Brad Pitt, mutique, n'avoue qu'une simple amitié. La presse pousse, se gausse du flirt adultérin, commente leurs mines gênées pendant la promo du film. Car ça se voit, ça se sent... une lueur, un geste, un mouvement, il y a de l'orage dans l'air entre ces deux-là. Pour le réveillon, Brad et Jennifer échappent au climat toxique de Los Angeles et s'envolent sur l'île d'Anguilla, aux Antilles, accompagnés de Courteney Cox, la copine de « Friends », et de son mari. Des photos circulent, Brad et Jennifer marchent sur le sable, il la tient par l'épaule. Il y aurait donc tromperie sur la marchandise des magazines, la joie les inonde... Le couple vit pourtant bien ses derniers instants.

Début janvier 2005, le couperet tombe : Brad Pitt et Jennifer Aniston se séparent. Les termes du communiqué demeurent amicaux, ils évoquent un divorce pour raisons personnelles, une décision commune. Aniston, sonnée, n'a rien pu empêcher. Ce coquin de Pitt jure ses grands dieux que Miss Jolie n'est pas à blâmer dans son désir d'ailleurs. Jennifer avait remarqué qu'il n'était plus aussi prévenant et charmant depuis quelques mois. La comédienne a encaissé cette année-là



Ci-contre : le 23 août 2014, Angelina et Brad convolent en justes noces au château de Miraval, leur domaine varois. La mariée enlace Pax et Knox, deux de leurs six enfants.

Ci-dessus : 19 janvier 2020. Le temps de la cérémonie des Screen Actors Guild Awards, le 19 janvier 2020, qui les voit tous deux récompensés, le couple « Bradifer » se reforme, tout sourire.



une autre rupture douloureuse, sa sitcom triomphale s'est arrêtée après dix ans d'antenne. En deuil de « Friends », Aniston perd ses repères, ses « amis », son clan. Brad Pitt n'a pas été d'un immense réconfort. Distant, lointain, il n'a pas pris la peine d'assister au tournage du dernier épisode.

Passé l'annonce, la presse people écharpe la responsable du marasme, la tentatrice Angelina Jolie. Pitt a une attitude curieuse et blessante à l'égard de sa désormais ex-femme. Ce passionné de photographie a organisé et planifié une longue séance de shooting pour le magazine chic « W » où lui et Jolie simulent un ménage modèle des années 1960 face à l'appareil du photographe Steven Klein. Des têtes blondes les entourent, tous prient à table, bronzent ensemble... C'est aussi artistique que cruel pour la délaissée, d'autant que Pitt et Jolie n'ont pas encore officialisé. La touche finale de ce comportement dénué de tact ? A la fin du printemps 2005, des clichés paraissent et, cette fois-ci, la nature des liens entre Pitt et sa Jolie sauterait aux yeux d'un aveugle. Les deux « amis » se promènent sur une plage kényane, Brad s'occupe du petit Maddox comme un père, Angelina les couve du regard... une famille est née.

Dans ce triangle amoureux, les protagonistes tentent de résister aux rôles qui

leur sont assignés. L'image, la bonne image, est une denrée précieuse à Hollywood, à entretenir pour obtenir les meilleurs scénarios et gagner sa pitance. Angelina, la démoniaque, s'investit pour les camps de réfugiés, adopte un deuxième enfant, Zahara, née en Ethiopie, dont les parents sont morts du sida. Drapée dans des tenues sombres, cette passionaria des damnés de la Terre ne peut être une sulfureuse briseuse de ménage !

Jennifer Aniston, quant à elle, choisit son moment et reçoit une reporter de « Vanity Fair » dans son bungalow de Malibu pour cracher sa version. La gentille « Jen » pleure, déblatère un charabia de psychologie de comptoir où le lecteur comprend qu'elle souffre mais n'est pas plus une victime, que Brad n'est insensible ; ce n'est pas de sa faute, elle l'aimera toujours ; elle veut des enfants et s'en remettra ; elle est une femme humiliée, bafouée mais debout et vaillante. Le mâle, lui, fait le dos rond, comme s'il avait plongé sous la vague en attendant qu'elle passe. Objet du drame, il pense que sa gueule d'ange le sauvera, que tout sera oublié et pardonné, les tee-shirts « Team Aniston » contre « Team Jolie », les milliers de coupures dédiées à l'adultère du siècle entre stars...

Brad a raison, pour un temps. Les choix de films, les gamins qui se multiplient aux prénoms frôlant le ridicule – Shiloh,

Knox, Pax... –, détourneront l'attention. Les « Brangelina » sont si beaux, si rayonnants sur tapis rouge qu'ils éblouissent les fans, le public, les gens. Leur existence est rêvée : ils fabriquent du rosé en leur domaine de Provence, produisent des films engagés et oscarisés avec Plan B, la société du couple dans laquelle Aniston possédait des parts, élèvent leur progéniture de plus en plus nombreuse dans l'harmonie, croit-on.

Jennifer ne connaît pas une telle plénitude. En 2015, elle épouse le scénariste et acteur Justin Theroux, rencontré en 2011, et divorce trente mois plus tard, entrant dans le célibat à l'orée de la cinquantaine. Ultime détail sordide, le garde du corps d'Angelina Jolie pendant le tournage de « Mr. & Mrs. Smith » a balancé que celui qui était alors son époux et Angelina se cachaient souvent dans leurs caravanes pour se détendre ensemble. Pitt aurait donc menti. Chacun s'en doutait.

Quinze ans après les faits, la passion entre Brad et Angie a fait long feu. Trop d'alcool, trop d'ennui, trop d'enfants, trop de gloire ont eu raison de leur violent bonheur. Un juge a décidé des temps de garde des six gosses. C'est l'ambiance guerre froide, Pitt a été accusé par le clan Jolie de maltraitance, de ne pas payer la pension alimentaire... Mais le roi du cool s'en tire sans dégâts pour sa carrière, au contraire. Sacré Brad ! Le bougre semble revivre. Une image récente de lui en train de rire avec Jen pendant une soirée de gala a réveillé les vieux souvenirs, la nostalgie des années 1990. Et si entre eux, par hasard, l'aventure renaissait ?

Impossible. Mais la vengeance de Jennifer Aniston a bien eu lieu : elle et Brad se revoient, s'estiment, deux vieux amis secoués mais solides. Leur couple a duré... autrement. ■



Edith Piaf & Marcel Cerdan

L'HYMNE A L'AMOUR

Piaf et Cerdan, deux mythes dans la France renaissante de l'après-guerre : la chanteuse des rues et le plus populaire des boxeurs... L'amour secret et la tragédie. Ils se rencontrent dans un cabaret parisien à la mode, en 1946, le Club des Cinq. Ce soir-là, pas de coup de cœur. Chacun de son côté, ils partent à la conquête de l'Amérique... et se retrouvent par hasard à New York. Pendant vingt-quatre mois, ils sont obligés de cacher leur « liaison impossible ». Car Marcel Cerdan est marié. Edith ne vit plus que pour lui, il n'a d'yeux que pour elle. Pour lui, elle écrira « L'hymne à l'amour » aux paroles prémonitoires : « Si un jour la vie t'arrache à moi / Si tu meurs, que tu sois loin de moi... » Leur histoire s'arrête brutalement au petit matin du 28 octobre 1949 dans le ciel des Açores. L'avion qui ramenait Marcel à Edith, aux Etats-Unis, s'est écrasé sur une île de l'archipel. Il avait 33 ans.

LE CLUB DES CINQ, BERCEAU DE LEUR IDYLLE

Une liaison qui s'affiche, comme en témoigne celle du théâtre du Club des Cinq, faubourg Montmartre, à Paris, en 1948, année où Marcel Cerdan devient champion du monde.

Ce 19 mars, Piaf effectue sa rentrée parisienne. C'est ici qu'Edith et Marcel se sont rencontrés. Le gala exceptionnel, au profit des œuvres sociales d'une association de victimes de la guerre, est placé sous le parrainage de François Mitterrand, ministre des Anciens combattants.

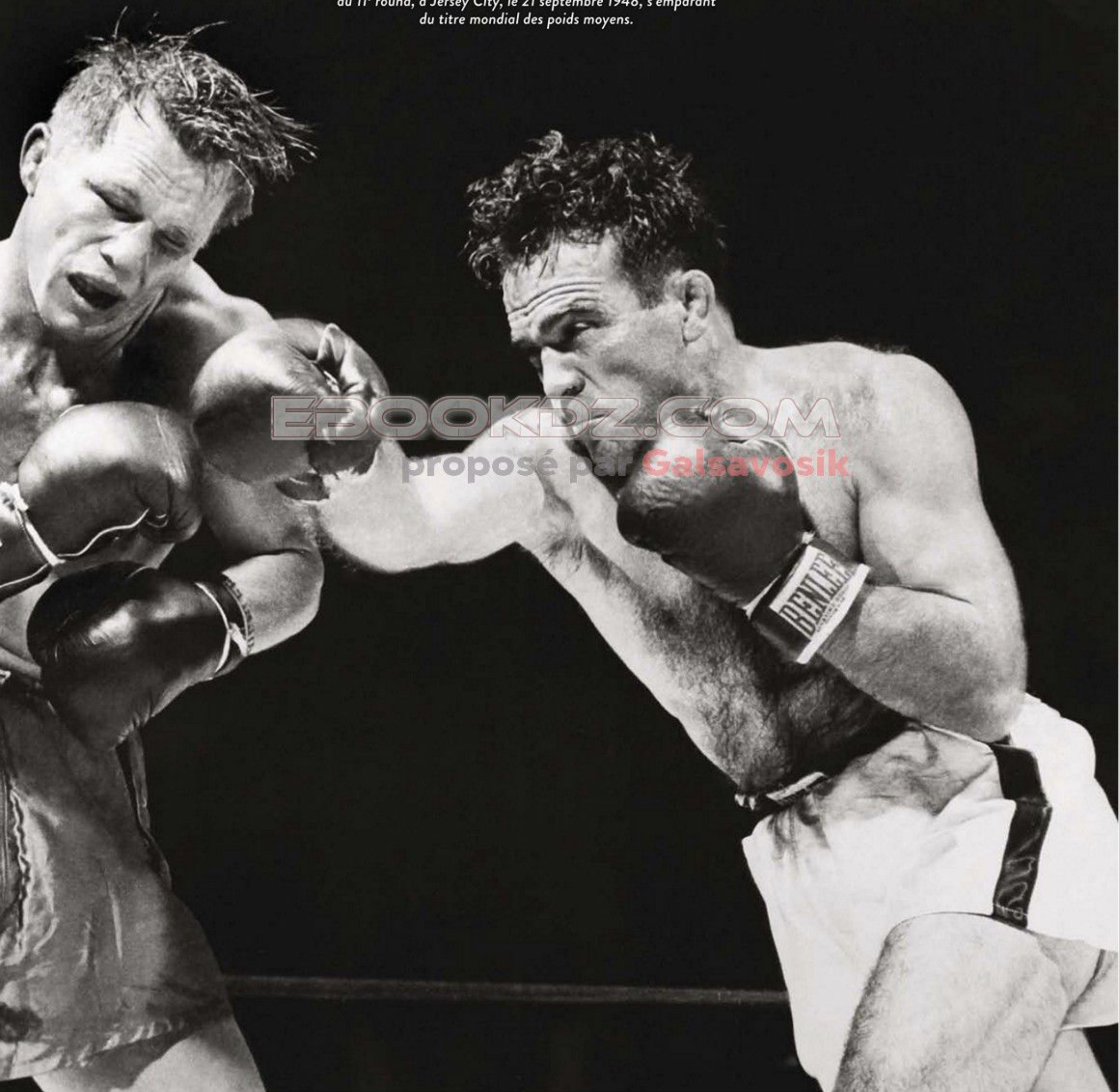


EBOOKDZ.COM
proposé par **Galsavosik**



ELLE TRIOMPHE À NEW YORK QUAND IL DEVIENT CHAMPION DU MONDE

Après ses débuts au Playhouse, en 1947, époque où elle séduit Marcel à New York, Edith franchit une nouvelle étape en intégrant la programmation d'un club huppé de Broadway, le Versailles. Cerdan, quant à lui, terrasse Tony Zale le « roi du K.-O. », au 11^e round, à Jersey City, le 21 septembre 1948, s'emparant du titre mondial des poids moyens.



EPBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

POUR LUI ELLE CHANTE « LA VIE EN ROSE », MALGRÉ L'OMBRE DE MARINETTE

Le 10 mars 1948, à New York, Edith fête la fin de son premier tour de chant au Versailles. Après une réception dans son appartement de Park Avenue, elle entonne « La vie en rose » pour Marcel dans un salon de thé. Pas d'alcool à table : dans deux jours, le boxeur affrontera le Texan Raymond « Lavern » Roach.



EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik

Le 22 septembre 1948, au lendemain de son combat victorieux contre Zale, Cerdan savoure son titre de champion du monde à la table d'Edith au Versailles. Avec eux, « la fée de la glace » Sonja Henie, patineuse norvégienne et star de la revue Holiday on Ice.



EBOOKDZ.COM

proposé par

Galsavosik

Pour Noël 1948, Marcel a retrouvé Marinette, son épouse, et leurs trois fils, Marcel Jr, Paul et René (absent de la photo), dans leur ferme de Sidi Maarouf, à 10 kilomètres de Casablanca. En parallèle, Piaf s'arrange pour décrocher un contrat au Maroc.





EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

En trois knock-down, Marcel Cerdan a battu Lavern Roach au Madison Square Garden, à New York, le 12 mars 1948. Edith et lui s'envolent ensuite pour Paris et débarquent ensemble à Orly, cinq jours plus tard. Au premier plan, la reine de beauté Matilda Nail, Miss Cotton 1948, est du voyage.

EDITH PIAF

« IL EST MORT DANS LE CIEL... DONC IL Y EST! »

Par DOMINIQUE GRIMAUT et PATRICK MAHÉ

NEW YORK, 31 OCTOBRE 1947.

PREMIER ROUND

Parti pour défier Tony Zale, champion du monde en titre, Marcel Cerdan doit affronter plusieurs challengers à son poing, dont Anton Raadik, regard glacé, mâchoire carrée, un roc, un baroudeur du ring. Avant d'embarquer pour Chicago, où le combat est fixé, il savoure le week-end à New York.

En apprentissage accéléré du showbiz américain – elle débute au Playhouse, théâtre de poche à Broadway, avec les Compagnons de la Chanson –, Edith Piaf galère en révisant un livre, « L'anglais sans peine », ouvert au chapitre sur la prononciation du « th ». Elle est un peu paumée. Heureusement, un appel téléphonique lui arrache un léger sourire. Ce sont des admirateurs français qui tiennent une auberge de campagne : « Cela nous ferait plaisir de vous inviter à déjeuner. Une voiture viendrait vous chercher... » Irène de Trébert, dite « Mademoiselle Swing », compagne de tournée, petite vedette des années 1940, bondit sur l'écouteur : « Dis oui. Ça va nous changer ! »

Comme tous les dimanches, Manhattan s'est vidé. Les deux amies se retrouvent engoncées à l'arrière d'une limousine de cinéma. La voiture longe la rivière Hudson, traverse les faubourgs du Bronx et s'arrête dans un hameau rustique au milieu d'un grand parc. C'est le village de Congers, au cœur d'une région marbrée de lacs, où vivent une trentaine de familles françaises. La voiture se gare devant la porte d'un petit hôtel-restaurant à l'enseigne Chez Jean. Les propriétaires, un couple jeune, ouvert et chaleureux, les Galli, sont sur le perron, tout heureux de voir débarquer Edith, leur idole. Avec Piaf, c'est comme si une moitié de la France nichait sous leur toit. L'autre moitié, elle est déjà là, c'est Cerdan.

« Marcel Cerdan ? Il est là ? » fait Edith, sidérée.

A table, ils se retrouvent à une dizaine. Cerdan est assis à côté d'Irène, plus blonde soleil que jamais, et, visiblement, ce n'est pas pour lui déplaire. Plusieurs fois, entre deux plats « du pays », elle sent le genou du champion frôler le sien. Elle fait comme si de rien n'était. Enfin, sous un prétexte futile, elle se décide à échanger sa place contre celle d'Edith : « Je voudrais respirer. Il y en a qui fument à table. J'aimerais m'asseoir près de la fenêtre... » Edith

ne se le fait pas dire deux fois. Elle est tout émoustillée par la présence de Cerdan. Irène l'avait senti.

Le soir, dans leur chambre à l'hôtel Ambassador, Irène, la mine un rien déconfite, questionne Edith : « Tu t'es amusée, toi ? »

« Ah, oui, ce Cerdan, tu as vu cet homme, cette carrure, cette prestance ! D'ailleurs, on dîne ensemble demain soir. Tu viendras, dis ? »

Le lendemain, Irène déclarera forfait. Elle préfère assister à une comédie musicale. Elle rentrera très tard de Broadway. En regagnant la chambre double qu'elles occupent, Irène se garde bien d'allumer la lumière, de faire du bruit. Par délicatesse, elle enlève ses chaussures, car Edith a toujours un sommeil agité. Elle fait des cauchemars. Malgré ses boules Quies et un bandeau sur les yeux, elle se réveille pour un rien.

Une fois couchée, Irène entend un soupir. Croyant à un mauvais rêve de son amie, elle allume. Et là, stupeur, elle les découvre tous les deux : Edith et Marcel.

Il faut croire qu'Edith ne s'est aperçue de rien ou feint la situation. Au réveil, tandis qu'elle réchauffe le café pour Marcel, elle fait l'étonnée en devisageant Irène : « Mais qu'est-ce que tu fous là, toi ? »

LOCH SHELDRAKE, SEPTEMBRE 1948.

DEUXIÈME ROUND

La Cadillac lancée dans le sillage de la voiture de police amorce un dernier virage. Jo Rizzo, figurant de la boxe américaine, chauffeur et garde du corps, jette un œil dans le rétroviseur et voit la mine réjouie de Cerdan. Jo s'arrête devant la guérite de l'hôtel Evans, à Loch Sheldrake, station garantie « Air pur. Eau pure. Lait frais », au cœur des Catskills Mountains, un pays de moyenne montagne, baigné de lacs et de rivières. Un endroit privilégié pour les champions du noble art. Sugar Ray Robinson, qui sera surnommé « The Greatest » par Mohammed Ali lui-même, en a déjà fait son camp d'entraînement.

Qui dit « training camp » comprend réclusion, confinement, exercices à la dure. A quelques semaines seulement du championnat du monde, Edith ne l'entend pas de cette oreille. *Suite p. 60*

Revenue d'une courte tournée au Québec, elle brûle de désir pour son héros. Aussi loue-t-elle une chambre dans une pension de famille, à Hurleyville, un village du comté de Monticello à 10 kilomètres de Loch Sheldrake, les grands hôtels du coin étant pris d'assaut par la bonne société new-yorkaise, en cet été indien. Simone, dite « Momone », sa demi-sœur, partage le séjour.

Le soir même de leur arrivée, Rizzo fait vrombir la Cadillac. Edith et Marcel tombent dans les bras l'un de l'autre. Non sans malice, elle se tourne vers Lucien Roupp, entraîneur à l'ancienne : « Personne ne sait que je suis ici, M. Roupp. C'est un secret. Chuuuuuuttt ! » Mais celui-ci saisit le serment murmuré par Cerdan : « Je viendrai te voir tous les soirs... »

« Non, Edith, s'insurge-t-il alors en triturant ses lunettes. Ce n'est pas possible. Pas de bêtise dans cette Amérique puritaine. Les journalistes sont aux aguets. Gardons notre secret ! » Edith trépigne. La bonne morale américaine, elle s'en fout.

Au retour, fendant un silence de plomb, Rizzo ose : « Il y a sûrement la possibilité d'installer Edith dans un bungalow à Loch Sheldrake ! »

– Comment ça, l'interrompt Roupp, vous n'y pensez pas !

– Elle se cachera. Faites-moi confiance. »

Le lendemain, Jo Rizzo inscrivait sur le registre de l'hôtel le nom de sa « sœur » accompagnée d'une amie. Toutes les deux occuperaient le bungalow voisin de celui de Marcel. Puis, reprenant la route de Monticello il s'en alla chercher Edith et Momone. Sa famille venait soudain de s'élargir...

Sur le chemin du retour, Jo réitère les conseils de prudence : « Cachez-vous bien. Un vieux sénateur du Colorado en goguette vient de tomber de son piédestal, au nom de la "majorité vertueuse". Le moindre écart, et Marcel paiera la note, on l'accusera de débauche ! »

Rizzo engage maintenant la Cadillac sur un chemin forestier, à l'entrée d'un des derniers virages avant Loch Sheldrake. Il stoppe entre deux ornières. Il en descend prestement et invite Edith et Momone à se glisser dans le coffre de la voiture. Edith proteste : « Mais, enfin Jo, on n'est pas chez Al Capone ! Qu'est-ce que ces méthodes ? »

– Allons Edith, tu oublies les photographes en planque ! »

Depuis quelques semaines, en effet, leur liaison fait mousser

certain écotiers, tandis que les reporters sportifs, prisonniers du système, la taisent... à contrecœur. Certains voient en Piaf le mauvais ange qui pourrait faire perdre Cerdan et commencent à « tailler » leur plume.

A l'hôtel Evans, il faut se plier à la raison sportive. Edith s'enfonce dans une sorte de clandestinité forcée. Elle se cloître, ne voit plus le jour. Avec Momone, elles vivent les rideaux fermés, malgré le ciel bleu et le feuillage rouge des arbres qui colore le paysage. Elles sont comme retranchées du monde. Elles chuchotent et tuent le temps en tricotant... Marcel, lui, vit sa discipline de challenger au titre mondial. Au menu de ses journées d'entraînement : jus d'orange, footing dans les bois, collation, sieste, interviews, détente, rounds de gants, décrassage en tee-shirt blanc frappé de la griffe de l'hôtel Evans. Il n'apparaît que le soir. Il leur apporte à grignoter. Il rafle ce qui lui tombe sous la main. Edith n'a jamais autant mangé de sandwiches. Ensemble, ils jouent aux cartes. Marcel triche un peu. Il repart vers 23 heures et ne reste jamais la nuit. Roupp lui a fait la leçon : « L'amour, ça casse les jambes et Zale, c'est un rapide ! » A bout de réclusion mais fidèle à sa parole, Edith maugrée : « Faut vraiment que je l'aie dans la peau pour vivre aussi connement ! »

NEW JERSEY, 21 SEPTEMBRE 1948.

« LA VIE EN ROSE », 3^e ROUND

C'est le grand soir au Roosevelt Stadium. Dans le taxi qui file sur Palisade Avenue, Edith se tourne vers son manager, Loulou Barrier, et, d'une voix blanche dit : « Loulou, j'ai les j'tons pour le petit. » Elle s'est éclipsée dès le départ de Marcel pour le stade, afin de brûler des cierges et « aller dire un mot à sainte Thérèse, [sa] petite copine du ciel ». Juste avant, elle s'est tournée vers Ginou Richer, sa secrétaire : « Les roses, tu ne les as pas oubliées ? » Ginou l'a rassurée. Elle est allée elle-même acheter les roses grenat, sept douzaines au total, et les a fait placer dans la baignoire pour qu'elles gardent bien leur fraîcheur. Ginou a reçu le message. Pas besoin de lui faire un dessin. Si Marcel devient champion du monde, elle tapissera l'entrée de l'ascenseur jusqu'à la chambre d'Edith de pétales. Sinon, elle balancera les fleurs. Elle en fera de même avec la chemise de nuit à dentelle, chic et sexy, qu'Edith a achetée en l'honneur de « son » champion du monde. Ou bien Ginou la déposerait délicatement sur le lit, ou elle filerait droit aux ordures !

La nuit est tombée sur le stade. Une nuit dense, opaque et qui commence à se rafraîchir. Au milieu de la pelouse, sous cinquante lampes blanches, le ring, balayé par un léger vent de mer, ressemble à une salle d'opération... « Cerdan, it's your turn ! (Cerdan, c'est à vous !) »

Roupp saisit Marcel par l'épaule : « Au début, tu te couvres et tu lances ta droite, en contre, dès que tu peux. » Coup de gong. Il est 22h15. Marcel fait furtivement le signe de croix. Edith, le visage chiffonné, implore une nouvelle fois sainte Thérèse. Zale frappe d'entrée. Elle supporte, tant bien que mal, de délirants « Come on Tony ! Kill the frog ! (vas-y Tony ! Tue la grenouille !) », sortis du ventre de la foule.

Onzième reprise : crochet gauche de Cerdan. Du sang dans la bouche de Zale. Les yeux hagards, il s'écroule. L'arbitre le ramène dans son coin. Il ne se relève pas de son tabouret. Edith bondit : « T'as gagné Marcel ! » Tandis que le speaker, saisissant le micro, hurle à tue-tête : « The Frenchman is champion of the world ! (Le Français est champion du monde !) »

Edith et Marcel regagnent l'appartement de Park Avenue à 2 heures du matin. Il est bouleversé par le tapis de roses qui célèbre sa gloire. Ses yeux dansent. Il serre la main d'Edith : « Mais, c'est trop... »



Image prémonitrice. Au début de l'année 1949, à quelques mois du crash qui va lui coûter la vie, sort le film « L'homme aux mains d'argile », une autobiographie romancée de Cerdan, qu'il a tournée en 1947 sous la direction du cinéaste Léon Mathot. Dans cette scène, qui résonne tragiquement, le boxeur interprète sa propre mort accidentelle.

Marcel Cerdan
à son arrivée à Détroit,
où il doit affronter Jake
La Motta, qui lui dispute
son titre mondial.
« Raging Bull » remporte
la victoire par K.-O.
en 10 rounds le 16 juin
1949. Le match retour,
prévu à New York en
octobre, est reporté suite
à une blessure feinte du
« taureau enragé » du
Bronx. Le « Bombardier
marocain » n'aura, hélas,
jamais sa revanche.



A lire:
« Piaf-Cerdan,
un hymne à
l'amour », de
Dominique
Grimault et
Patrick Mahé,
éd. Robert
Laffont.

A 3 heures, Edith éteint la lumière. Une image lui traverse la tête, la dernière à l'issue du combat: « Marcel, je t'ai vu tomber à genoux.

– Bien sûr Edith, c'était pour remercier le Bon Dieu. »

LES AÇORES – NEW YORK, 28 OCTOBRE 1949. EPITAPHE

Dans la nuit du 27 au 28 octobre 1949, le dispositif de secours se déclenche dans un désordre précipité à Santa Maria, l'île principale de l'archipel des Açores. Il est 3 h 55, heure de Paris. Air France publie son premier communiqué. Il n'y a jamais eu d'accident sur la ligne Paris-New York. Comment ce Lockheed Constellation, avec Marcel Cerdan à bord, a-t-il pu disparaître des écrans ? Orly est à cran.

A 15 h 50, heure de Paris, un premier télégramme stupéfie le monde : « Avion F-BAZN retrouvé en feu, pic Algarvia, au nord-ouest de São Miguel. Stop. On recherche des survivants. Stop... »

Dans l'appartement du 136 East 67^e Rue, sur Lexington Avenue, Edith dort. Geneviève, son amie, épouse du journaliste Félix Léviton, chef des sports au « Parisien libéré », téléphone par curiosité au comptoir d'Air France pour connaître l'heure exacte d'arrivée du Paris-New York. A l'autre bout du fil, une voix affolée. Dans son trouble, l'employé ne cherche même pas à ménager Geneviève et lui annonce brutalement la catastrophe.

Celle-ci est anéantie. Elle court s'enfermer dans sa chambre, explose en larmes. Quand elle revient au salon, hébétée, la télévision l'agresse d'un premier flash : « Aucun survivant ! »

Manager, accordéoniste, pianiste, secrétaire font maintenant bloc. Chacun se mure dans son chagrin. On fixe la porte de la chambre d'Edith, qui va finir par s'ouvrir. Elle arrivera... Qui lui dira ? D'instinct, les regards se tournent vers Geneviève, confidente et trait d'union entre Edith et Marcel.

Soudain, une voix grinçante sort du fond du couloir : « Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ? » Edith est en robe de chambre, encore ensommeillée, le cheveu en bataille. Personne

n'ose lui répondre. « Et Marcel, où est-il ? » Elle croit à une plaisanterie, regarde derrière la porte. Son visage change : « Marcel, arrête, je t'en prie. Pourquoi tu te caches ? »

D'un coup d'œil, elle enveloppe tout le salon. L'atmosphère est glacée. Edith finit par s'ennerver : « Mais enfin, qu'est-ce qu'il se passe ici ? Qu'y a-t-il ? Où est Marcel ? Il n'est pas parti ! Il est resté à Paris ? Parlez merde ! »* Loulou Barrier, comprend qu'il doit intervenir. Doucement, il saisit Edith par les épaules et murmure : « Ma petite Edith, soyez courageuse... »

– Non, Loulou qu'est-ce que tu dis ? Non ! »

Elle se débat, cogne sur Loulou, frappe les murs. Sa voix se brise.

Le soir même, Piaf est à l'affiche du Versailles. Devant l'entrée du théâtre règne une animation fébrile. Il y a du drame à voir. On s'arrache à 100 dollars les places qui ceignent la scène.

A 22 h 10, Marc Bonel, les yeux gonflés de larmes, se racroche à son accordéon. Il vient d'attaquer « La vie en rose ». Edith l'embrasse, ainsi que Robert Chauvigny, le pianiste. Elle touche le sol, essaie de donner une vie à son visage de craie.

Le public l'accueille debout dans une gerbe d'applaudissements. Elle l'arrête : « Ce soir, c'est pour Marcel Cerdan que je chante. » Elle devait interpréter huit chansons, elle en chante quatre. Enfin, elle attaque « L'hymne à l'amour », surréaliste épithaphe :

« Le ciel bleu, sur nous peut s'effondrer
Et la terre peut bien s'écrouler... »

Les mots se bousculent :

« Si un jour la vie t'arrache à moi
Si tu meurs, que tu sois loin de moi... »

Elle tombe, perd connaissance. Et le rideau l'enveloppe. ■

Dominique Grimault et Patrick Mahé

* Cerdan devait embarquer à bord du paquebot « Ile-de-France ». Il revenait aux Etats-Unis pour affronter Jake LaMotta. Mais le combat fut reporté. Brûlant d'amour, elle l'avait alors supplié de prendre l'avion pour la rejoindre au plus vite. A Orly, le vol était complet et on avait débarqué des passagers pour leur céder des places, à lui et à ses trois compagnons de voyage...



C'est avec un chemisier noir que la Dame en blanc assiste au triomphe du Campionissimo, lors du championnat du monde sur route, à Lugano, le 30 août 1953.

Quand Coppi abandonne le domicile conjugal pour la belle Giulia, épouse de médecin, l'Italie des années 1950 se divise farouchement. Au-delà même de la rivalité sportive entre ses deux champions cyclistes, elle oppose Bartali «le pieux» à Coppi «le mécréant». Le divorce est interdit et le délit d'adultère puni par la loi. Eglise et Etat veulent faire un exemple: la Dame blanche fera de la prison puis s'exilera en Amérique du Sud où elle donnera naissance à leur fils, en 1955. Cinq ans plus tard, Coppi est emporté par la malaria. Leur histoire hantera longtemps l'Italie.

Fausto Coppi & Giulia Occhini HARO SUR LA DAME BLANCHE

Par **PASCAL MEYNADIER**

In'y a qu'une photo officielle où on les voit ensemble à l'arrivée d'une course; celle du scandale, qui dévoile pour la première fois, à la face du monde, les amours adultères du «Campionissimo» piémontais d'origine paysanne au regard triste avec la jeune bourgeoise napolitaine au tempérament de feu. Sur ce cliché, pris le 30 août 1953, la «Dame blanche», Giulia Occhini épouse Locatelli, 31 ans, apparaît un pas derrière son héros, le jour où Coppi endosse, à 34 ans, le maillot arc-en-ciel de champion du monde, à Lugano.

Dans l'Hexagone, où le cyclisme était le sport roi, Fausto Coppi, unique détenteur

du doublé Tour d'Italie (Giro)-Tour de France, était aussi populaire que chez lui. Le cliché fit la une de «L'Equipe». Jacques Goddet, le légendaire directeur du Tour aura des mots incroyablement durs et tranchants après le scandale: «Fausto, vous êtes devenu un personnage hanté par les fantômes de vos exploits passés.»

Dans le peloton, la liaison clandestine du mari de Bruna Coppi et de l'épouse d'Enrico Locatelli était pourtant un secret de polichinelle. Au détour d'un compte rendu de course, Pierre Chany, le journaliste en charge de la rubrique cyclisme du quotidien sportif, avait posé la question fausement naïve qui mit le feu aux poudres:

«Nous aimerions en savoir davantage sur cette dame en blanc que nous avons vue à côté de Coppi...»

La Dame blanche intriguait depuis longtemps les suiveurs du Giro et de la Grande Boucle. Dans les courses, au sommet des montagnes, à l'arrivée, près des podiums, on ne voyait qu'elle, jupe fendue, talons hauts, couleurs vives et lunettes noires. Et avec ça, une démarche insolente à la Sophia Loren, une beauté provocante dans un peloton de fils de paysans et d'ouvriers. Sa signature: un duffle-coat blanc, serré autour de la taille, afin que son champion la reconnaisse dans la foule. Quand donc cette partie de cache-cache amoureux

a-t-elle vraiment commencé ? Nul ne le sait. En 1948, un riche médecin du nom d'Enrico Locatelli, monomaniacque de la petite reine et fervent admirateur de Coppi, oblige sa jeune épouse, Giulia, que le cyclisme indiffère au plus haut point, à assister à l'arrivée de l'épreuve des Trois Vallées, dans la région de Varèse, où il réside : « Un jour, ne cesse-t-il de lui seriner, tu verras par toi-même que cet homme est un dieu ! »

L'imprudent docteur presse sa femme de demander un autographe au champion. La démarche et la gentillesse de Fausto Coppi, très élégant ce jour-là en costume marron et cravate bleue, transforme instantanément la belle indifférente en admiratrice, la supportrice prête à tout en amoureuse éperdue, la catholique mère de deux enfants en femme adultère conspuée par le Vatican. « A dater de cette époque, expliquera Giulia quelques années plus tard, nos dimanches furent emplis de cyclisme, de courses, de coureurs, de Coppi surtout. Nous allions, ou j'allais seule avec des amis, quand le Dr Locatelli devait rester chez nous, à tous les endroits où se déroulaient une compétition, une réunion, une arrivée, une remise de prix... n'importe quoi, pourvu qu'on y trouvât Coppi. »

En course, Fausto s'habitue à l'énigmatique présence de sa Dame blanche, qui brave tous les temps et prend tous les risques. Malgré les milliers de tifosi, il n'a d'yeux que pour elle, « la plus belle femme du monde ». A chaque rencontre, sa Dame blanche l'électrise au sens propre du terme. Un de ses équipiers ira jusqu'à dire qu'il suffisait qu'elle lui donne la main pour que Coppi éprouve un véritable choc physique, il s'agissait selon lui d'un phénomène épidermique comme il n'en avait jamais vu.

En 1950, le couple Locatelli rend une visite de courtoisie au coureur cycliste, alité dans la chambre 20 de l'hôpital Santa Chiara de Trente. Le cycliste est soigné pour une triple fracture du bassin après sa chute de Primolano, dans le Tour d'Italie. Le bon docteur fait promettre à Coppi de venir en convalescence dans sa belle villa de Varèse. Romance impossible pour Giulia et Fausto, la loi italienne sur l'interdiction du divorce les rend passibles de prison pour bigamie. La réputation d'homme fidèle de Coppi n'est plus à faire. En guise de consolation, Fausto inonde Giulia d'une correspondance – cartes postales, lettres, télégrammes – qui reste aussi platonique qu'enflammée. « Aux arrivées, témoignera son coéquipier Pino Favero, les femmes s'agenouillaient à son passage. Nous devons mettre pied à terre. Il n'était pas spécialement un homme à femmes même s'il en séduisit quelques-unes. » En fait, seule Giulia aimante son cœur et envahit ses pensées.



Giulia Occhini et Fausto Coppi à Turin, le 16 juillet 1954. Une chute à l'entraînement oblige le coureur cycliste au repos.

La dérive des sentiments atteindra son point d'orgue trois ans plus tard, en 1953. Jusque-là, irréprochable, Fausto succombe à la tentation sur le Giro, quand il crie à Giulia, venue applaudir son champion dans le col du Stelvio, de venir la rejoindre, le soir à son hôtel, à Bormio. La Napolitaine lui offre un premier baiser en cachette.

EN 1955, PIE XII REFUSE DE BÉNIR LE GIRO QUI «ABRITE UN PÉCHEUR»...

Les deux amoureux passent le début de l'été 1953 ensemble. Fausto fait l'impasse sur le Tour de France, Giulia invente un prétexte pour son mari afin de l'accompagner. Le 22 juillet 1953, ils prévoient de se rendre sur le col de l'Izoard pour applaudir et encourager les copains de la Grande Boucle, Louison Bobet en tête. Un reporter-photographe, découvrant le champion au bord de la route, le crible de flashes. Les journaux diffusent la nouvelle. Les tourtereaux sont pris au piège. Locatelli est fou de rage, il menace et vitupère. De guerre lasse, Giulia rejoint son amant à Lugano pour assister à son triomphe.

Le scandale est immense. Fausto officialise sa liaison et quitte le domicile conjugal, Bruna, sa femme, et Marina, sa fille adorée, pour s'installer avec son aimée, dans une villa à l'extérieur de Novi Ligure en juin 1954. L'opinion italienne déjà divisée entre partisans de Bartali le « pieux » et Coppi le « mécréant » se déchaîne dans un climat de guerre civile : on rejoue Hector contre Achille, dicit l'écrivain Dino Buzzati, le Toscan extraverti contre le Piémontais silencieux, « l'homme qui court avec

un ange sur l'épaule » contre le « robot », selon Malaparte, Loren contre Lollobrigida, Don Camillo contre Peppone.

La foule conspue la pécheresse, le divorce est encore interdit dans l'Italie démocrate-chrétienne de l'immédiat après-guerre. Le Vatican s'en mêle. La justice aussi. La tension est à son comble : Pie XII refusera de bénir le Giro 1955 qui s'arrête à Rome car... il abrite « un pécheur dont les fautes sont connues de tous ». L'Eglise et l'Etat italien veulent faire un exemple : le délit d'adultère ne sera aboli qu'en 1963.

Le 12 mars 1955, le procès « Coppi-Occhini » barre la une de tous les journaux. Le Dr Locatelli a intenté une action en justice contre sa femme pour « abandon du domicile conjugal et conduite contraire à la morale et à l'ordre familial ». Fausto Coppi se retrouve en garde à vue. Il écopera de deux mois de prison avec sursis et Giulia de trois. Devant la pression populaire, les carabinieri arrêtent la jeune femme et l'incarcèrent pendant quatre jours, avant de la placer dans un foyer d'Ancône.

A sa sortie, Giulia prend la fuite, à destination de l'Argentine, afin de mettre au monde Faustino, l'enfant qu'elle attend de Coppi, dans un climat plus serein. Le Championnissimo mourra cinq ans plus tard, emporté par la malaria à l'issue d'une tournée de critères en Afrique, qu'il effectuait avec Jacques Anquetil. Le coureur français était accompagné de Janine, sa femme. A leur intention, on avait réservé la seule moustiquaire disponible...

Dans « Coppi par Coppi » (éd. Mareuil), son fils racontera que sa mère, la Dame blanche, continua, après la mort de Fausto, à mettre son couvert à table tous les jours, guettant l'impossible retour... ■

François Mitterrand
& Anne Pingeot

LE SPHINX AMOUREUX

Les histoires d'amour les plus romanesques ne sont pas forcément les plus heureuses. Celle qui commence en 1963 entre le député François Mitterrand, ancien ministre de 47 ans, et Anne, 20 ans, la fille de ses amis Pingeot, de Clermont-Ferrand, ne déroge pas à la règle. En revanche, elle dura – comme on le dit dans ces serments auxquels on ne croit pas toujours – jusqu'à la mort. Pas question alors pour qui visait la présidence de songer au divorce. Elle le sait, le rend jaloux, veut le quitter, et n'y parvient pas. Mazarine a raconté les larmes de sa mère à la victoire de 1981. Ce n'est pas seulement d'émotion : Anne vient de perdre François, obligé de jouer au mari convenable. Il finira pourtant par emménager avec elle quai Branly. La « seconde famille » devient le secret le mieux gardé de la République.

PREMIÈRE ESCAPADE PASSIONNELLE : LE PARTHÉNON

Quelques jours volés en Grèce, à Athènes. L'homme politique et la spécialiste des arts partagent un même goût pour l'Histoire.



EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik



1. Signé Mitterrand, le portrait d'Anne à Hossegor, en juillet 1968. Elle a 25 ans.

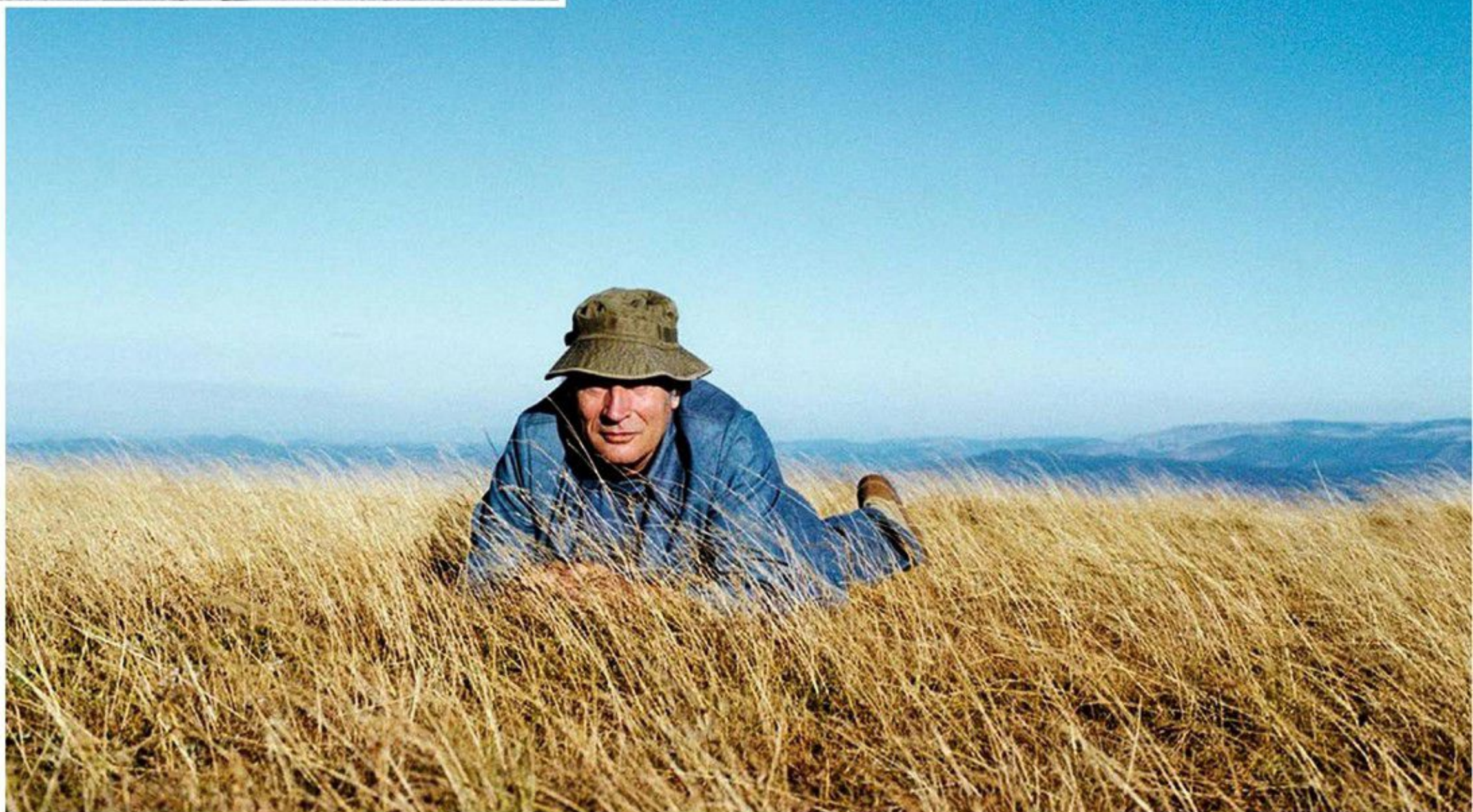
2. 1981. Le cliché d'Anne Pinget et de Mazarine à 6 ans que l'hebdomadaire « Minute » renoncera à publier sous la pression de François de Grossouvre.

3. François Mitterrand photographié par Anne, à Massevaques (Lozère), en 1978.



EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik





EBOOKDZ.COM
proposé par **Galsavosik**

**UNE SEMAINE APRÈS
SON ÉLECTION,
UN WEEK-END À L'ABRI
DES CURIEUX**

*Le 17 mai 1981, dans l'Allier. Ils passent ensemble
ce début de septennat dans la propriété de
l'industriel François de Grossouvre, ami et conseiller
de Mitterrand.*

Photo **PIERRE VILLARD**

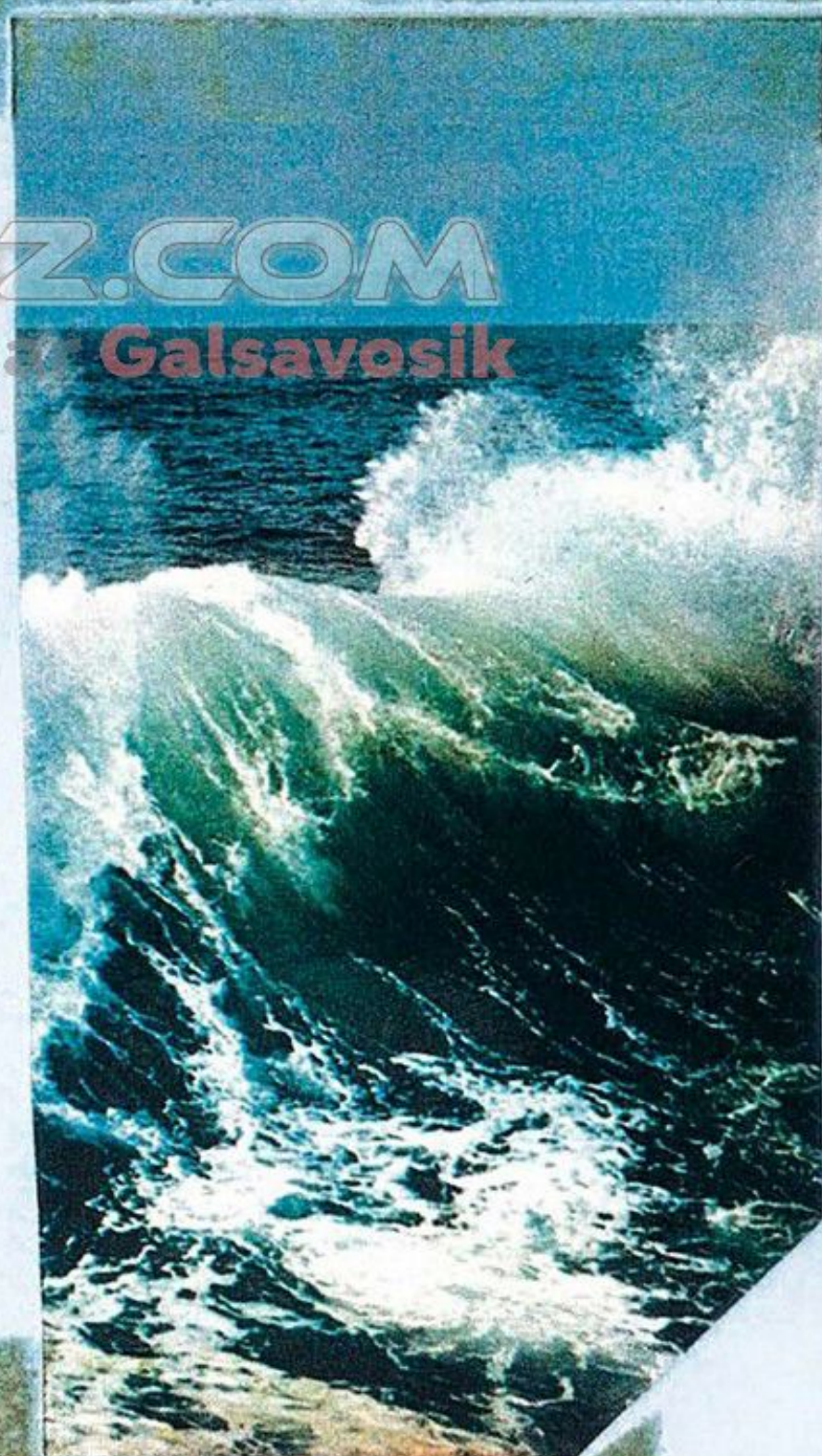
Lundi 13 juillet 64

QUAND ANNE PREND SES DISTANCES, FRANÇOIS MULTIPLIE LES LETTRES BRÛLANTES

Pour écrire à celle qu'il aime, le député se transforme en collégien amoureux. Il prend des ciseaux, de la colle, découpe des photos dans les journaux. « J'ai besoin de vous rapporter mes pensées et mes actes, d'aller à vous à tout moment », confesse-t-il le 13 avril 1964.

POURQUOI IL FAUT AIMER ANNE

Je le sais aujourd'hui
plus que jamais.
J'ai reçu sa lettre
anxiusement attendue.
Anne est ma joie
ma grâce
mon espérance.
Parfois je m'étonne de la place
qu'elle occupe dans ma vie.
Surprise de l'âme
qui doute du bonheur!
Anne est semblable
à cette vague
violente et pure.
Elle donne
et prend
mais elle sait qu'elle donne
et ne sait pas qu'elle prend.
Quand elle se brise
elle n'est pas écume
mais lumière.

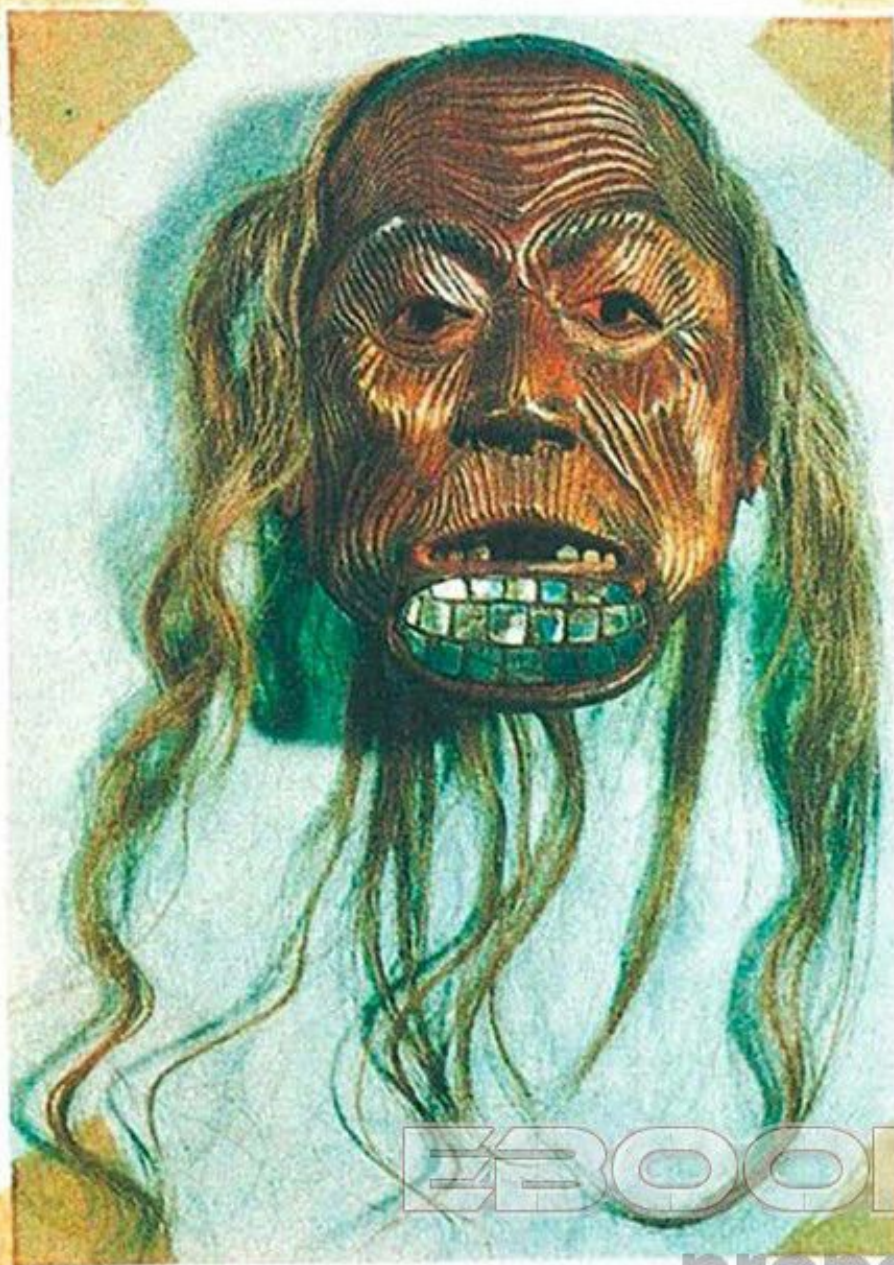


24

Extrait du « Journal pour Anne », composé pendant sept ans sur 22 blocs de papier à lettres, remis au fur et à mesure à l'amour caché.

Mercredi 19 août 1964

Halte à la faiblesse !



LA FEMME
DESCEND
DU SINGE

Pourquoi mauvaise humeur ?
Parce que j' m'ennuie horriblement de toi et que tu ne
m'aides pas et que tu ne me tends pas la main.
Que devient ma ~~monnaie~~ en station balnéaire ? Mystère !

Et que me reste-t-il à faire sinon toucher les yeux
à droite →

pour compenser. Voilà ce qu'il me faudrait.

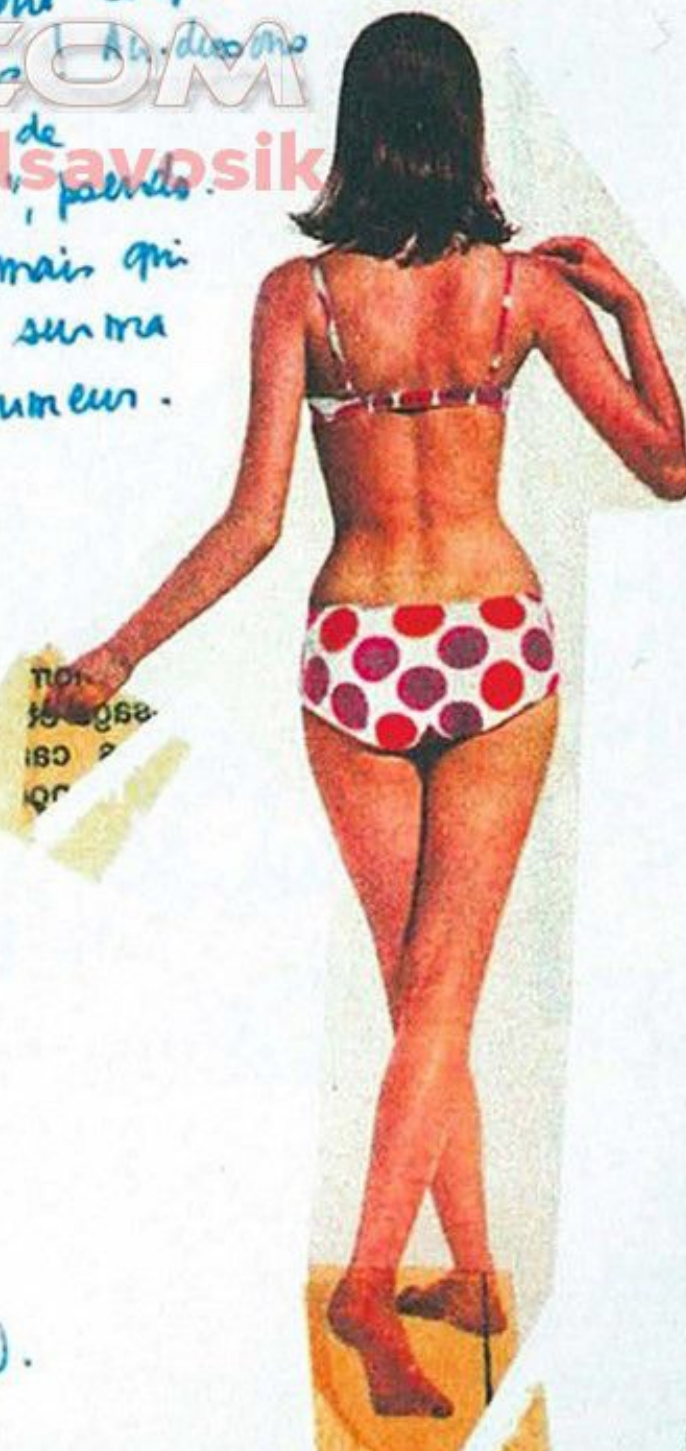
Mais, petit détail,
Anne, j't'aime.

Zut !

(Ajoutons que j'ai perdu le championnat des landes de
golf, gagné par Pierre Duplex. J'ai fait un score lamentable).

Hum ! la révolte gronde par ici - je veux dire
Avenue des Fôvettes. Je t'en veux - oui, c'est
comme ça. Je t'en veux de ton "c'est du
lavage" aller "qu'on a blessé" (moi, j'aurais
si passionnément, sans réserve, de toute mon
âme, prudemment), de ton "non non
reviens bientôt, à l'époque tu sèmes non
pas les uns sur les autres ?" qui abandonne
au hasard d'une rencontre magique on me
rustesse de vivre. Bref j'ai senti cette tri et je
passe aux repêchages. Le portrait de gauche
illustre le fameux "quand on se sent bien
vieille un soir, à la
chandelle". Anne à cent
ans voilà tout ce que

tu m'as fait
un petit rituel de
"Paris. Presse", parles
scientifique mais qui
tombe à pic sur ma
mauvaise humeur.



ILS SE SONT ADORÉS ET SE SONT BEAUCOUP FAIT SOUFFRIR

Par VALÉRIE TRIERWEILER

Elle n'est pas venue ce jour-là. Il a vérifié l'heure, 14 h 30, et l'a attendue, comme convenu, au coin de la rue Saint-Placide et de la rue de Sèvres, dans le VI^e arrondissement de Paris. Il a encore fait les cent pas, regardé de tous les côtés, à droite, à gauche, guetté sa silhouette gracile, sa chevelure brune. Mais elle n'est pas apparue. Elle est restée cloîtrée dans cet immeuble où elle vit avec ses amies, et dont la porte était désespérément fermée. Il est reparti, las, le cœur saignant, essayant de comprendre pourquoi sa jeune amoureuse était demeurée invisible. Encore une fois, une fois de plus. Pourquoi lui échappe-t-elle ? Il a tant d'amour à lui offrir ! Anne n'a que 20 ans, François Mitterrand, 47, et une légende se construit jour après jour, trente-trois années durant. Un amour édifié contre tous les éléments déchaînés, un amour digne des mythologies et que, seule, la mort pouvait interrompre. Mille deux cent dix-huit « Lettres à Anne » lèvent enfin le voile sur l'un des ultimes mystères mitterrandiens, celui d'une passion inouïe pour la femme aimée et cachée.

François Mitterrand fut un des plus grands romantiques de tous les temps et nous l'ignorions. Anne Pinget, la si discrète, a voulu que nous le sachions. Chaque moment libre est prétexte à lui écrire, chaque moment volé lui est donné, à elle, Anne, dont il aime tant prononcer et écrire le nom. « Tu t'appelles Anne et je t'aime », chante-t-il, envoûté à la façon d'un ménestrel agenouillé sous le balcon de sa belle. Il impose une correspondance dense et intense, s'excuse de lui prendre de son temps. Comme si le sien, député leader de l'opposition, bientôt candidat à la présidentielle, ne comptait pas. Il va affronter de Gaulle quelque temps plus tard et la jeune fille occupe toutes ses pensées. Mais, grâce à elle, il se sent comme un homme neuf : « Avec vous s'éveillent des sentiments que je n'ai jamais connus. » Il n'a plus qu'un dessein : « Servir à mon

tour votre vie. » Il joue parfois les ingénus : « Quelqu'un d'autre me lirait, que penserait-il ? Que je vous envoie une lettre d'amour ? »

Le 19 octobre 1962, François Mitterrand adresse sa première lettre à Mlle Pinget. Oh ! bien sûr, elle est chaste, cette missive. Quelques mots pour lui adresser le Socrate dont il lui a parlé à Hossegor. Il n'a pas trouvé l'exemplaire promis, alors il lui offre le sien, celui qui l'accompagne dans ses voyages, en attendant celui qu'il a commandé et qu'il espère lui remettre en main propre. Les accords d'Evian ont été entérinés, Mesrine est sous les verrous, le premier numéro de « Salut les copains » a vu le jour, de Gaulle s'est rendu en Allemagne pour sceller la réconciliation. C'est l'année où François Mitterrand est tombé amoureux de la belle Anne. Eperdument. Intensément. Éternellement.

Par ces lettres à Anne, nous saurons tout, de ses tourments les plus intimes aux choses les plus banales de sa vie. Du temps gris au soleil le plus radieux. De la couleur des feuilles à celle du ciel et de la mer. Dans ce recueil, toutes les lettres sont consignées, pas une ne manque. Anne Pinget n'a exercé aucune censure, assure l'éditeur, sauf sur les siennes dont elle nous prive. Elle nous offre ses silences, les mêmes que ceux qu'elle opposait à Mitterrand. « Pourquoi, Anne, cette envie de communiquer avec vous ? Vous qui m'avez surtout donné votre silence lors de nos fugaces rencontres ? » Anne est mystérieuse, Anne se fait deviner, désirer, apprivoiser. Elle est Anne.

Les mois passent, l'année bascule dans les impaires et gagne. Le 15 août 1963, ils s'offrent leur premier rendez-vous amoureux sur la plage d'Hossegor. Les sentiments de Mitterrand s'intensifient. Tout au long du temps, il ne manquera jamais de lui rappeler cette date anniversaire. Anne devient l'objet de tous ses désirs, de toutes ses attentions. Elle devient une obsession. Il lui écrit deux ou trois fois par semaine. Ou par jour ! Il l'imagine le matin lorsqu'elle se lève, cheveux défaits, ou le soir lorsqu'elle se couche, en chemise de nuit. Il est minuit ou 4 heures du matin quand il se met

Suite p. 72



EBOOKDZ.COM

proposé par **Galsavosik**

**ON LE PRENAIT
POUR UN MACHIAVEL...
ON DÉCOUVRE UN AMANT
PASSIONNÉ**

*Il est devenu président de la République,
elle, conservatrice des sculptures au musée d'Orsay.
Ils se sont aimés plus de trente ans.*



1971. Lors de la représentation de « Phèdre » au Carré Thorigny, créé et dirigé par Silvia Monfort.

à sa table de travail, à Paris, rue Guynemer, ou dans sa chambre de l'hôtel Au Vieux-Morvan, pour lui adresser encore quelques mots, lui raconter sa journée, lui ouvrir son être. Il n'est pas d'heure pour les amoureux. Elle est devenue en quelques mois « un compagnon qui [lui] redonne la volonté et la liberté, l'accord intérieur ».

Nous sommes un matin de Noël. Mitterrand est père de deux adolescents, Jean-Christophe et Gilbert, à peine plus jeunes que la jolie Anne. Ils ont passé l'âge de déballer les cadeaux dans les cris de joie, au pied du sapin, devant les yeux attendris de leur mère, Danielle. L'épris, lui, se retire, prétexte du travail. Son esprit est ailleurs. Il prend une feuille blanche à en-tête de l'Assemblée nationale et s'adresse à Anne : « J'ai vécu les jours qui ont suivi notre séparation dans un profond désespoir. » La jeune fille est à Clermont-Ferrand, il déguise son écriture en rédigeant l'adresse. Les parents Pinget, ses amis, ne doivent rien savoir, rien deviner. Il s'apprête à partir pour Hossegor pendant deux semaines. Que s'est-il passé dans le cœur d'Anne pour qu'elle ne réponde plus à ses attentes, en ce début d'année 1964 ? L'imaginer avec Danielle, sa femme, là où ils allaient ensemble se promener, sur la longue plage blanche, devant la mer déchaînée, lui est-il insupportable ? Mitterrand se désespère en ce 9 janvier. « Votre silence me ronge. » Il imagine toutes les raisons qui ont pu la conduire à ce mutisme. Les énumère. Cette souffrance le pousse à faire sa déclaration. Pour la première fois, il lui avoue : « Je vous aime. »

Le danger n'effraie pas l'homme mûr, il se jette à cœur perdu dans cet amour qu'il semble espérer depuis toujours. Il ne s'embarasse pas des conventions, n'évoque jamais son mariage, à peine ses fils. Il s'engage aveuglément sur un chemin épineux tandis qu'Anne sent le piège de la passion se refermer sur elle. L'adolescent, c'est lui. L'empressement vient de lui. Souvent, il se heurte à Anne la raisonnable. Il doit la reconquérir en permanence tant, parfois, la détresse l'étreint au point de vouloir abdiquer. A travers les lettres de Mitterrand, on devine celles d'Anne. Elle ne cesse de lui dire : « Il ne faut pas, il vaut mieux renoncer. » Il lui adresse toujours la même supplique : « Je vous aime et ne puis vous désaimer et ne puis me défaire du bonheur d'aimer, de l'espoir d'aimer. » Jusqu'à la toute fin, Anne Pinget tentera d'abandonner cette relation. Elle lutte pour ne pas devenir « la captive de Mitterrand », comme l'a si bien décrite David Le Bailly dans son livre. Le député rentre de la Nièvre en pleine nuit, lui dépose encore une lettre qui se termine par « Anne, mon Anne, à demain ? Je l'espère profondément ». Elle jouera les fantômes, comme souvent. Il sera désespéré, comme toujours.

Il la récupère, bien sûr. Comment échapper à ce séducteur lorsqu'on a 20 ans ? Comment ne pas être fascinée par cet homme qui lui écrit des poèmes, lui cite Talleyrand, Rilke, Shakespeare,

Sartre ? C'est lui qui programme les promenades : Auvers-sur-Oise, Saint-Cloud, la Malmaison, Versailles, Chantilly, les parcs et forêts alentour. Il aime lui parler de sa passion des arbres et de la terre. Comment ne pas succomber à cet homme qui manie les mots dans leur plus grande splendeur ? « Vous êtes pour moi la vie, le sang, l'esprit, l'amitié, la paix, l'espoir, la joie, la peine ; tout cela cogne, fait mal ou bien émerveille, purifie. » Mais Anne la rebelle résiste, elle possède un caractère bien trempé et, en mai 1964, alors qu'ils sont encore en pleine exploration l'un de l'autre, elle lui déclare : « Vous savez, je ne vous aime pas. » Elle lui dit ne pas vouloir lui donner d'illusion mais lui envoie tout de même une photo d'elle. La jeune fille ne trouve pas la paix intérieure. Et puis elle a ses études, elle doit travailler. Et puis elle a 20 ans, elle doit s'amuser, danser. Elle aime virevolter tard dans la nuit avec les garçons qui lui font la cour ! Elle ne se gêne pas pour le raconter à François. Il se tait, dit respecter sa liberté. En réalité, il se consume. Inlassablement, il lui écrit.

Elle vient d'avoir 21 ans. Ce 13 mai 1964, ils ont passé la soirée ensemble. Anne est enfin majeure. Il commence à glisser des « tu » dans ses lettres. « Toi, oui, seulement toi, merveilleusement toi. » Mitterrand lui évoque ses combats politiques, ses déplacements, son « coup d'Etat permanent ». Il va jusqu'à lui expliquer le fonctionnement d'un conseil général. Il veut l'associer à chaque événement, de sa vie, lui parle de ses amis, Rousselet, Dumas, Estier, Soudet, Dayan, Grossouvre. Lorsqu'il lit les journaux, il découpe lui-même les articles qui pourraient intéresser l'étudiante en art, sur la sculpture française au Louvre ou le dessin français dans les collections hollandaises. Tout le relie à elle, en permanence. Cet amour fou ne lui laisse aucun répit. « Trop, c'est trop. Si vous saviez comme j'ai mal de votre absence, de votre silence, de notre séparation depuis mardi... Vous perdre serait la ruine, la solitude, serait le désespoir. » Quelques jours plus tard, ils s'envolent tous deux pour Amsterdam et quelque chose a changé. Le tutoiement est désormais de rigueur. Puis l'incessant « je t'aime moi non plus » reprend de plus belle. Anne ressent à nouveau le besoin de s'isoler. Les lettres suppliantes de Mitterrand se multiplient. Il n'est pas fait pour « ce cache-cache sentimental », se plaint d'être (mal) traité comme ses jeunes rivaux. Mais il l'aime plus que tout, et il la rassure : « Je crois que je peux t'aimer comme rarement une femme est aimée. Je crois que j'ai la force qui fera de notre histoire la beauté d'une vie. »

Anne et ses amies ont fait installer le téléphone, le 30 mai 1964. Ils peuvent désormais se parler. S'il ne se lasse pas de sa voix claire, le rythme des lettres ne faiblit pas pour autant. Mais quand il prononce le mot « vérité », elle répond « liberté ». L'été les sépare. Anne rentre dans le Puy-de-Dôme, puis à Châtel où elle travaille dans une

1986. La conservatrice Anne Pinget (de dos) à l'inauguration du musée d'Orsay avec Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand.



colonie d'enfants. Il lui écrit chaque jour. Lui raconte ses parties de golf contre le père d'Anne, qui ignore tout... Ou encore ses repas pris avec Mme Pingeot mère. Il a aussi débuté un ouvrage très particulier à son attention. Un incroyable journal de 500 pages que Gallimard publie concomitamment aux lettres. Mitterrand y colle des cartes postales, des photos d'art, y inscrit des annotations et déclare toujours et encore sa flamme à Anne dans : « Une autre façon de [lui] écrire. » Une façon, surtout, de compenser les moments passés avec sa famille, loin d'elle. Sans elle.

Avec les mois, les années, Anne chérie se transforme en mon amour, mon amour d'Anne, Nannon, mon amour de fille, Nanour, ma femme, Animour. La relation devient, un temps, plus sereine, comme si la jeune femme acceptait enfin son destin. Le 9 septembre 1965, il lui annonce : « J'ai fait connaître ce soir que j'étais candidat à la présidence de la République. » Mais il s'épanche peu sur le combat politique, préférant lui décrire la force du vent ou la forme des nuages. L'emploi du temps de l'homme public s'amplifie au fil des mois. Mais jamais les mots d'amour ne disparaissent, les incursions dans leur vie intime s'accroissent. « Ta bouche, elle, ma pêche, je voudrais la mordre et la pénétrer. »

En 1967, il commence à l'emmener à Gordes, chez ses amis Soudet, mais aussi dans la Nièvre ou dans quelque village de France. Anne Pingeot replonge régulièrement dans des jours silencieux. Comme la marée qui reflue de la grève, Anne se retire de leur amour, du « Bonheur d'Annefrançois : cette communion immédiate qui domine notre vie ». Anne a maintenant 24 ans, elle profite d'un voyage long de dix-sept jours de son amoureux aux États-Unis pour s'étourdir, danser dans les bras d'un garçon différent chaque soir. François Mitterrand, meurtri, assure comprendre mais la met en garde : « Ton amour se brûlera les ailes à petit feu. » Oui, la jeune Anne joue avec le feu comme avec les nerfs de François, en ce jour de mai 1968 où elle refuse de l'attendre plus de dix-sept minutes. Il n'a plus qu'à lui crier son désarroi. Il fait des cauchemars, l' imagine nue dans les bras d'un jeune homme. Il pourrait « mourir d'amour ». Les heurts de la vie renforcent plus encore leurs liens, mais dans une incessante tourmente. Ils souffrent. Ils s'aiment. Anne s'est libérée des chaînes parentales, elle étouffe face à cet homme qui voudrait la posséder toute, alors qu'elle se perd dans des états d'âme abyssaux. Elle lui dit des mots « cruels », « inutilement méchants ». Parfois il perd patience, s'irrite « d'être quémandeur », mais « l'amour est un apprentissage perpétuel. On n'est jamais arrivé ». Plus tard, il lui dira : « Tu as le don de la souffrance. » Il livre sa « Part de vérité » aux Français. Sa part de mensonges, aussi.

Au fur et à mesure des années, François Mitterrand évoque leur différence d'âge, sa difficulté à vieillir, « mon amour est plus jeune que moi », « je suis moins vieux et sclérosé que tu ne crois ». L'orage s'abat régulièrement sur leur printemps amoureux pour laisser place aux arcs-en-ciel. Anne lui reproche sa « vie parallèle ». Il lui assure qu'il n'a qu'un seul amour. Elle veut fuir, mais c'est ensemble qu'ils parviennent à s'échapper une nuit, deux jours. Et le cycle infernal reprend. Après quarante-huit heures de bonheur exalté, immanquablement, Anne veut rompre. Chaque séparation la brise, elle préférerait rencontrer n'importe qui. Malgré cela, les allusions à leurs ébats se font plus nombreuses. « Je crois que je fais l'amour avec toi sans relâche depuis le 15 août 1963 », « On a fait l'amour la veille et l'avant-veille, et on l'a tellement bien fait que l'âme en a traversé le corps ». Et encore : « Je suis amoureux de tes seins sur lesquels s'arrondit ma main, je suis amoureux de ton flanc courbe et de ton ventre convexe. » Il évoque même « le cri qui te délivre »...



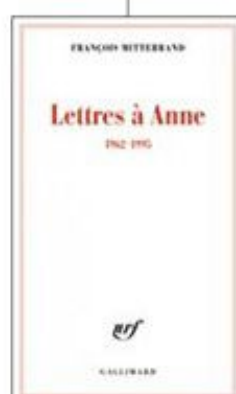
Jarnac, le 11 janvier 1996. Pendant les obsèques de François Mitterrand, Mazarine et sa mère (au centre de l'image entre Jean-Christophe et Gilbert) se recueillent devant le cercueil recouvert du drapeau tricolore.

En décembre 1970, Anne est reçue au concours de conservateur de musée. Enfin, elle se sent indépendante. Et c'est « la plus grande joie de ma vie avec la naissance de Mazarine », écrira-t-elle plus tard, avant d'ajouter : « Après tant de solitude et de travail pour l'oublier. » L'année suivante est ponctuée de crises. Elle veut partir, le quitter, rêve d'une maison et d'enfants. Et puis il faut supporter cette vie faite de dissimulations et de frustrations, pas facile pour cette catholique. Elle rédige une vraie lettre de rupture... qu'elle n'envoie pas. Elle tente de prendre de la distance. L'histoire se poursuit en dents de scie jusqu'à la naissance de Mazarine, le 18 décembre 1974. L'enfant est la seule façon de garder Anne et le plus beau des dons. Le 7 janvier, il adresse à sa fille sa première lettre : « Anne est ta maman. Tu verras qu'on ne pouvait pas choisir mieux, toi et moi. » L'état de grâce est en eux trois. Mais après l'échec à la présidentielle de 1974, la politique l'habite de plus en plus. Mazarine, l'enfant chérie, n'empêche pas les résolutions – provisoires – d'Anne de s'éloigner. « Ces à-coups finissent par nous briser le cœur. Je pense à toi, toujours coupable de ne pas savoir te rendre aussi heureuse que peut l'être Mazarine sur son vélo rouge. » Fin 1978, elle lui ferme sa porte, il est bouleversé. Fin 1979, elle disparaît, il est dévasté : « Je n'ai pas changé d'amour [...]. Tout le reste, tes colères, tes suspicions, tes rebuffades, n'a pas compté. J'ai un mal atroce, moral, qui m'épuise le corps. [...] Oui, je suis épuisé. » La ritournelle se poursuit : « Je t'ai trop fait souffrir en ne vivant pas avec toi ? Et moi qui ne supporte plus d'être chassé par toi ! »

François Mitterrand est élu président de la République le 10 mai 1981. La correspondance se tarit, les lettres sont souvent remplacées par quelques mots inscrits sur des cartes postales, lors des déplacements officiels dans lesquels Danielle l'accompagne. Mais la situation a changé. Mitterrand se partage plus équitablement avec cette seconde famille, jusqu'à ne vivre plus qu'avec elle, secrètement. Jusqu'à la fin, la situation reste tumultueuse. Bien sûr, il est souvent question de Mazarine. Et d'amour, toujours. De maladie, jamais. Il faut lire ces pages pour comprendre la force que lui a donnée cette femme restée dans l'ombre, le temps de quatre élections présidentielles. Il faut s'attarder sur la dernière lettre, adressée depuis Belle-Ile, le 22 septembre 1995, alors que le vieil homme n'a plus que quelques semaines à vivre. « Mon bonheur est de penser à toi et de t'aimer. [...] Tu as été ma chance de vie. Comment ne pas t'aimer davantage ? » En 1968, François avait promis à Anne : « Je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. » Il a tenu parole. A sa façon. ■

Valérie Trierweiler

« Lettres à Anne, 1962-1995 », de François Mitterrand, éd. Gallimard.



Carla Bruni & Nicolas Sarkozy

TREIZE ANS DE BONHEUR

Quand, en novembre 2007, Jacques Séguéla invite à dîner Carla Bruni, top model international, et Nicolas Sarkozy, président de la République en exercice, fraîchement divorcé, il est loin d'imaginer le coup de foudre dont il sera le grand témoin. La rumeur d'une idylle commence à se répandre et ceux qui savent parient sur une liaison forcément éphémère. Qui oserait, au vu de personnalités aussi fortes, spéculer sur une relation au long cours ? Prenant le Tout-Paris à contre-pied, Carla et Nicolas convolent bientôt en justes noces. La petite Giulia consacre leur amour.

EBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik

A close-up photograph of Nicolas Sarkozy and Carla Bruni. Nicolas is on the right, leaning towards Carla on the left. They are both looking at each other with soft expressions. Nicolas is wearing a white shirt, and Carla is wearing a white top with a dark jacket. The background is a solid blue color.

ERBOOKDZ.COM

proposé par Galsavosik

LES YEUX DANS LES YEUX À L'ÉLYSÉE ET CÔTÉ COULISSES

La présence dans la loge présidentielle de la première dame puis le bain de foule à deux sont devenus des rituels de la campagne. À quarante-deux jours de l'élection présidentielle, le dimanche 11 mars 2012, Nicolas Sarkozy réunit ses militants au parc des expositions de Villepinte. Carla est là, soutien de chaque instant dans cette bataille politique.

Photo ELODIE GRÉGOIRE



EBOOKDZ.COM



CLASSE NATURELLE, SENS DE L'ÉTIQUETTE ET PORT ALTIER, ELLE ÉBLOUIT LE MONDE

1. En vacances au soleil d'Égypte, au mois de décembre 2007, les jeunes amoureux ont sacrifié pendant une bonne heure à leur passion commune pour les chevaux dans les dunes près de Louxor.
2. Le 2 février 2008, ils se disent « oui » dans le salon vert du palais de l'Élysée, sous l'objectif de Fernanda da Silva, l'ancienne nounou de Carla, devenue une amie de la famille. 3. A Deauville, en mai 2011, durant le sommet du G8, Carla ne cache plus sa grossesse. A ses côtés, Maria Barroso, la femme du président de la Commission européenne, Laureen Harper, celle du Premier ministre canadien, Geertrui Van Rompuy-Windels, épouse du président du Conseil européen, et Svetlana Medvedeva, celle du président russe.



EBBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

Visite d'Etat au Royaume-Uni.
Ce 26 mars 2008, le couple présidentiel est accueilli
au château de Windsor par la reine Elizabeth II.
Avec un art consommé, Carla Bruni-Sarkozy, manteau
et bibi gris assortis Dior, fait une révérence parfaite.
Sa maîtrise des codes n'est plus à démontrer.

« Je ne vivrai avec un homme que s'il me fait un enfant », dit Carla.

« J'en ai déjà élevé cinq, répond Nicolas. Pourquoi pas six ? »
Un ange passa

Par JACQUES SÉGUÉLA

Carla vient d'une autre planète, celle des êtres envoûtants. De longues formes brunes qui, lorsqu'elles vous approchent, vous ensorcellent et vous téléportent sur leur terre où l'oxygène est poésie et l'hydrogène, beauté. Frapper à la porte de sa vie n'est jamais anodin. Si elle vous la referme au nez, malgré cette politesse des grandes familles et cette élégance des grands artistes, vous en ressentirez comme une morsure. Mais si vous avez le bonheur d'être admis dans son monde, l'entrée vous en sera toujours ouverte. Farouche mais fidèle, Carla n'aime que le vrai, l'intense et, contrairement à sa réputation, le durable. Mais à la première déception elle vous chasse. Pis : elle vous oublie. Il en est ainsi des amants comme des amis.

Est-ce la race qui l'habite, l'intelligence qui l'anime, le sens critique qui la guide ou ce talent qu'elle a de chaque chose, de chaque instant, de chaque mot dont elle use comme d'une arme pour vous faire pleurer ou rire d'une seule rime ?

Croiser Carla est toujours croiser le fer. L'amour fait bien les choses. Nicolas est en acier trempé, Carla est de diamant, le mélange ne pouvait qu'être destructeur ou fusionnel.

Ce mercredi de novembre 2007 n'était pas le meilleur jour de l'agenda politique du président. Nous étions en pleine grève des transports, le pays paralysé ne réagissait pas encore, mais une sourde angoisse grondait.

Carla arriva la première, je remarquai qu'elle avait troqué ses talons hauts pour une paire de ballerines. Était-ce un signe ? Comme elle le fredonne dans un de ses tubes : « Quand la vie s'exhibe, c'est une transe exquise. » C'était le programme du jour.

Nicolas sonna le dernier, très en retard. À peine assis, le téléphone réveilla la réserve générale. « L'amour ? » lui lança Carla. « Non, le boulot », répondit Nicolas. Il bondit et sortit de la pièce. L'aparté s'éternisa. De retour : « C'était Bernard Thibault », s'excusa-t-il.

Je proposai de passer sans attendre à table. « C'est ta première grève, ta journée a été dure, Nicolas, celle de demain le sera plus encore, dinons tôt pour te laisser rentrer tôt. » Sarko ne supporte pas que l'on puisse mettre en doute son invincible vitalité. Il réagit : « Mais je ne suis en rien fatigué. La nuit commence à peine. » Prémonitoire !

Pour briser la glace, je proposai un concours de séduction. Nicolas s'adressa à Sophie : « Pardonne-moi un instant. J'ai deux mots à dire à ma voisine. » Il orienta sa chaise vers Carla. Le geste fut si soudain et si naturel qu'il ne choqua personne. Pas même la maîtresse de maison à qui son invité tourna le dos la soirée entière. Aussitôt la table s'enflamma.

Soudain ils étaient seuls au monde et nous dans « Au théâtre ce soir ». On jouait du Marivaux version XXI^e siècle, un Marivaux où l'humour se fait amour, où l'humour se fait bonheur. Insoutenable légèreté de l'être. Nous en vîmes aux inconvénients de la célébrité. Nicolas, comme pour la provoquer, lança : « Tu sais, Carla, je ne suis pas un cadeau... J'ai eu un dîner, d'ailleurs sans conséquence, avec une journaliste de télévision. Le seul présent que je lui fis, à mon corps défendant, c'est une meute de paparazzis affamés de scoops, tapie un mois durant devant sa porte. »

Piquée au vif, la Bruni releva le gant et passa direct au tutoiement. « En matière de peopolisation, tu es un amateur. Ma rencontre avec Mick [Jagger] a duré huit ans dans la clandestinité. Nous avons traversé toutes les capitales du monde et jamais un photographe ne nous a surpris.

– Donne-moi ta recette, demanda Nicolas.

– Très simple. Je le déguisais au gré de mes envies. Un jour la barbe, le lendemain la barbichette, le surlendemain la moustache et toutes les coiffures les plus folles.

– Et moi, dit Nicolas, comment me déguiserais-tu ? En béret basque, baguette sous le bras ?

– Je trouverais mieux. »

Carla venait de planter sa première banderille aux couleurs de la jalousie. La réponse du président fut sèche. « Mais comment as-tu pu rester huit ans avec un homme qui a des mollets aussi ridicules ? » Rires.

Seul trouble-fête, le mobile brisa le charme. C'était à nouveau Thibault. Carla en profita pour regarder les textos de son partenaire de jeu. De retour, Sarko l'invectiva : « Qui est-ce ? » Et Carla lui lut. « Comment se passe la soirée ? Intéressant ? R. »

Ayant reconnu dans le R le prénom de Raphaël (son ex), Nicolas ne put s'empêcher de répondre : « Un peu plat pour un philosophe, j'aurais trouvé mieux. Et j'aurais signé : PR. »

Ainsi allait se dessiner un jeu inattendu de séduction entre les deux fauves, chacun, tour à tour, marquant son territoire en titillant l'autre. Assauts d'humour, piques provocatrices, réparties de charme. Leur bavardage reprit, mais il n'était plus batifolage. L'un et l'autre paraissaient emportés par une attraction les dépassant, comme guidés par un aimant géant. Aimant ! Comme la langue française fait bien les choses... Incroyable mais vrai, ils ne se connaissaient que depuis une heure, mais se tissaient déjà des projets communs. Il semblerait que, à l'instant de notre mort, on voie se dérouler en accéléré le cours de notre vie passée. Un coup de foudre vous offre l'inverse : l'accélération de votre vie à venir. Preuve que l'amour est une naissance.

« Carla, une chanson ! » dis-je pour revenir sur terre. Je me trompais de direction, nous allions nous envoler. « Non, ce soir je n'ai pas la voix à chanter », dit la chanteuse que personne ne crut. Devant notre insistance, elle proposa, pour se défaire, de nous lire un texte qu'elle venait d'achever le jour même, pour Julien Clerc.

Les mots de Carla sont des caresses, ils vous parlent à voix basse de ce que vous avez vécu à haute voix. Et le charme se fait arme. Nicolas était à un mètre de moi, je ne pouvais le quitter des yeux. Il avait ce regard d'enfant que j'aime plus que tout en lui, ce regard qui trahit cette infinie tendresse que cache l'exigence de dureté de sa fonction. Il ne l'écoutait pas, il se laissait envoûter vers après vers, mot après mot. L'irréversible se fit là, à cet instant de grâce. Je compris ce qui nous avait, avec Sophie, fait provoquer la rencontre de ces deux êtres. Ils étaient programmés l'un pour l'autre. Elle, par son éducation de reine que seules savent donner à leurs filles ces grandes familles italiennes, et en prime cette âme d'artiste que lui légua son père. Lui, par son audace. Aucun homme avant Nicolas n'avait osé demander Carla en mariage. Peur de l'affront, peur d'un refus, peur de ne pas être à la hauteur, peur de n'être que le mari de la star. Lui va l'épouser en un dîner.

« Carla, donne-moi ta chanson, lança-t-il.

– Pour quoi faire ?

– Comme modèle. Nous faisons le même, métier : séduire avec les mots. Toi en chansons, moi en discours. »

Et il déclama le texte comme il l'aurait fait en meeting, du haut de son pupitre.

Sophie revint à la charge et réclama son titre préféré : « Tout le monde est une drôle de personne. » Piquée au vif, la rebelle prit enfin sa guitare et chanta, les yeux dans les yeux de Nicolas.

Lorsqu'elle en arriva à... « autorités », qu'elle dit avec la voix de Marilyn susurrant « Happy Birthday Mister President », nous comprenons que ce n'est plus du théâtre. Etrange cœur à cœur qui nous était offert sans impudeur, sans mystère, sans mièvrerie, sans cachotteries. Deux adultes retrouvant la fraîcheur de l'adolescence, incapables de lutter contre cette attirance qui les envahissait.

Il était une heure du matin et la soirée semblait débiter. Carla eut comme un rappel à l'ordre : « J'ai le sentiment d'être ta blind date ce soir, mais ne t'y fie pas, ta réputation te sert d'épouvantail.

– Ma réputation vaut la tienne. Et je la connais bien. Comme je te connais bien, sans t'avoir jamais vue. J'ai tout compris de toi. Dans tes chansons tu joues les dures parce que tu es tendre, tu fais l'amour parce qu'on ne te la fait pas. Tu joues les jolis cœurs parce que tu as l'âme belle. Je sais tout de toi parce que je suis tellement toi. A une exception près, qui me ravit : enfin une femme belle qui fume et qui boit. »

Un silence que nul n'osa rompre et Nicolas acheva ce qui fut, sans qu'il le pense, sans qu'elle le sache encore, sa première déclaration. « Le 1^{er} juin tu vas chanter au Casino de Paris, tu vois, je

connais même ton programme. Ce soir-là, je serai au premier rang et nous annoncerons nos fiançailles. Tu verras, nous ferons mieux que Marilyn et Kennedy. » La scène se jouait au second degré et cependant tout allait être vrai, comme si, acteurs d'eux-mêmes, ils disaient un texte écrit par le destin sans se rendre compte que c'est leurs vies qu'ils s'offraient.

Prise au piège de son propre jeu de rôle, Carla enchaîna : « Des fiançailles, jamais ! Je ne vivrai désormais avec un homme que s'il me fait un enfant.

– Question enfants, j'en ai déjà élevé cinq. Pourquoi pas six. Je suis le Français le mieux équipé pour cela : j'ai un médecin de garde à mes côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Un ange passa, était-ce Cupidon ?

Soudain le président se tourna vers la chanteuse et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Nous ne pûmes rester sur notre faim. « Dis-nous, Carla, dis-

nous. » Elle refusa, presque rougissante. Nous nous tournâmes en chœur vers Nicolas : « Dis-nous, Nicolas, dis-nous.

– Non, répondit-il, sauf si elle m'y autorise. »

Elle ne lèvera pas son veto.

Il y eut un long silence, le calme après la tempête. Nous étions sous le choc, nous étions sous le charme. Il était près de deux heures. La scène en avait duré plus de quatre. Quatre heures de rêve qui n'étaient déjà plus un rêve.

Le convoi présidentiel partit, emportant la chanteuse et sa guitare. A peine déposée, elle me téléphona. Carla ne parle pas au téléphone, elle raconte. J'eus droit à une multitude de questions et plus encore d'emballements. Avant de raccrocher, elle se trahit : « Quel charme, quelle intelligence, quelle attention, quelle force, quelle séduction, ton copain. Mais je le trouve un rien goujat. Je lui ai laissé mon numéro et il ne m'a pas appelée. » Ils venaient de se quitter depuis dix minutes.

Lorsque le lendemain Nicolas m'appela pour me remercier, je lui demandai en retour de m'avouer son chuchotement. « Je lui ai dit : « Carla, es-tu cap, à cet instant, devant tout le monde, de m'embrasser ? – Jamais le premier soir », répondit-elle. »

Mais il y aura tant d'autres soirs. ■



En éternels amoureux, les époux s'offrent une escapade romantique au restaurant La Petite Maison, dans le vieux Nice, en juin 2016.



En juin 1957, le sénateur Kennedy et madame reçoivent à dîner. Robert Kennedy, à la droite de Jackie, est encore dans l'ombre de son frère, mais il n'a d'yeux que pour sa belle-sœur...

EBOOKDZ.COM

proposé par **Galsavosik**
Jackie & Robert Kennedy

UNE PASSION INTERDITE

«Je soupçonne Jackie de n'avoir aimé qu'un homme dans sa vie : Bobby», a dit le romancier Gore Vidal, ami intime de la veuve de JFK. Le 5 juin 1968, le frère de l'ancien président est, lui aussi victime d'un attentat. Ce ne sera pas, Ethel, sa femme, catholique fervente, mais celle qui était devenue plus qu'une belle-sœur, qui autorisera les médecins à le «débrancher».



Printemps 1964. Sélection de photos, avec le designer Ivan Chermayeff, en vue d'une exposition itinérante dédiée au président assassiné quelques mois plus tôt.

Mai 1965. Jackie Kennedy, accompagnée de ses enfants, John-John et Caroline, et de Bobby, remercie la reine Elizabeth II lors de l'inauguration du mémorial en l'honneur de John Fitzgerald Kennedy, à Runnymede, en Angleterre.





EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

DES REGARDS QUI LES TRAHISSENT...

... et un sourire qui semble déjà en dire long.
Le 6 décembre 1963, Jackie, en noir, salue Ethel et Bob,
qui l'ont aidée à emménager dans sa nouvelle maison
de Georgetown, quartier chic de Washington.

Pendant les vacances de Pâques, Jackie laisse ses enfants à Ethel, la femme de Bobby, et part avec lui dans les Caraïbes

Par RAPHAËLLE LEYRIS

De tous les Kennedy, Robert a toujours été celui dont Jackie s'est sentie le plus proche. Celui qui ne s'est jamais évanoui d'ennui en l'écoutant parler arts et littérature, des marottes jugées aussi exotiques que soporifiques dans une famille où l'on se passionne surtout pour le football américain et les régates. Par romantisme, il s'est doté d'un sens des convenances plus conforme à l'éducation de Jackie. Très lié à son frère, qui avait fait de lui son ministre de la Justice, Bobby porte la culpabilité de la mort de JFK : il l'attribue à la Mafia, en réponse aux attaques qu'il avait lui-même lancées contre elle. Mais il est aussi l'aîné, celui qui, dans la tradition Kennedy, doit assumer le rôle de père auprès des deux petits orphelins. Après l'assassinat du président, le 22 novembre 1963 à Dallas, personne ne s'étonne que le frère et l'épouse du défunt se rapprochent. Qu'on les aperçoive partout ensemble. Dans des dîners et des soirées caritatives, occupés à lever des fonds pour la bibliothèque à la mémoire de JFK, et chez Jackie, à New York. Rien de scandaleux à voir l'ex-ministre de la Justice sortir tôt le matin de l'immeuble de sa belle-sœur. Il sera passé embrasser Caroline et John-John avant l'école.

Très vite, cependant, la bonne société se met à jaser. A raison, selon C. David Heymann, qui publie un livre de révélations

sur la liaison qu'auraient entretenue Jackie et Bobby entre 1964 et 1968. Le journaliste a collecté une infinité de témoignages que résume cette phrase d'un proche : « Il aurait fallu être stupide, aveugle et sourd pour ne pas se rendre compte qu'il se passait quelque chose entre ces deux-là. »

Rien d'autre qu'une affection platonique ne liait Jackie et Bobby du vivant du 35^e président américain. Mais le choc et le chagrin causés par le drame de Dallas les poussent à passer plus de temps ensemble. Alors qu'il glisse dans la dépression et songe à abandonner la politique, Jackie trouve les mots pour l'exhorter à reprendre le flambeau. Il passe souvent jouer avec les enfants et leur raconter la geste paternelle.

MALGRÉ LEUR LIAISON, ILS NE S'INTERDISENT PAS D'AUTRES HISTOIRES

Jackie, à 34 ans, est belle comme le jour. La vie reprend ses droits. C. David Heymann révèle que, en février 1964, la veuve vit une aventure de deux soirs avec Marlon Brando – l'acteur a été sommé de renoncer à relater cet épisode torride dans son autobiographie. C'est sans doute dans les mois qui suivent cette reprise de sa vie amoureuse que Jackie entame une liaison avec son beau-frère.

La même année, pendant la semaine de Pâques, elle laisse Caroline et John-

John à... Ethel, la femme de Bobby, et part avec lui à Antigua, dans les Caraïbes. Leurs compagnons de voyage, d'anciens membres de l'administration Kennedy, les observent, médusés, se parler au creux de l'oreille et partir pour de longues promenades sur la plage, main dans la main. Quelques semaines plus tard, lors d'un dîner-croisière sur le lac Potomac en présence d'Ethel, ils s'éclipsent tous les deux dix minutes, après avoir échangé « des regards brûlants », selon Arthur Schlesinger, ex-auteur des discours de JFK.

« Si l'on ne sait pas précisément quand leur histoire a débuté, il est clair qu'elle a gagné en intensité lorsqu'ils ont tous les deux [durant l'été 1964] quitté Washington pour New York », écrit C. David Heymann. La Grosse Pomme présente tous les avantages : Bobby y brigue un siège de sénateur, qu'il remporte, et elle offre à Jackie et à ses enfants un changement de décor. L'ex-First Lady ne supporte plus la vue de la Maison-Blanche. Pourtant, les fréquentes visites nocturnes de Bobby à Jackie n'échappent ni au Tout-New York ni aux services secrets. Et quand Jackie assure qu'elle et ses enfants n'ont nul besoin d'un garde devant leur immeuble de la Cinquième Avenue entre 23 heures et 7 heures du matin, il ne fait aucun doute qu'elle veut protéger des regards les allers et venues de Bobby. En vacances, ils sont moins vigilants. Un jour de décembre 1964, une voisine du domaine des Kennedy à Palm Beach surprend, dans



Été 1964, en famille, sur la plage près de Hyannis Port. Jackie enlace son fils, Bobby est assis sur le sable. Après la mort de John, il a pris sous son aile les deux enfants de son frère. Lui-même, marié à Ethel depuis quatorze ans, est à l'époque déjà huit fois père.

le jardin de la propriété, Jackie en monokini, tendrement enlacée avec son beau-frère, avant que le couple ne rentre dans la maison. Interloquée, elle en parle plus tard à Bobby, qui se confie à elle : « Il aimait Ethel, rapporte-t-elle, mais il avait des sentiments très forts pour Jackie. Les deux femmes avaient besoin de lui, et leurs enfants aussi. » Quelques semaines plus tard, invités ensemble par une amie en Jamaïque, les amants ne se dissimulent pas pour passer d'une chambre à l'autre, ni pour échanger massages et baisers sur la plage.

Aussi passionnée que soit leur liaison, Jackie et Bobby, en pleine libération sexuelle, ne s'interdisent pas d'autres aventures. Les relations de sa belle-sœur avec Aristote Onassis mettent « RFK » en rage, mais il ne peut rien contre la sécurité financière que le magnat grec promet à Jackie. Alors, il tente de la rendre jalouse, par exemple en mettant dans son lit l'actrice et chanteuse française Claudine Longet, une amie de la famille. Il accumule les conquêtes

parmi les starlettes de Hollywood, comme la jeune Candice Bergen. Jackie, terrorisée de ne pouvoir mener grand train, garde, en plus d'Aristote Onassis, plusieurs « gentlemen en attente », dit-elle.

Larry Rivers, artiste et intime de Jackie, persifle : « Je ne vois pas quels avantages financiers elle pouvait tirer de Bobby. J'en déduis qu'il s'agissait d'une véritable histoire d'amour. » La preuve la plus éclatante de la puissance de leurs liens, Jackie l'a installée dans le salon de son appartement new-yorkais. Un portrait de son beau-frère trône sur le piano, alors que l'image de JFK est absente des murs. A une amie qui l'avertit contre la « fausse impression » donnée par cette photo, elle rétorque : « Franchement, je m'en fiche. Je me jetterais du toit pour Bobby. »

Elle doit pourtant renoncer à lui au printemps 1968. RFK est candidat à la présidentielle. Tout le milieu politique connaît leur histoire. Le risque est trop grand, ils se séparent d'un commun accord. Ce qui ne

veut pas dire sans chagrin. Son plus poignant témoignage d'amour, Jackie l'offrira à Bobby des mois plus tard. Le 6 juin 1968, elle demande aux médecins de débrancher le respirateur artificiel qui maintient en vie le candidat démocrate, victime à son tour d'un attentat. Ethel, fervente catholique incapable de se résoudre à un tel geste, a laissé son ancienne rivale prendre la décision au nom de toute la famille.

Quand il apprend la mort de Bobby, Aristote Onassis se réjouit : « Le dernier lien entre Jackie et les Kennedy a été tranché. » Il épouse l'ex-première dame le 20 octobre 1968. Très vite, leur couple bat de l'aile. « Ari » a deux griefs principaux envers sa femme : « Elle n'est qu'une croqueuse de diamants », et « elle parle tout le temps de Bobby Kennedy ». Contrairement aux prédictions du milliardaire grec, la mort n'a pas suffi à les séparer. Aujourd'hui, Jackie repose au cimetière d'Arlington. Aux côtés de JFK, et à quelques mètres de celui qui fut davantage que son beau-frère. ■

Simone de Beauvoir & Nelson Algren

BEAUVOIR IN LOVE

La compagne de Jean-Paul Sartre, à la proue de l'existentialisme, s'abandonna à la passion. C'est ce que révèle Irène Frain, s'appuyant sur des archives inédites. Son livre « Beauvoir in Love » relate l'histoire d'un amour impossible entre l'icône de la libération des femmes et Nelson Algren, le bad boy de la littérature américaine. Après la rupture, ils s'écriront pendant près de quatorze ans et se reverront deux fois dans les années 1950. Extraits revisités par l'auteure.

Par IRÈNE FRAIN

Dn ce soir du 10 mai 1947, Nelson choisit d'inviter Simone dans un des meilleurs restaurants de Chicago, une institution, le Berghoff, à deux pas du Palmer, qui servait des saucisses et des Schnitzel comme en Allemagne.

Pas très romantique mais tout à fait ce qu'il fallait après les kilomètres qu'ils avaient parcourus dans Chicago. Ça l'a subitement détendu, il est redevenu l'homme qu'il avait été avec elle deux mois plus tôt. Souriant, à l'écoute. Attentif à la moindre de ses émotions.

Puis il l'a emmenée dans un bar aux lumières tamisées, où, comme elle en mourait d'envie, il a entamé un début de conversation amoureuse. Mais sa colère couvait toujours et, comme un jeu de dés traînait à deux pas de leur table, il a voulu dresser un dernier obstacle devant elle : il lui a proposé une partie. Ça ne l'a pas démontée. Elle aussi, depuis les saucisses qu'elle avait englouties au Berghoff, elle avait repris du poil de la bête. A tel point qu'une fois la partie finie, elle a fait la dernière chose à quoi il s'attendait : elle lui a pris la main.

Il s'est laissé faire, tellement ça l'a abasourdi. Du coup, c'est lui qui a eu besoin d'un petit sas avant de l'emmener chez lui. Il lui a suggéré d'aller passer un moment dans la boîte où ils avaient écouté un orchestre noir le soir de leur rencontre. Mais à peine dans la rue, il tombe sur une bande de copains. Ils veulent l'emmener boire un verre dans un drugstore. Les plus insistantes sont les filles. Dès qu'elles l'ont vu elles se sont mises à frétiller.

Puis elles se lassent et trois quarts d'heure plus tard, le groupe se disloque. Nelson et Simone ressortent de la boîte et gagnent une station de tramway. Sa formidable expérience des femmes avertit alors Nelson que Simone est à bout. Un tramway viendrait à passer, elle monterait dedans et ne voudrait plus jamais entendre parler de lui.

Mais comme au poker, coup de chance : au lieu du fatal tramway, c'est un taxi qui surgit de la nuit. Il se précipite, l'arrête, ouvre la portière, saisit Simone aux épaules et la pousse sur la banquette arrière : « Montez. » Bien joué : malgré sa fatigue, elle se laisse faire. Mieux : s'abandonne. Donc juste après avoir lancé au chauffeur : « 1523 West Wabansia Avenue », il se penche sur Simone et l'embrasse.

Et pour une fois, miracle : au moment où, très brièvement, les yeux de Simone se rouvrent pour se noyer dans les siens, Nelson ne voit plus une seule de ces pensées, arrière-pensées et pensées sur les arrière-pensées qui rongent sa vie depuis des années. Rien que le désir. Sa tête est rabibochée avec son ventre, elle habite enfin son corps, tout son corps. Il lui murmure alors : « Nous n'avons pas de temps à perdre. »

Elle prend sa phrase au pied de la lettre. Quand ils se retrouvent dans le deux-pièces et qu'elle s'aperçoit que sa valise est restée à la consigne de l'aéroport, elle secoue la tête : « Pas besoin. » Et un peu plus tard, lorsqu'il va fouiller son placard en quête de draps propres, elle en profite pour se mettre nue et se glisser dans le lit : elle ne lui laisse pas le temps de le changer.

Suite p. 87

En juillet 1950, dans la maison de campagne de Nelson, sur les rives du lac Michigan. L'intello germanopratin et le romancier des bas-fonds de l'Amérique se sont rencontrés à Chicago en février 1947. La naissance d'un « amour transatlantique » de trois ans, passionné mais sans issue.

Photo ART SHAY



EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

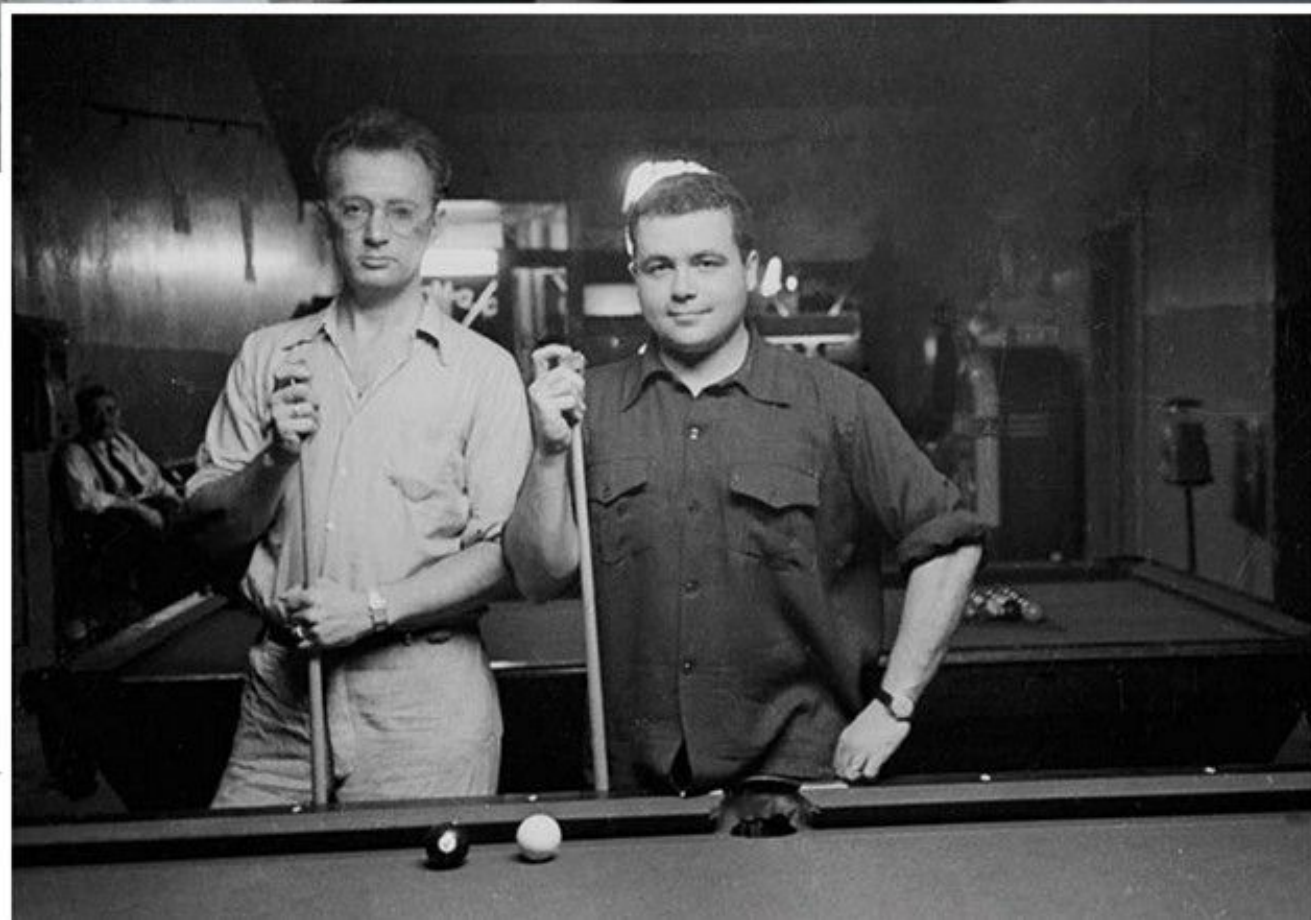


EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

NELSON L'ADMIRE NUE ET LA LAISSE SE BLOTTIR CONTRE LUI EN ÉCOUTANT « LILI MARLEEN »

Nelson à l'ouvrage dans son deux-pièces de Chicago, en 1949. Cette année-là, les deux amants accèdent à la consécration littéraire. Lui avec son roman « L'homme au bras d'or » et Simone avec son essai féministe « Le deuxième sexe ».

Ci-contre, partie de billard avec son ami Art Shay, photographe au magazine « Life ».



Libre et libérée. Simone, photographiée à son insu par Art Shay, en septembre 1950, à Chicago. A 42 ans, elle s'abandonne pour la première fois à l'épanouissement amoureux... et charnel.

A partir de là, de toute façon, ils n'ont plus le temps de rien, sauf de ce qu'ils attendent de la nuit, et de ce lit.

Au matin, Nelson lui a offert un anneau. Elle l'a passé au majeur de sa main gauche, comme une épousee. Elle l'y a gardé sa vie durant. Elle a même exigé de l'emporter dans la tombe. C'était une bague d'argent d'une dimension inhabituelle, très large, au moins un centimètre, gravée de motifs incas – d'autres prétendent qu'ils étaient mayas ou, plus vaguement encore, indiens. On n'a pas d'indications sur ce qu'ils représentaient. Et encore moins sur ce qu'ils symbolisaient.

Du vivant de Simone, seuls ses intimes surent, ou devinèrent, ce qui l'attachait à cet anneau. Tous les autres, à commencer par les journalistes, y virent une originalité qui se mariait parfaitement aux petites excentricités vestimentaires de Simone, ses blouses mexicaines, la broche de Calder ou le turban qui finit par remplacer son chignon au fil des ans. Nul photographe n'y prêta attention, ni aucun caméraman quand elle consentit à se laisser filmer. Aucun gros plan, cet anneau resta son secret. Tout juste confia-t-elle, soudain fiévreuse, à une biographe qui l'avait remarqué : « C'est l'anneau que Nelson m'a donné. En dépit de tout, je ne l'ai jamais enlevé. Et je ne l'enlèverai jamais. »

Lui aussi, Nelson, il évoqua cette bague. Mais de façon cryptée, dans un roman qu'il ne parvint jamais à finir, au détour de deux scènes fugaces. Elles recèlent cependant des détails si précis qu'on est fondé à penser que ces scènes ont eu lieu. On y voit deux amants qui, au lendemain de leur première nuit, s'amuse à parodier une cérémonie de mariage. L'homme, par dérision, glisse au doigt de sa maîtresse une bague de pacotille. La femme, comme lui, semble familière des aventures d'un soir ; malgré tout, ce matin-là, tout dérape : elle se penche sur l'anneau et l'embrasse comme s'il était sacré.

son geste impressionne l'homme. Et l'émeut. Alors, moitié pour fêter ça, moitié pour renouer avec la joyeuse désinvolture des moments précédents, il ouvre une bouteille de chianti. Les deux amants se mettent à boire et, de verre en verre, reprennent leur parodie de mariage. Cette fois, ils s'amuse à échanger des serments, jusqu'au moment où ils s'aperçoivent qu'ils pensent tout ce qu'ils disent. La gravité les a rattrapés.

Selon Nelson, lors de cette cérémonie improvisée, les deux amants se trouvèrent aussi un prêtre : le ciel. Il était d'une limpidité, d'une pureté extraordinaire. D'après lui, c'est le beau temps qui les maria. L'image est belle, mais ils avaient dû beaucoup boire.

Dernier détail à propos de l'anneau : dans sa tombe, Simone voulut aussi emporter sa montre. C'est qu'au soir de ce 10 mai 1947, dans la chambre de Nelson, un autre miracle s'était produit. Après qu'il eut réconcilié Simone avec son corps, ils virent, plus grand prodige encore, le Temps s'arrêter.

Selon les amants, l'éternité dura trois jours. Le soleil et le ciel bleu s'entêtèrent. Il fit de plus en plus beau, jusqu'à 28 °C le dernier après-midi. Nelson en oublia sa part d'ombre ; et Simone, le froid de l'âme où elle avait vécu jusque-là.

Déjà des livres s'écrivaient en eux. Dès la première nuit, en Simone, Nelson avait vu « la petite », l'héroïne qui, vingt ans plus tard, surgirait du clavier de sa machine à écrire. « La petite », pour sa taille, bien sûr, ses trente centimètres de moins que lui. Mais surtout parce qu'il l'avait découverte si désarmée dans l'amour. Une femme-enfant, alors que la veille, il l'avait prise pour une guerrière.

A un moment, il lui en a parlé. Elle n'a pas su quoi répondre. Qui elle était ? Aucune idée. Elle était, un point c'est tout. Elle se confondait avec le présent. Elle vivait.

Alors, nouveau miracle : lui aussi, l'ombrageux Nelson, il a tout oublié. Les humiliations subies pendant sa vie de routard, la condamnation que lui avait valu le vol d'une machine à écrire, les personnages de son livre, ses pertes au poker, les autres femmes. Il s'est complètement perdu de vue, noyé dans le non-temps.

Suite p. 88

Malgré tout, sur ces trois jours, il a enregistré des riens. Bouts de scène, mots en miettes, gestes saisis au vol. De ces éclats de mémoire brute qui ne meurent qu'avec les amants.

La façon dont l'œil bleu de Simone, avant l'amour, s'était posé sur lui. Il avait cru voir, comme il l'écrivit plus tard, « la lumière jusqu'à blafarde tourner au jaune profond »...

L'odeur de sa peau. Elle sentait ce soir-là le savon Lifebuoy. Par la suite, il ne put jamais plus voir ces savonnets ni respirer leur léger relent de phénol sans penser à l'instant où il s'était mis à explorer le corps de Simone pour la première fois et s'était aperçu que cet arôme chimique ne parvenait pas à masquer la violence de son désir : « Le parfum de sa nudité – celui de la fille qui sort de son bain et celui de la femme passionnée et mûre... » écrivit-il.

Le désir même de Simone. La façon dont elle sut transformer en ouragan définitif cette nuit de printemps – une heure avant, il pensait pourtant qu'elle serait sans lendemain. Il n'en est jamais revenu. A preuve, ce texte qu'il lui destinait et qu'il n'a jamais publié : « Petite, comment as-tu pu avoir envie de moi si vite, si grossièrement et si intensément, la toute première nuit, comme jamais aucune femme n'a eu envie d'un homme auparavant ? »

Et le visage de Simone endormie, si lisse, si pur, quand il s'est réveillé. Il a alors contemplé Wabansia Avenue derrière le store doré. Métamorphosée, elle aussi. Les façades avaient perdu leur lèpre, le bar-drugstore ne se ressemblait plus et le réservoir, au-dessus des immeubles, avait maintenant une sacrée allure. Jusqu'aux poubelles qui eurent de la gueule ce matin-là, jusqu'au panneau d'affichage au carrefour, avec sa famille idéale qui souriait de toutes ses dents récurées à la pâte dentifrice. Et le ciel de Chicago qui lui aussi s'y mettait. Aussi limpide que les traits de Simone.

Enfin ce mot qu'eut Simone pour parler du deux-pièces quand elle ouvrit les yeux. « Home », dit-elle. Puis elle s'ébroua et lâcha qu'ici, elle se sentait chez elle. Une autre femme lui aurait dit ça, Nelson l'aurait jetée sur le palier séance tenante. Avec elle, tout l'inverse. Sa joie fut sa joie ; sa paix, la sienne. Comme sous les draps la nuit d'avant.



Entre 1947 et 1963, Simone écrit plus de 300 lettres à Nelson. Une correspondance qui révèle un autre visage de la femme de lettres, sensible et troublé.

D'ailleurs son chat avait fait la paix avec Simone. La veille, pourtant, quand elle était entrée dans le deux-pièces, il s'était hérissé de la pointe des oreilles à l'extrême bout de la queue et Simone, de son côté, s'était raidie de la tête aux pieds : elle avait les félins en horreur. Mais elle avait pris sur elle et du coup, le chat aussi.

Elle dut quand même sentir que la bête jouait double jeu. Chaque fois qu'elle vint rôder autour du lit, elle se rétracta, comme si elle allait bondir sur elle et la mettre en pièces. Nelson décida alors de le rebaptiser. Jusque-là, il l'avait nommé du nom de son éditeur, Doubleday. Tout le temps qu'elle fut à Wabansia, il l'appela « le Tigre ».

Simone, elle, de ces trois jours, a retenu beaucoup d'odeurs. Le poulet grillé que Nelson lui cuisina, par exemple, l'odeur des os calcinés et leur bruit sec au moment où son amant les fit craquer sous ses dents puis les rongea – du visage de son amant, à cet instant-là elle ne vit plus que les mâchoires. Et les arômes du chianti qu'il versait dans son verre, le parfum du gâteau au rhum qu'il déposa un soir dans son assiette, le maïs qu'il fit griller une autre fois sur son réchaud. Nelson, aux fourneaux, avait l'air d'être aussi expert qu'au lit. Elle aimait aussi la façon dont il s'asseyait en face d'elle dans la petite cuisine. Et la cuisine même, son étroitesse. Elle trouvait que ça faisait nid.

De lui, elle adorait tout finalement. Même la manière un peu bruyante dont il faisait la vaisselle le matin. Il s'y prenait toujours avant de préparer le petit déjeuner. Fameux, soit dit en passant, ce repas, aussi généreux que lui : jus d'orange, café, biscottes, marmelade et tranches de jambon. Il le lui servait chaque fois au lit, sur un plateau ; il surgissait au-dessus du lit dans son peignoir blanc et tout usé. Quel homme avait pris soin d'elle comme ça ? L'amour avec Nelson, du coup, en plus du plateau, ce fut aussi ce truc blanc complètement dépenaillé.

Elle n'oublia jamais non plus la lumière qui tomba sur le corps de Nelson quand, pour la première fois, elle le vit se laver dans l'évier et découvrit sous un jour cru ce qu'elle avait seulement pressenti la nuit précédente : il avait des abdominaux de boxeur. « On dirait Marcel Cerdan », pensa-t-elle comme une lectrice de « Cinémond ». Et le repos que ce fut, pendant ces trois jours, d'avoir des pensées de lectrice de « Cinémond » ! Ou de petite fille, carrément.

Comme Nelson, elle était passée dans un autre pays. Et quel pays. Entre les moments où Nelson, en chien fou, se précipitait sur elle pour la renverser sur son lit, elle explorait le deux-pièces avec la candeur, la stupeur d'une Alice au pays des merveilles. Tout comme l'univers de Lewis Carroll, il était balisé d'objets déroutants et fascinants, des sortes de fétiches qui s'incrustaient en elle de façon définitive. Les trois enseignes de la bière Schlitz du bar d'en face qui clignotaient, même en plein jour ; le lino jaune de la cuisine, l'escalier de bois, le vert des feuilles qui pointaient sur les branches noires de l'arbre, à l'arrière de la maison. Et deux rues plus loin, le diadème d'ampoules électriques au-dessus du réservoir. La nuit, il formait une auréole au-dessus de Wabansia. Quand elle l'apercevait depuis le lit – la chambre n'avait pas de volets –, elle se croyait dans un conte. Une fois rentrée à Paris (bien sûr, elle n'en dit rien à Sartre), elle parla de magie. Et même de « royaume des fées ».

Enfin leurs rires. C'était toujours Nelson qui ouvrait le ban. Il se moquait de son anglais. Il avait raison : il la troublait tellement que, par moments, elle s'exprimait de façon « rachitique », comme auraient dit les journalistes du « New Yorker ».

Parfois aussi, ils furent très graves. C'était toujours pendant les brefs instants où la réalité se rappelait à leur bon souvenir. Ils trouvaient alors leur bonheur incroyable et se demandaient à haute voix : « Qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ? » Mais à chaque fois, d'un accord tacite, ils passaient à autre chose. Ce qui rassura Simone, tout au long de ces trois jours, c'est qu'au fond des yeux de Nelson, la petite lumière qui s'était allumée au moment où elle avait passé la porte du deux-pièces ne flancha jamais. Ni la poésie qu'il baladait avec lui

quoi qu'il fasse – essuyer des verres, par exemple, s'asseoir à côté d'elle sur le lit pour lui montrer de vieilles photos de classe, la réveiller d'un baiser ou même préparer de quoi manger à ce foutu chat aux manières de tigre. Il suffisait qu'elle le regarde pour qu'elle se sente pleinement vivante.

La marque de ces retrouvailles avec la vie fut la chaleur. Celle du rai de soleil qui perça un matin le store de la chambre et s'arrêta sur un bout du corps nu de Nelson – il dépassait des draps. Ou un après-midi, sur la terrasse de bois, cet autre rayon qui, tout soudain, vint caresser son visage. A partir de là, elle ne put jamais regarder Nelson sans se sentir envahie de la même chaleur.

Et que dire des moments où il lui entourait la taille, accueillait sa tête sur son épaule ou la laissait se blottir contre sa poitrine en écoutant « Lili Marleen ». Il était fou de cette chanson, il déposait le microsillon sur l'électrophone à tout bout de champ. Elle posait alors son cœur contre le sien. Comme une lectrice de « Cinémonde », vraiment. Et à nouveau tout basculait.

Sept ans plus tard, dans son roman « Les mandarins » qui lui valut le Goncourt, Simone a reconstitué ces instants : « J'embrassai ses yeux, ses lèvres, ma bouche descendit le long de sa poitrine ; elle effleura le nombril enfantin, la fourrure animale, le sexe où un cœur battait à petits coups ; son odeur, sa chaleur me saoulaient et j'ai senti que ma vie me quittait, ma vieille vie avec ses soucis, ses fatigues, ses souvenirs usés [...]. Je ne savais pas que ça pouvait être si bouleversant de faire l'amour. Le passé, l'avenir, tout ce qui nous séparait mourait au pied de notre lit. Quelle victoire ! »

Le deux-pièces, parfois, se remplissait des récits de Nelson. Lui, le sauvage, le solitaire, il lui racontait sa vie. Il ne s'interrompait que pour lui verser de la liqueur du Sud. Elle aurait préféré du scotch. Comme pour le chat, elle prit sur elle. Et finalement l'étiquette de Southern Comfort, finit par s'incruster sur sa rétine-mémoire à côté de tous les autres objets qui faisaient la magie du deux-pièces, le lino jaune, le store doré, et par la fenêtre, l'enseigne clignotante de la bière Schlitz.

Puis soudain, l'éternité se fendit. Ils en eurent assez, ils sortirent. Une première fois, pour récupérer la valise de Simone à la consigne de l'aéroport ; la seconde ils allèrent se promener du côté du lac, au zoo. En sortant, comme les touristes, ils se prirent en photo devant la ligne des gratte-ciel.

Sur le cliché où Simone pose face à l'objectif de Nelson, elle est très mal fagotée. Elle porte une veste aux emmanchures qui dessinent des plis disgracieux sur son buste ; et la matière du vêtement – un tissu clair et mollasson, sans doute un jersey – détonne avec le lainage raffiné de sa robe. Dernier détail saugrenu : elle a agrafé sur son col la broche que lui a offerte Calder. Le bijou en perd toute grâce.

Mais, beaucoup plus stupéfiant, elle a renoncé à son impériale couronne de cheveux. Pas de maquillage non plus. Où est passée la très digne et très chignonnée Beauvoir ? Une partie de sa chevelure, assez maigre au demeurant, s'envole dans le vent du sud et le reste a disparu. Une perruque ? Peu importe. L'essentiel, c'est que la froide et sévère Mlle de Beauvoir soit redevenue Simone et, comme telle, ait enfin consenti à lâcher ses cheveux.

Est-ce Nelson qui le lui a demandé ? Voulait-il que ses jours soient à l'image de ses nuits, délivrés, eux aussi ? Sur cette photo, en tout cas, elle a l'air d'avoir 20 ans. Il faut croire que le Temps, ces trois jours-là, après s'être arrêté, était revenu sur ses pas.

Les deux amants, ensuite, vont faire une petite croisière sur la rivière de Chicago. Là encore, comme les touristes. Puis, vers 6 heures, ils gagnent un bar, au dernier étage d'une tour qui surplombe tous les gratte-ciel de la ville, « la forêt couleur arc-en-ciel », selon Nelson, à cause des gigantesques néons publicitaires qui les couronnent.

Pour Simone, l'impossibilité de briser le contrat tacite qui la lie à Jean-Paul Sartre signe la fin de sa relation avec Nelson. « Je ne serai pas la Simone qui vous plaît, si je pouvais renoncer à ma vie avec Sartre », écrit-elle à celui qu'elle surnomma son « crocodile adoré ».



Là-haut, ils ne font pas grand-chose, à part boire et contempler les avenues de la ville qui déversent à leurs pieds des fleuves d'automobiles. Ça fascine Nelson, il commande verre sur verre. A un moment, il prétend que les gens qui sont au volant des voitures ressemblaient aux singes du zoo. Pas moyen de savoir s'il était déjà saoul ou en train d'imaginer tout haut une scène de son livre. Sans doute les deux.

La nuit venait mais, contrairement à leurs verres, le fleuve d'automobiles ne se vidait pas. Il continuait de couler vers les banlieues. Plus qu'à un fleuve, il ressemblait à un long serpent rouge. Nelson ne s'en lassait toujours pas et ça s'éternisa, comme il dit, « jusqu'à ce que les grosses étoiles, de retour au bercail, descendent et flottent dans les eaux immobiles du fleuve où elles s'appuyaient l'une sur l'autre comme des amants ivres ».

Une fois en bas ils ont chancelé, en effet, tellement ils avaient bu. Ils ont confondu la nuit et son reflet dans la rivière, se sont pris pour des astres. Au fond de leur petite éternité bien arrosée, ils étaient maintenant en danger. Pas seulement à cause de l'alcool et de leurs pas qui glissaient sur les quais huileux du fleuve. Ce qui les menaçait, c'était la nuit de l'avenir. Et l'amour même : l'illusion du temps suspendu, le désir aveugle de lui donner un lendemain.

Des années après, Nelson a résumé ce retour au deux-pièces de Wabansia en deux phrases fulgurantes : « Ni lui ni la Petite ne connaissaient la profondeur de l'eau. Ils avaient oublié tous les rivages. »

Quand il a écrit ces lignes, des années après leur séparation, Nelson avait compris. Le rivage de Simone, de l'autre côté de l'Atlantique, s'appelait Sartre. Une dépendance, plus qu'un amour. Mais la dépendance triomphe toujours de l'amour.

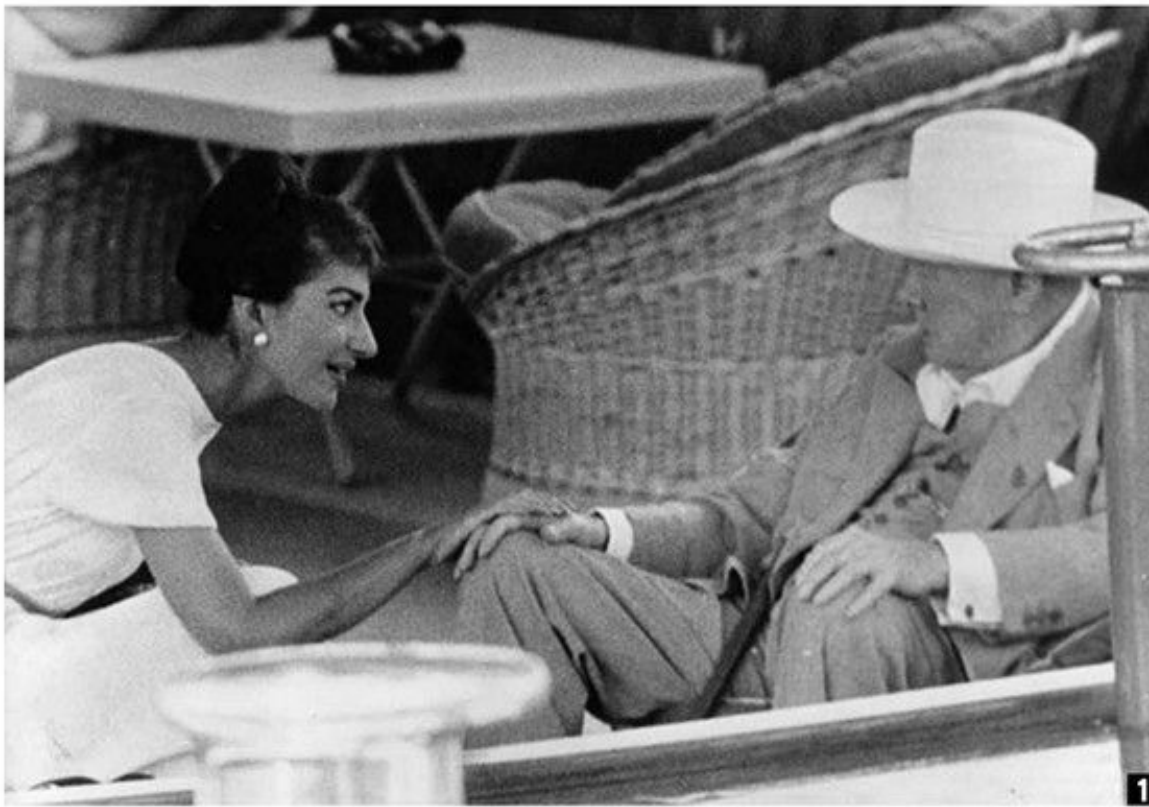
Quoique.

Car Simone n'enleva jamais son anneau du doigt où il le lui avait passé. Et se fit incinérer avec. « Comme une lectrice de « Cinémonde », aurait commenté Sartre, qui n'avait jamais rien compris à l'amour. ■

Irène Frain

« Beauvoir in love », d'Irène Frain, éd. Michel Lafon.





1. La cantatrice avec Winston Churchill, sur le pont du yacht d'Onassis, en juillet 1959. C'est à bord du « Christina O » que naît l'idylle entre les deux Grecs illustres. Ils sont mariés. Mais ces trois semaines de croisière jusqu'à Istanbul auront raison de leurs unions respectives.

2. Durant l'été 1961, avec Rainier et Grace de Monaco, lors d'un séjour aux Baléares. Le roi des océans et la légendaire artiste côtoient les têtes couronnées d'égal à égal.

EBOOKDZ.COM
proposé par Galsavosik

Le 7 décembre 1960 à la Scala de Milan, lors d'une représentation de « Poliuto », de Gaetano Donizetti. L'art lyrique l'a toujours laissé de marbre, pourtant Aristote est envoûté par la virtuosité de Maria. Comme lui, elle a souffert d'une enfance pauvre et déracinée. Et comme lui, elle a construit sa gloire seule.



3. Aux Bahamas, en 1967. Sur son palace flottant, comme dans sa vie de couple, le magnat qui voulait égaler Crésus est seul maître à bord. En Aristote, Maria trouve une figure paternelle, qui lui a tant manqué dans son enfance.

4. Le 12 décembre 1966, aux 20 ans du Lido, à Paris. Tout à sa passion pour Aristote, la soprano a déserté l'opéra. Qu'à cela ne tienne, son fougueux milliardaire fait le show pour deux.



Maria Callas & Aristote Onassis

LA DIVA TRAGIQUE

Enceinte du richissime armateur grec, la plus grande cantatrice du monde est anéantie par la mort de leur fils à la naissance. De plus, les enfants d'Aristote Onassis, issus d'un premier mariage, lui tournent le dos. Si le bébé avait vécu, Jacqueline Kennedy, veuve de président, n'aurait sans doute pas épousé le milliardaire, laissant la Callas le cœur brisé.

Jamais Maria Callas ne put s'unir à l'homme de sa vie.

La famille d'Onassis s'y opposa

Par COSTA-GAVRAS

J'ai rencontré Maria Callas en 1964 à Paris, lors d'un dîner donné par des amis communs. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il y avait chez elle une double personnalité. La Callas d'abord, une femme d'une impressionnante stature à qui l'on osait à peine parler. Puis, en fin de repas, lorsqu'il ne restait que ses compatriotes autour de la table et qu'elle ne se sentait plus observée, elle devenait Maria Kalogherepoulos, une Grecque attachante, qui aimait raconter qui elle était et d'où elle venait. J'étais ébahi de me retrouver face à elle. Pour un jeune Grec comme moi, le couple qu'elle formait alors avec Aristote Onassis relevait du mythe, il était le pendant terrestre de Zeus et d'Aphrodite.

Aristote Onassis voulait tout posséder : la mer, les airs, Monte-Carlo, les femmes, les hommes. C'est pour cela qu'il est tombé sous le charme de Maria Callas. Cette femme fut le grand amour de sa vie, alors que Jackie fut sa Légion d'honneur : une décoration que l'on aime porter à la fin de son existence pour se rassurer.

L'histoire d'amour entre les deux Grecs les plus célèbres de leur temps a commencé en juillet 1959, à bord du « Christina O », le yacht d'Aristote. Il avait invité des amis proches, Winston Churchill et Maria Callas. La diva a enchanté le monde entier avec ses interprétations de « Médée », de « La Traviata » ou de « La Tosca ». Elle règne sur toutes les scènes. Au cours de cette croisière qui les mène de Monaco à la Turquie, tous les deux s'aperçoivent que bien des points communs les unissent. Même pays, même misère d'enfance, même émigration sur le continent

américain – l'Argentine pour lui, les Etats-Unis pour elle –, même besoin de revanche et de reconnaissance sociale. La cantatrice est alors mariée à Battista Meneghini, un industriel italien de trente ans son aîné, à la fois son découvreur, son mentor et son agent. Aristote a épousé Athina Livanos, la seconde fille d'un riche armateur grec. Elle a vingt-cinq ans de moins que son mari. De part et d'autre, ce sont des mariages de raison, qui ne résistent pas à la grandeur des sentiments. Battista se révèle maladroit et un peu balourd devant sa femme qu'il idolâtre. Quant à Athina, elle trompe Aristote avec un éphèbe. Mais les divorces seront longs et compliqués. La femme d'Onassis réclame évidemment des sommes fara-mineuses pour prix de leur séparation, tandis que Meneghini, sincèrement épris de Maria, tente coûte que coûte de la garder près de lui. Mais les tourtereaux se sont déjà envolés. Ils partagent leur vie entre le « Christina O », l'Italie, chère au cœur de la Callas, Monaco, où Aristote contrôle la Société des bains de mer, et Athènes.

On sait aujourd'hui que Maria a été enceinte d'Aristote. Elle accouche même à Milan le 30 mars 1960 d'un petit Omero Lengrin. Malheureusement, le bébé meurt deux heures plus tard d'une insuffisance respiratoire. Ce sera un drame pour la mère. Une triste nouvelle pour le père ; très attaché à ses racines grecques, il ne pouvait concevoir d'avoir deux héritiers mâles. Or, il était déjà deux fois père. Athina lui avait donné un fils, Alexandre, en 1948, et une fille, Christina, deux ans plus tard. Paradoxalement, c'est après ce décès que les liens entre les deux amants se sont renforcés. La

Callas, dont la voix devenait moins puissante, arrêta pratiquement de chanter. Quant à Onassis, il n'aimait rien tant que passer des journées entières sur son palace flottant, un ancien cargo de 100 mètres de long entièrement réaménagé. Mais on n'échappe pas à son destin. Aucun comédien ne peut mettre un frein aux actes de la tragédie grecque. Et ces années de bonheur furent de courte durée.

Contrairement à ce qu'elle espérait, Maria ne put jamais épouser l'homme de sa vie. La famille de l'armateur y était opposée. Particulièrement Artémis, sa sœur, et ses deux enfants. Son fils s'était juré de ne plus jamais parler à son père si celui-ci cédait au chant de sirène de la Callas. Celle-ci avait beau couvrir de cadeaux les adolescents, ils ne lui manifestaient pas le moindre sentiment. Jusqu'en 1968, l'idylle tint bon. L'homme d'affaires disparaissait souvent pour signer de fabuleux contrats dans les principales capitales occidentales, arrondissant un peu plus encore son immense fortune, mais l'aigle revenait toujours dans son nid. De son côté, la diva remontait de temps à autre sous les dorures des plus grands opéras du monde. Elle donna un immense concert en plein air à Epidaure, près d'Athènes, vint à plusieurs reprises au palais Garnier à Paris, au Royal Albert Hall de Londres.

EN 1963, JACKIE KENNEDY FAIT UNE ENTRÉE FRACASSANTE

Puis, Jackie Kennedy fit une entrée fracassante au milieu de ce bonheur conjugal. Aristote Onassis connaissait bien la princesse Radziwill, la sœur de la première dame des Etats-Unis. Lorsque celle-ci dut, elle aussi, affronter la mort dès la naissance de l'un de ses enfants, le milliardaire lui proposa de venir se reposer sur son bateau. Nous sommes en octobre 1963. Comment pouvait-on résister à ce yacht que le roi d'Egypte Farouk qualifia lui-même de « dernier cri de la magnificence » ? Salles de bains en marbre de Sienne, robinets en forme de dauphin, salle de jeux, cheminée en lapis-lazuli, hôpital avec salle d'opération et appareil à rayons X, air conditionné, escalier à rampe de bronze et balustres d'onyx, hall de réception qui recevait jusqu'à 200 invités, plus un orchestre. Aristote Onassis avait lui-même réglé les moindres détails de la décoration. Les coussins des tabourets du bar étaient recouverts de prépuces de baleines tuées par sa flottille de baleinières. Des dizaines de maquettes de bateaux ornaient les moindres recoins du navire.

Déjà délaissée par son mari, Jacqueline

Bouvier Kennedy fut éblouie par tant de luxe. Les relations de l'armateur avec Jackie avaient commencé comme un jeu, elles se poursuivent par un mariage en 1968 et s'achèveront en tragédie. Il s'est pris dans les filets de son ambition, celle d'avoir la femme la plus célèbre du monde. Ce que son fils Alexandre résumera d'une phrase lapidaire quelques instants après leur mariage: «Ils sont parfaitement assortis. Mon père aime son nom et Jackie aime son argent.»

Après leur rencontre, l'entourage d'Onassis surnomme sa nouvelle épouse «Jackie la guigne». Très vite, la santé de l'armateur se dégrade, ses affaires battent de l'aile, une cascade de décès le touche de plein fouet, et sa femme décide de passer le plus clair de son temps aux Etats-Unis où de nombreuses obligations l'attendent encore. Pour nous, le mythe Onassis est d'ailleurs bien supérieur à celui des Kennedy qui ne sont que la parentèle occidentale de notre célèbre famille. Après tout, John-John et sa sœur, Caroline, passèrent leurs vacances à Skorpios dans l'antre du clan Onassis. Alexandre, son fils aîné, s'entendait à merveille avec l'aîné des Kennedy. Il lui insuffla son goût du risque, son comportement casse-cou, intrépide, et sa vie de playboy.

Ces deux familles se ressemblent aussi dans les drames qui les ont marquées. Alexandre disparaît en 1973 aux commandes d'un petit avion. Pour échapper à l'emprise de son père, il aimait se réfugier dans les cabines de pilotage des jets. Mais comme Icare, il lui fut impossible de s'échapper du labyrinthe. Au décollage, son avion fut précipité au sol et il mourut quelques jours après. Vingt-six ans plus tard, c'est dans les mêmes circonstances que décéda John-John. Les deux garçons devaient se rendre le lendemain à un mariage. Quant à Christina, elle succombera en 1988 d'une overdose médicamenteuse: un problème qui n'est pas non plus étranger aux Kennedy. Enfin, Hyannis Port, le cocon qui rassemble la plus célèbre famille américaine, est le pendant de Skorpios, l'île qu'acheta Onassis. Cette fois-ci, la tragédie grecque a été plus forte que la superproduction américaine.

Une semaine après son mariage, le milliardaire grec sait que cet amour est sans lendemain. Il tente de renouer avec la Callas. Blessée, celle-ci refuse longtemps



Le 17 juin 1959 à Londres, lors de la fête donnée en l'honneur de Maria pour son interprétation de «Médée», de Cherubini. Aristote lui fait déjà une cour assidue, au nez et à la barbe du mari de la diva (à dr.), Giovanni Battista Meneghini. Cinq mois plus tard, la Callas divorce.



Paris Match n° 1016, du 26 octobre 1968. Six jours plus tôt, la veuve de JFK est devenue Mme Onassis. Le 30 septembre 1977, Match (n° 1479) salue la divine soprano, disparue à l'âge de 53 ans.

de le revoir. Mais petit à petit les deux amants comprirent qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Lorsqu'en 1973 Alexandre mourut, c'est dans l'appartement de la Callas, avenue Georges-Mandel à Paris, qu'Onassis trouva le réconfort. Ensemble, ils se souvinrent du drame qui les avait unis des années auparavant: la perte de leur bébé. La disparition de l'unique héritier de l'armateur sonna la fin de son insouciance. Il avait toujours

cru que l'argent lui permettait tout et, en ce jour funeste, son immense fortune était incapable de sauver son fils chéri. Dès lors, sa santé déclina rapidement. En 1975, les médecins hésitaient sur la gravité de son mal. Une équipe française affirmait que le seul moyen de le sauver de son hépatite était de procéder à l'ablation du pancréas. Les Américains, eux, pensaient qu'un simple

traitement local suffirait à vaincre la maladie. Aristote sentait qu'il était condamné. Mais il voulait revoir Paris et... Maria. Il regagna son hôtel particulier du 88, avenue Foch. A peine installé, son premier coup de téléphone fut pour la cantatrice. La veille de son admission à l'Hôpital américain de Neuilly, il eut pour elle cette phrase bouleversante: «J'ai essayé de t'aimer autant que j'en étais capable.» Tandis que Jackie menait la belle vie aux Etats-Unis, Maria et lui se téléphonaient plusieurs fois par jour. Elle réussit même à tromper la vigilance de la famille et des médecins pour se rendre au chevet de son ami. Celui-ci décéda en mars 1975. Deux ans plus tard, Maria Callas franchit, elle aussi, le Styx.

Il est souvent vain de se demander ce que seraient devenus deux êtres que le destin a séparés. Pourtant, il est absolument certain que Maria Callas et Aristote Onassis auraient formé un couple sage et rangé. Si le petit Omero Lengrin avait survécu, il n'y aurait peut-être pas eu Jackie... ■

Propos recueillis par Jérôme Béglé

Karl Lagerfeld & Baptiste Giabiconi

LE KAISER ET LUI

Baptiste Giabiconi a défilé pour les grands noms de la mode. Il s'est aussi lancé dans la mélodie. Un jour, Karl Lagerfeld pose le regard sur l'enchanteur mannequin... Histoire d'une relation embellie par la bienveillance d'une mère et la protection filiale du couturier star. Baptiste fait partie de ses sept héritiers. Confidences.

Par **ELISABETH LAZAROO**

Il est des êtres doués de talents supérieurs et d'autres si beaux que les dieux semblent les avoir dessinés pour des aventures artistiques fusionnelles. Pour Karl Lagerfeld, la photographie fut un morceau d'éternité figé, un fil créatif tendu entre son objectif et sa muse, Baptiste Giabiconi. Un pacte. Avec les chefs-d'œuvre. « Ces séances photo, sans aucun staff autour de nous, Karl les appelait "notre travail". Comme un engagement. Son appareil contre ma nudité. Il prenait un plaisir fou à faire ce qu'il faisait, la passion de la création l'emportait. Karl aurait pu me demander n'importe quoi, je l'aurais fait. Je crois qu'il m'a aimé pour ça, aussi, sans jamais en abuser. Et de ne pas être abusé, j'ai pu l'aimer aussi », confie Baptiste.

Né à Marignane, cet enfant grandi dans le Sud a été élevé et aimé par des femmes, Marie-France, sa mère, agente d'accueil en HLM, et ses deux sœurs aînées. Son père, parti trop tôt, est mécanicien et communiste. La banalité du quotidien l'écrase. Comme Karl plus jeune, il n'aspire qu'à devenir adulte. Il s'oriente vers un BEP hôtellerie-restauration, aussitôt abandonné pour un job d'ajusteur-monteur, que sa mère lui dégotte non loin, chez Eurocopter.

Mais ses rêves sont peuplés d'horizons plus glorieux. Alors le minot de Saint-Victoret part à la conquête de sa vie dans la Ville Lumière, celle de toutes les réussites, avec, dans sa besace, la beauté et le courage. Castings de mannequin à travers Paris, séances photo mal payées, le jeune homme compte ses sous, se prive de tout. Et désespère.

C'est en Italie, que s'écrit sa destinée. En attendant son avion privé, un photographe feuillette un magazine dans lequel Baptiste a posé. C'est Karl. Il cherche un modèle. Il souhaite se mettre en scène tel qu'il était jeune. Ni une ni deux, le couturier fait rechercher le mannequin en herbe.

Nous sommes le 8 juin 2008. Baptiste a 18 ans, l'innocence des grands adolescents, l'accent enjoué du pays des cigales, le corps sculpté d'un Apollon. Lagerfeld succombe. Le créateur au look calviniste, dont la vie ne fut qu'un don voué à la mode, à la photographie et aux livres, n'aime rien tant que la Grèce et sa mythologie. Le temps d'une séance photo, Karl, l'esthète, propulse le gamin du Sud un peu naïf dans la galaxie des top models. Sous son objectif naissent des milliers de photos de Baptiste ainsi qu'un amour sans borne du maestro pour l'enfant du Midi. Doux sentiment que le Kaiser avait oublié, depuis la perte en 1989 de son grand amour, Jacques de Bascher.

Karl est la première attache de Baptiste à Paris. Patriarche, soucieux du confort de son protégé, le couturier l'installe dans un appartement, au cœur de Saint-Germain. Il prend le garçon sous son aile. Baptiste, lui, se laisse guider par la providence. Très vite une complicité presque filiale s'installe entre eux. Lagerfeld l'appelle « mon ange », « mon coco », « mon chaperon ». Au cours de la fête organisée par Marie-France, pour les 20 ans de son fils, l'empereur de la mode débarquera par surprise dans le pavillon familial à Saint-Victoret où toute la famille s'est réunie. « Dieu merci, ma mère s'est dit que j'étais tombé entre de bonnes mains », rigole le jeune homme. De nature joviale, il s'improvise G.O. sur les prises de vues de mode de son mentor, fait le mariol, le cacou, chante Bruel à tue-tête, balance de la musique populaire dans les enceintes. « Les démons de minuit », d'Images, ou « Les sardines », de Patrick Sébastien, en plein shooting couture ! La réputation de la bonne ambiance du studio Lagerfeld fait le tour de la planète fashion, Karl est heureux, se marre et ça dépote !

Été 2018. C'est la dolce vita à Saint-Tropez. Le nouveau favori rejoint le clan des intimes du maestro, Sébastien Jondeau, secrétaire personnel et garde du corps, Jake



Choupette, un sacré de Birmanie, appartenait à Baptiste, mais Karl a refusé de la lui rendre après l'avoir gardée quelques jours.

Ci-dessous : le 3 juin 2010, à l'Élysée, le styliste, qui vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur, photographie son modèle préféré dans les jardins.



Davies, mannequin, et Amanda Harlech, aristocrate et muse, elle aussi, de Lagerfeld, dans sa villa cinq étoiles de Ramatuelle. Bateau, shopping à volonté, plage et jouets dans l'eau... Les filles, les fêtes au VIP et le champagne à gogo. Baptiste se sent l'ambassadeur de Karl et sait raison garder. En sortie avec le Kaiser dans la célèbre cité balnéaire, le top model se crée un look à faire pâlir d'envie un chippendale : micro-short, débardeur, chemise à carreaux, boots aux pieds. L'effet est immédiat. Paparazzades et buzz dans la presse people. Des mauvaises langues taxent Giabiconi de « toy boy » du styliste. Mais il s'en moque. « Une personne d'un certain âge, avec sa réussite, son argent, et un jeune garçon qui déboule dans sa vie ? C'est normal que les gens se posent des questions. Il n'a jamais été question d'explorer une relation sexuelle entre nous.

Karl Lagerfeld aimait la jeunesse à la folie. Il n'a pas résisté à la bonne humeur contagieuse et à la beauté de Baptiste Giabiconi. Entre eux, l'entente était parfaite. Ici, à Shanghai, en décembre 2009, les deux hommes, complices.



J'avais envie d'être quelqu'un et ça a motivé Karl pour m'aider à le devenir. Mais ma vie restait la mienne. Notre lien dépassait l'intérêt, il était fondé sur la confiance. C'était le rôle de père que Karl endossait à mon égard», confesse le top model.

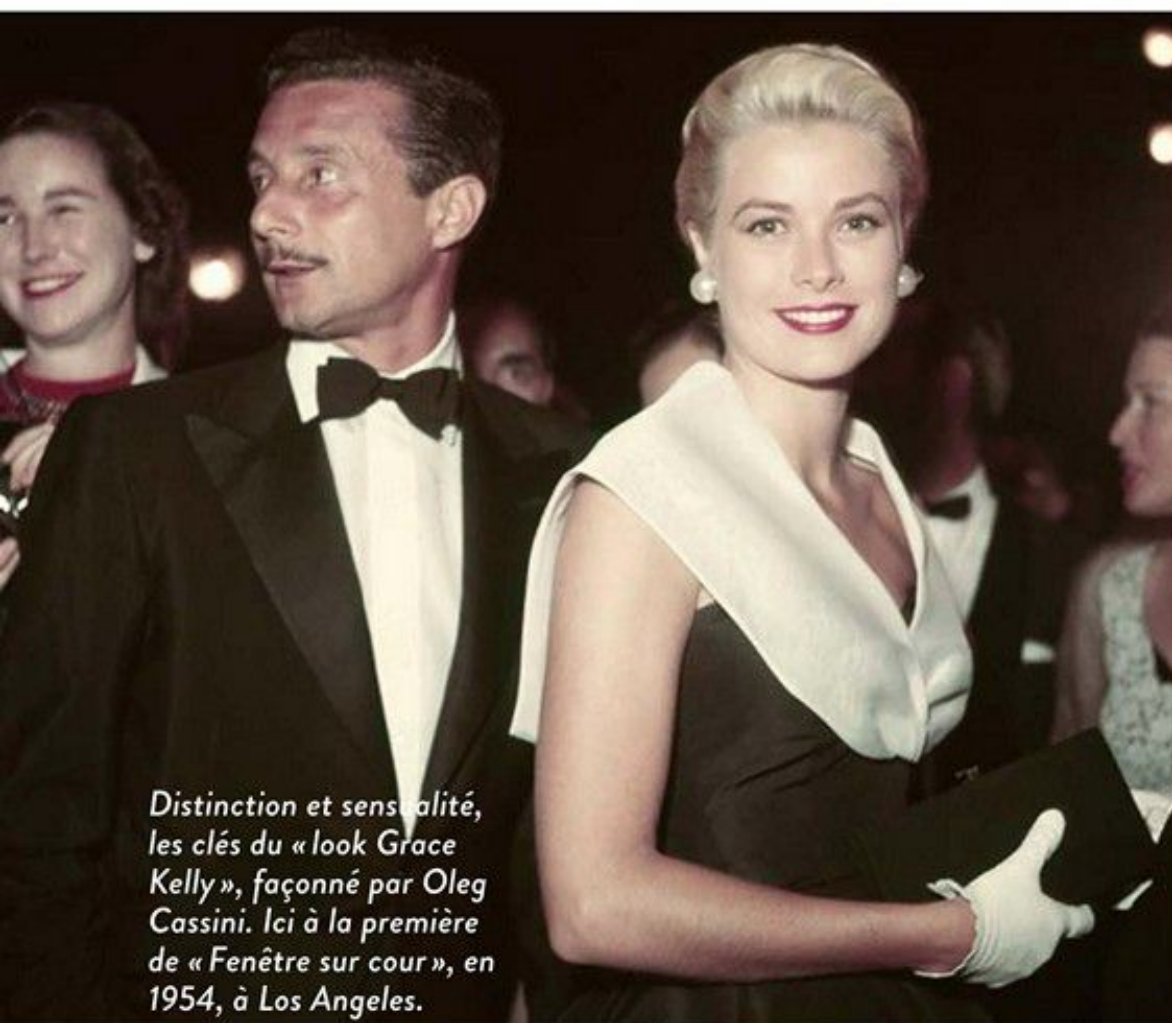
La vie de rêve suit son cours et les sentiments filiaux grandissent avec. En décembre 2009, dans son appartement de la tour Millefiori, à Monaco, le couturier arrange la cravate de Baptiste, avant de se rendre au bal de la Rose. «Ne te fais pas de bile mon coco, ici c'est chez toi. Si demain je viens à casser ma pipe, cet appartement, il est à toi», lui glisse Karl à l'oreille. Paroles en l'air ? Baptiste sidéré passe à autre chose. Lors du gala, le mannequin star, devenu une icône, fait sa crise d'adolescence. En quête de sens, il se demande ce qu'il fait là, à la table princière de Caroline de Monaco. Son

monde, ses potes smicards, Filou et Bison, lui manquent. Au fond, Baptiste aspire à se réaliser sans son pygmalion. «Danse avec les stars» lui apportera son autonomie. Pas du goût de Karl !

Mais la télé est un retour aux racines populaires de Baptiste et son autre rêve d'enfance. Lors du premier prime-time, il échoue et il travaille dur coaché par un Karl qui se pique au challenge de son protégé. Au point d'obliger son staff à suivre assidûment les tribulations rythmiques de l'audacieux Giabiconi. Prêt à tout pour le faire gagner, il planifie même de soudoyer les jurés... Baptiste le lui interdit ! Il finit sur le podium, à la troisième place. Fort de son succès, le top danseur poussera la chansonnette. Bingo, disque d'or ! Lagerfeld frise

l'hystérie. Lui pour qui les premiers arrivés seront toujours les plus admirés. Baptiste a décroché les lauriers de la gloire, mais il est resté lui-même, fidèle à sa famille, à ses amis d'enfance. Et à l'homme au catogan. Onze années d'heureuse complicité ont fait de ce couple une légende.

Le 19 février 2019, Karl Lagerfeld meurt. Il a tenu promesse, comme toujours. Il a légué l'appartement de Monaco à l'enfant du Sud et en a fait son héritier principal. Le couturier a laissé derrière lui la famille qu'il s'était construite, sa précieuse chatte Choupette, dont le premier «papa» était Baptiste, des collaborateurs, des amis, célèbres ou pas, qui l'ont aimé. Tous s'accordent à reconnaître sa générosité et sa gentillesse. C'est peut-être cela au fond, la grande histoire d'amour de Karl Lagerfeld : l'humanité. ■



Distinction et sensualité, les clés du «look Grace Kelly», façonné par Oleg Cassini. Ici à la première de «Fenêtre sur cour», en 1954, à Los Angeles.

Grace Kelly et Oleg Cassini

Cannes, été 1954. L'égérie hitchcockienne et le couturier chéri de Hollywood se promettent mutuellement l'un à l'autre. Depuis qu'il a découvert Grace dans «Mogambo», drame romantique de John Ford, Oleg s'est juré de l'épouser. C'était sans compter l'opposition farouche des puritains parents de l'actrice : pas question que ce Casanova d'origine étrangère, deux fois divorcé, mette la main sur leur fille ! Sur ces entrefaites, Paris Match provoque la rencontre entre la star et Rainier de Monaco. Grace deviendra princesse. Oleg, lui, se consolera avec sa fonction de «ministre du style» de Jackie Kennedy. G.V.

ROMANCES EN CAVALCADE

Johnny Cash et June Carter

LA PLUS BELLE LETTRE D'AMOUR

June, Helen, Anita : dans les années 1950, les sœurs Carter sont des célébrités du vieux Sud américain, auxquelles le magazine «Life» consacre un grand reportage.

Anita a 22 ans quand elle tombe dans les bras d'Elvis, lors d'une tournée commune, la «Louisiana Hayride». Pour la séduire, le chanteur feint un malaise sur scène, suivi d'une hospitalisation éclair...

June, la cadette, piquante et vivifiante, est aussi de la partie. Elvis lui présente Johnny Cash – alors marié à Vivian Liberto, la mère de ses quatre filles –, à l'issue d'un gala en Caroline du Nord. À l'époque, elle n'a d'yeux que pour Carl Smith, rockeur vintage, tandis que Cash, sombre chanteur de musique country à voix de baryton, tombe amoureux au premier regard. June les épousera tous les deux, restant mariée à Carl Smith entre 1952 et 1956, mais elle cultivera une longue liaison cachée avec «son» Johnny.

Frustré par ces amours clandestines, détruit par l'alcool et diverses substances prohibées, Cash aura beaucoup de mal à lui passer la bague au doigt. Finalement, il osera lui demander sa main, en public, lors d'une représentation au Canada, le 22 février 1968. Il lui aura fallu treize années de galère pour la



Les époux Carter Cash en 1975. Ci-dessus, l'album de 1967 avec «Jackson», leur titre fétiche.

conquérir et la garder... Huit jours après cette demande iconoclaste, June – entre-temps deux fois divorcée et mère de deux filles – lâchera enfin son «yes». Pour le meilleur – un fils, John Carter Cash, né le 3 mars 1970 – et pour le pire – les tournées au long cours... Elle était celle dont il avait un besoin insatiable, presque maladif. Les paroles de «Jackson», leur tube commun, résument cet amour incandescent : «We got married in a fever / Hotter than a pepper sprout» (Nous nous sommes mariés dans la fièvre / Plus chauds qu'un piment rouge).

Après trente-cinq ans de mariage, le 15 mai 2003, June, malade du cœur, décède à Nashville, en tenant la main de son aimé. Johnny Cash est anéanti. Il remontera cependant encore sur scène en

juillet. Avant que le rideau tombe sur un ultime «Ring of Fire», il lira un message au public, choisi par les lecteurs du «Daily Mail» comme «la plus belle lettre d'amour» : «L'esprit de June Carter m'éclipse ce soir, de par son amour envers moi et mon amour envers elle. Nous sommes liés à jamais entre ce monde et le paradis. Elle est passée me voir, ce soir, depuis le paradis, j'en suis sûr, pour me donner le courage et l'inspiration, comme elle l'a toujours fait en ce bas monde. June, tu es la seule raison de mon existence...»

Moins de quatre mois plus tard, le 12 septembre, Johnny Cash, le cœur brisé, partira la rejoindre au Hillbilly Heaven, le paradis des chanteurs de country, loué par Dolly Parton, Loretta Lynn et Tammy Wynette. ■

Patrick Mahé



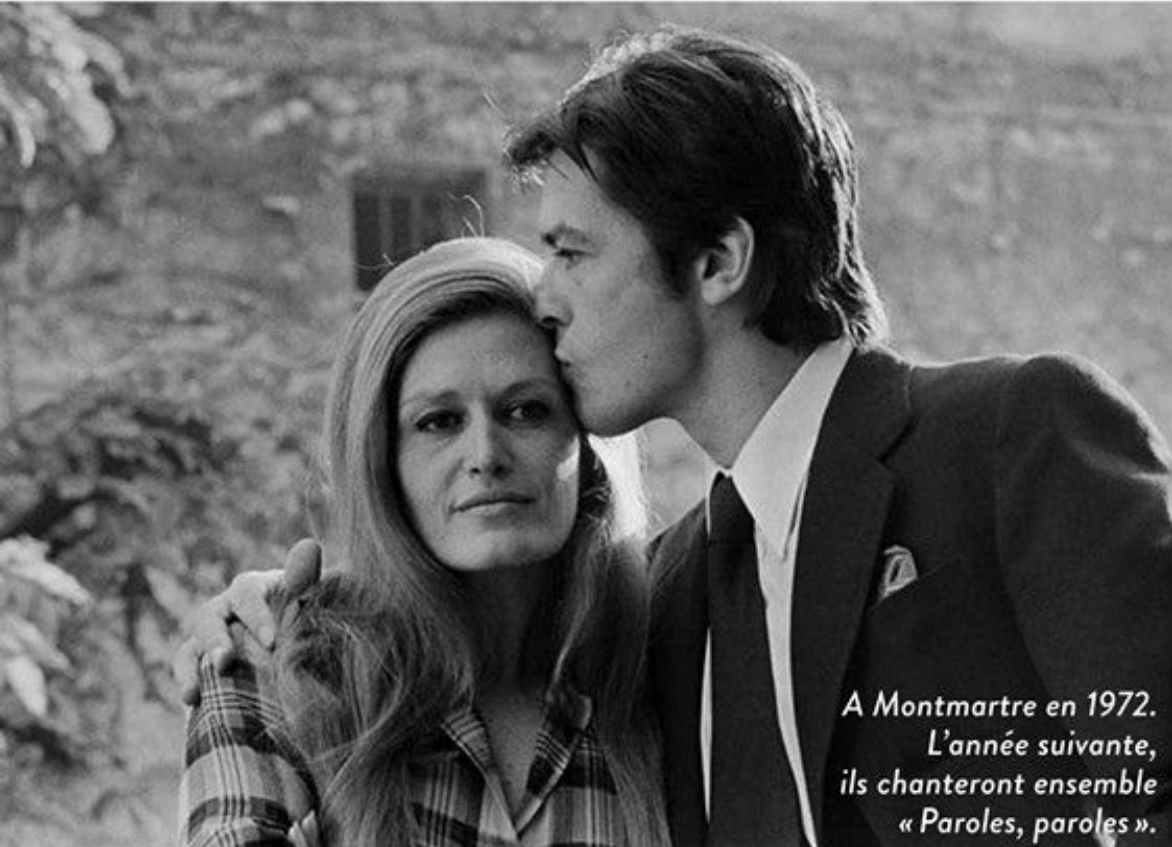
Septembre 1966, avec Micheline. Ils fêtent leurs quinze ans de mariage.



Le 31 mars 1977, avec Roselyne et leur fille, Maria-Pia, 6 ans.

Les deux foyers de Pierre Bellemare

Pendant plus de dix ans, le magicien des jeux télévisés mène une double vie clandestine, partageant son temps entre sa femme, Micheline, et leurs deux enfants, d'une part, et sa maîtresse, Roselyne, et leur fille, d'autre part. Malgré ses talents innés de conteur et de comédien, Pierre Bellemare supporte de plus en plus mal sa propre duplicité. En 1972, il révèle sa bigamie à son épouse... qui le met à la porte du domicile familial. Il se remarie alors avec son amante. Dans son autobiographie, la grande voix d'Europe 1 s'expliquera : «Je ne regrette rien. Ma méthode n'était pas la meilleure, mais j'ai fait de mon mieux.» G.V.



A Montmartre en 1972.
L'année suivante,
ils chanteront ensemble
« Paroles, paroles ».

Dalida et Alain Delon, vacances romaines

Est-ce parce qu'ils se sont connus avant la gloire que leur complicité fut si forte ? Alain Delon et Iolanda Gigliotti se rencontrent en 1956. Elle est arrivée de son Égypte natale en France deux ans plus tôt, il revient tout juste d'Indochine. Ils partagent le même palier dans un hôtel miteux près des Champs-Élysées et courent tous deux le cachet en rêvant de lumière. Au milieu des années 1960, ils ont atteint la consécration. C'est alors qu'une brève mais intense idylle se noue entre le héros du « Guépard » et l'interprète de « Bambino », comme le révélera Delon dans un entretien à Paris Match, en 2011 : « Nous nous sommes retrouvés à Rome. Nous nous sommes aimés loin des regards et des paparazzis, et les rares témoins de notre liaison restèrent discrets pendant des années. » Ce qui les a rapprochés a peut-être aussi contribué à les séparer : au bonheur, ces deux solitaires préfèrent la mélancolie. Mais en 1973, c'est le Samouraï et personne d'autre que Dalida choisira pour lui susurrer à l'oreille les mots de leur tube en duo, « Paroles, paroles » : « Tu es mon rêve défendu, [...] Mon seul tourment et mon unique espérance... » Ghislain de Violet



Arnold Schwarzenegger entre Maria et Mildred

Tout commence, comme il se doit, par un conte de fées. En 1986, l'immigré autrichien devenu le héros testostéroné du cinéma épouse Maria Shriver, journaliste et princesse de l'aristocratie politique américaine. Mais le 9 mai 2011, après vingt-cinq ans de mariage et quatre enfants, la nièce de

la plantureuse Mildred Patricia Baena, dite « Patty ». Mais il y a pire : l'ex-gouverneur de Californie a fait un enfant à la domestique, un garçon. Et il a 13 ans, le même âge que le dernier fils du couple Schwarzenegger-Shriver ! C'est plus que Maria ne peut en supporter. Leur divorce sera prononcé en 2017. « Terminator » y aura perdu une épouse, beaucoup d'argent (200 millions d'euros, dit-on) et gagné un sobriquet railleur : « Sperminator ». G.V.

Just married avec Maria, en 1986.

Pas de deux avec « Patty », en novembre 1994.

John Kennedy fait ses valises et plante là son « Schwarzy ». Maria a découvert que, derrière sa montagne de muscles, le cœur de son mari battait aussi pour leur employée de maison,

Elvis Presley et Ann-Margret VIVA LAS VEGAS!

Dixie, Margrit, Natalie, Tempest, Linda, Ginger... Autant de conquêtes qui garnissent le Top 50 amoureux du King. Et puis vint Priscilla Beaulieu. Elle a 14 ans et demi quand elle saute au cou du soldat de première classe Presley, alors stationné en Allemagne. En ce temps des « loving sixties », c'était simple, facile et... rock'n'roll !

Le 1^{er} mai 1967, en huit minutes chrono, leur cérémonie de mariage est expédiée à Las Vegas. Voilée de tulle blanc et d'une traîne de six pieds de long, Priscilla, âgée de 21 ans, fait sa bouche en cœur et ses yeux aux paupières alourdies d'eye-liner brillent de joie. Elvis a déjà 32 ans. Il porte un smoking noir assorti d'un gros nœud papillon et d'un œillet blanc à la boutonnière. Il est doré, bronzé. Oubliée Dolores Hart, dite « hot lips » (lèvres brûlantes). Plaquée au lendemain du tournage de « King Creole », elle trouva refuge au couvent. Oubliées Ursula Andress ou les sœurs Kessler,

danseuses stars au Lido, à Paris... Oubliée Rita Moreno, héroïne du film « West Side Story »

Neuf mois plus tard jour pour jour, le 1^{er} février 1968, Lisa Marie voit le jour à l'hôpital de Memphis. Elle n'est pas seulement le bébé de l'amour, elle est aussi fille unique de roi, du King of rock'n'roll !

Cependant, Presley la star, le chanteur de « Burning Love », de « Loving You », de « Love Me Tender », l'homme qui, pour Hollywood, joua au « Shérif de ces dames » en interprétant le hit « Follow That Dream », au « Tombeur de ces demoiselles » en susurrant « California Holiday », celui qui jongla entre brunes, blondes et rousses, comme dans sa comédie musicale « Des filles... encore des filles », garda longtemps secrète une liaison de cœur...

Elvis a rencontré Ann-Margret Olsson, Suédoise sucrée connue sous le nom d'Ann-Margret sur le tournage de « L'amour en quatrième vitesse », « Viva Las Vegas » en V.O., en 1964. Devant la caméra (photo ci-contre), ils chantent en duo « The Lady Loves Me ». Les fans apprécient le style allègre et les déhanchements suggestifs de la jeune femme qu'ils surnomment « The Female Elvis ».

Un an plus tard, alors qu'Elvis tourne « La stripteaseuse effarouchée » pour la MGM, Ann-Margret partage tous ses repas au restaurant du studio... Quand elle téléphone à Graceland, la propriété de Memphis où Elvis a installé Priscilla, elle utilise le pseudo mutin de Bunny, le célèbre lapin mis à la mode par le magazine « Playboy ».

Un jour, comme cela s'était déjà passé avec June Juanico, compagne de ski nautique et de balades à cheval à Biloxi dans le Mississippi, Ann-Margret laisse à son tour la rumeur se saisir de ses plans de mariage avec Elvis. Dès lors, Parker, faux colonel et vrai manager d'Elvis, hausse le ton. Pas de fausse note sous sa baguette !

Conséquence : une rupture éclair entre le chanteur et sa dulcinée. Ann-Margret se rabattra par la suite sur le comédien Roger Smith, qu'elle épousera... en 1967, à Las Vegas. Tout comme

Elvis et Priscilla ! ■ P.M.

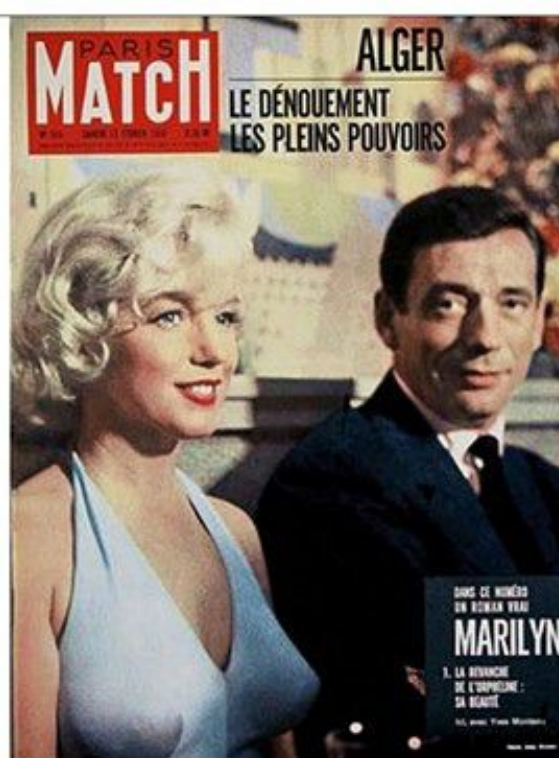


proposé par Galsavosik



A dr., deux stars en couverture du n° 566 du 13 février 1960.

A g., les secrets de François Mitterrand révélés: un grand amour de jeunesse, dans le n° 2449 du 2 mai 1996; ses deux familles réunies, en épilogue de sa vie, à la une du n° 2435, du 25 janvier 1995.



Piaf et Cerdan eurent chacun leur couverture: Marcel, de haute lutte, celle du n° 3, daté du 8 avril 1949. Edith, à sa mort, celle du n° 758 du 19 octobre 1963.



L'amour à la cote

Par PATRICK MAHÉ

«Cerdan vainqueur à Londres»! En 1949, «le Bombardier marocain», futur champion du monde, met Dick Turpin K.-O. Il fait la une de Paris Match, alors vendu au prix de 50 francs. Il est l'un des grands précurseurs de notre magazine, tenant, comme un ring, la couverture entière du n° 3. Ce numéro renoue avec le Match d'avant-guerre, consacré au sport, avant le rachat du titre par l'industriel Jean Prouvost. Le consulter reste une exquise lecture. On y trouve le prodige Roberto Benzi dirigeant, à l'âge de 10 ans, les 80 musiciens du Conservatoire, mais aussi un zeste de carnaval à Rio, un zoom sur le Grand National à Liverpool, ardente course d'obstacles, une plongée dans les appartements de Matignon, le Saint-Germain existentialiste de Sartre et Beauvoir, de la mode et des arts avec Van Gogh... Bref, en 40 pages, tout ce qui fait déjà la recette d'un magazine moderne. Il est rare, aujourd'hui, de dénicher cet exemplaire vintage pour moins de 50 euros.

Edith Piaf, la muse tragique du boxeur, obtiendra la une pleine et entière à titre posthume, en 1963. Elle en éclipsera le grand Jean Cocteau, poète surréaliste, disparu quasiment en même temps. Devancé par les obsèques de John Kennedy en nombre d'exemplaires vendus (1,8 million), ce numéro a un prix lui aussi. Ou plutôt une cote. Et à ce niveau-là, Edith rejoint Marcel...

Johnny Hallyday attendra son premier Olympia, en 1961, pour décrocher notre couverture. A l'époque du film «Les Parisiennes», où il chanta «Retiens la nuit», pour la seule Catherine Deneuve, à en croire l'actrice... Et on porte d'autant plus volontiers crédit à ses dires qu'elle l'avoua à Paris Match en juin 1993, à l'occasion des 50 ans de l'idole des jeunes; elle fêtant cet anniversaire au mois d'octobre suivant.

Côté secrets d'amour, Marilyn et Montand ont marqué leur époque, faisant du «Look» américain – concurrent du grand «Life» –, qui sortit l'affaire, un suiveur en son temps. Qu'auraient publié ces deux journaux, du trio Brad Pitt-Jennifer Aniston-Angelina Jolie qui défraya la chronique hollywoodienne en des temps plus récents?

«Pour vivre heureux, vivons cachés» fut la devise qu'appliqua François Mitterrand à sa vie romanesque. De la speakerine Catherine Langeais, un amour de jeunesse, à Anne Pingeot, la mère de Mazarine, tout défila dans Paris Match au cours des années 1990.

Nicolas Sarkozy, prompt à la relève et premier président divorcé, s'élança à la conquête du top model Carla Bruni, dont il obtint la main contre tous les pronostics. Chronique du temps oblige, cela lui valut, à son tour, son poids des mots et son chic des photos...

Glamour hollywoodien avec les «Brangelina» (en ht, n° 2971 d'avril 2006). Glamour élyséen (n° 3128 d'avril 2009) avec Carla Bruni épouse Sarkozy et post-Elysée (n° 3401 de juillet 2014).



ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



N°1
Johnny, la légende
100 pages - 10€



N°3
Nos étés B.B.
100 pages - 10€



N°4
Indochine, Algérie. La fin de l'empire
100 pages - 10€



N°2
La vie en bleu
100 pages - 10€



N°5
Elizabeth II,
le roman de sa vie
100 pages - 10€



N°6
Au secours
de Notre-Dame
100 pages - 10€



N°7
Les secrets
de la mémoire
100 pages - 10€



N°8
La nostalgie
des Kennedy
100 pages - 10€



70 ANS
Numéro
anniversaire
148 pages - 12€

Pour toute commande, merci d'envoyer sur papier libre le(s) numéro(s) choisi(s) et joindre votre règlement par chèque au :
Service lecteur de Paris Match – Bureau SP804 – 3, avenue André Malraux – 92300 Levallois Perret
Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter. Contact : 01 87 15 54 88 ou flongeville@lagarderenews.com

Détails des prix pour la France : prix public affiché + participation aux frais de port

Poiray



Paris, Place Vendôme

www.poiray.com